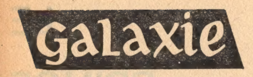
Galaxie

FEVRIER 1965

N° 10

2 F 50





L'AVENTURE DANS L'ANTICIPATION

FEVRIER 1965

N° 10

2 F 50

SOMMAIRE

ROMAN

Le Prince des Etoiles 2
par Jack Vance

NOUVELLES

Le grand ancêtre 70
par Floyd L. Wallace

Les dons du twerlik 96
par Jack Sharkey

Autodafé 103
par Damon Knight

Métamorphose 111
par Charles Van de Vet

Le Silkie 124
par A.E. Van Vogt

COUVERTURE DE EMSH : Le Prince des Etoiles

Maurice Renault
Directeur

Alain Dorémieux
Rédacteur en chef

GALAXIE est publié mensuellement par les éditions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (administration : PIG. 87-49 ; rédaction : PIG. 27-51). La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous. Aucun manuscrit français n'est sollicité. La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Galaxy Publishing Corporation, New York (USA).

Tarif des abonnements : 6 mois, France 14 F, Etranger 15 F 80 ; 1 an, France 27 F, Etranger 30 F 60. A régler 24 rue de Mogador, Paris-9e (TRI. 40-56), CCP Paris 1848-38. Pour commande de tout numéro antérieur, verser 2 F 50. Vente à l'étranger : Belgique, 35 FB ; Algérie, 285 F ; Maroc, 2,90 DH.

LE PRINCE

par **JACK VANCE**

ILLUSTRÉ PAR EMSH



UN ROMAN EN DEUX PARTIES

DES

ETOILES

Gersen était un homme dont la vie était vouée à l'accomplissement d'une mission : se venger. Se venger du plus cruel adversaire que la galaxie ait jamais connu.



CHAPITRE 1

« Quel paradoxe, quelle invraisemblable anomalie qu'une différence de quelques centaines de kilomètres — même pas : de mètres, voire de centimètres — suffise à transformer un crime abject en un banal délit ! »

(Balder Bashin, dans le Nunciamento Ecclésiarchique de l'année 100 à Foresse, sur la planète Krokinole.)

La loi est impuissante, là où ne peut s'exercer la contrainte. »

(Dicton populaire.)

Extrait de **Smade, de la Planète Smade,** article-vedette dans **Cosmopolia,** octobre 1523 :

QUESTION : Vous sentez-vous parfois isolé, Mr. Smade ?

REPONSE : **Impossible, avec trois femmes et onze enfants.**

Q. — **Qu'est-ce qui vous a conduit à vous installer ici ? C'est un monde assez maussade, dans l'ensemble.**

R. — C'est dans l'œil de l'observateur **que réside la beauté. D'ailleurs il ne me déplaît pas de diriger un établissement de vacances.**

Q. — **Quel genre de gens fréquentent votre taverne ?**

R. — Des personnes qui recherchent **la tranquillité et un endroit pour se reposer. Eventuellement un voyageur en provenance de l'intérieur du Pale ou un explorateur.**

Q. — J'ai entendu dire qu'une cer**taine partie de votre clientèle était assez turbulente. En réalité, pour parler franc, on pense généralement que la Taverne de Smade est fréquentée par les pirates et les flibustiers les plus notoires de l'Au-Delà.**

R. — **Je suppose qu'ils ont, eux aussi, besoin de se reposer de temps en temps.**

Q. — Ces gens ne vous créent-ils pas **de difficultés ? N'avez-vous pas de peine à maintenir l'ordre ?**

R. — **Non. Ils connaissent les règles de la maison. Je leur dis : Messieurs, cessez, je vous prie. Vos querelles ne regardent que vous ; elles sont fugitives. L'harmonieuse atmosphère de la taverne est ma propriété et j'entends qu'elle demeure permanente.**

Q. — **C'est donc qu'ils vous obéissent.**

R. — **En général.**

Q. — **Et dans le cas contraire ?**

R. — **Je les jette à la mer.**

⁂

SMADE était un homme discret. Ses origines, ses premiers démêlés avec la vie étaient connus de lui seul. En l'année 1479 il fit l'acquisition d'un chargement de bois précieux, que pour d'obscures raisons, il emporta sur un petit monde rocheux situé dans le moyen Au-Delà. Et là, avec le concours de dix artisans sous contrat et d'autant d'esclaves, il construisit la Taverne de Smade.

Le site était un plateau oblong, couvert de bruyères, entre les montagnes et l'océan, exactement à l'équateur de la planète. Il construisit selon des plans dont l'ancienneté remontait aux origines de l'habitat, utilisant des pierres pour les murs, des poutres de bois et des plaques de schiste pour le toit. Une fois terminée, la taverne participait du paysage aussi intégralement qu'un affleurement de rochers : c'était un long bâtiment à deux étages, avec un pignon élevé, une double rangée de fenêtres sur la façade et le mur de derriè-

re, et des cheminées à chaque extrémité, d'où s'échappait de la fumée provenant de la combustion des mousses fossiles. Derrière l'établissement, on apercevait une rangée de cyprès, dont la forme se mariait parfaitement avec le caractère du paysage.

Smade introduisit de nouveaux éléments dans l'écologie du lieu. Dans une vallée abritée, située derrière la taverne, il fit planter du fourrage et des plantes maraîchères. Dans une autre, il élevait un petit troupeau de ruminants et de la volaille. Ces innovations rencontraient un succès modéré, mais animaux et végétation ne montraient aucune disposition à se développer sur toute la planète.

Le domaine de Smade s'étendait sur un territoire qui n'avait d'autre limite que sa volonté — il n'y avait pas d'autre habitation sur la planète — mais il choisit de n'étendre ses droits de propriétaire que sur une surface d'environ trois arpents, enclose d'un mur de pierre blanchi à la chaux. Smade ne prêtait aucune attention à ce qui se passait à l'extérieur de son enclos, à moins qu'il n'eût des raisons précises de considérer ses intérêts menacés : événement qui, jusqu'ici, ne s'était jamais produit.

La Planète Smade était l'unique satellite de l'étoile Smade, une banale naine blanche qui se situait dans une région relativement clairsemée de l'espace. La flore indigène était plutôt maigre : des lichens, de la mousse, des plantes grimpantes primitives, des algues pélagiques qui donnaient à la mer une teinte noire. La faune était encore plus rudimentaire, si possible : des vers blancs dans la vase qui tapissait le fond de la mer, quelques créatures gélatineuses qui ramassaient et ingéraient les algues noires d'une façon ridiculement ineptes ; un assortiment de protozoaires simples. Les altérations pratiquées par Smade, quant à l'écologie de la planète, pouvaient donc être difficilement considérées comme préjudiciables à son équilibre.

Smade lui-même était grand, large et épais, avec une peau blanche comme des ossements séchés dans le désert et des cheveux d'un noir de jais. Ses antécédents, ainsi que nous l'avons déjà mentionné, étaient vagues, et on ne l'avait jamais entendu évoquer ses souvenirs. La taverne, cependant, était aménagée avec le plus grand apparat.

Ses trois femmes vivaient en bonne harmonie, les enfants étaient beaux et bien élevés. Quant à Smade lui-même, il se comportait toujours avec une politesse irréprochable. Ses prix étaient élevés, mais son hospitalité était généreuse, et il faisait montre d'une grande largeur de vues lorsqu'il s'agissait du règlement de ses notes. Un écriteau était suspendu au-dessus du bar : « *Mangez et buvez à discrétion. Celui qui peut payer et paie effectivement est considéré comme un client. Celui qui ne le peut doit se considérer comme l'hôte de l'établissement.* »

Les clients de Smade étaient très divers : il y avait des explorateurs, des techniciens Jarnell, des agents privés à la recherche

d'hommes perdus ou de trésors dérobés, plus rarement un représentant de la CCPI — ou « Belette », dans le jargon de l'Au-Delà. D'autres étaient des personnages plus terribles, qui se classaient dans autant de catégories que de crimes recensés. Faisant de la nécessité une vertu, Smade présentait à tous le même visage.

Au mois de juillet 1524, se présenta à la taverne un certain Kirth Gersen, se donnant pour explorateur. Son vaisseau était du modèle de série loué à bail par les établissements dans les limites de l'Œcumène — un cylindre de neuf mètres équipé du strict minimum : à la proue le moniteur auto-pilote duplex, un chercheur d'étoiles, un chronomètre, macroscope et commandes manuelles ; au centre, les cabines de passagers avec machine à air, reconvertisseur organique, banque de renseignements et soutes ; à la poupe, le groupe énergétique, le compartimentage Jarnell et d'autres soutes. Le vaisseau était cabossé et rayé comme pas un. Le déguisement personnel de Gersen se bornait à des vêtements fort usagés et une humeur naturellement taciturne. Smade l'accepta comme il se présentait. « Demeurerez-vous quelque temps, Mr. Gersen ? »

— « Deux ou trois jours peut-être. Le temps de la réflexion. »

Smade manifesta sa profonde compréhension par une inclinaison de tête. « Il n'y a pas grand monde pour l'instant ; vous serez seul avec le Prince des Etoiles. Vous trouverez ici tout le calme dont vous avez besoin. »

— « J'en serai très heureux, » dit Gersen, ce qui était tout à fait vrai ; ses affaires, qu'il venait juste de terminer, l'avaient laissé en tête-à-tête avec une série de problèmes non résolus. Il se détourna, puis s'arrêta et regarda en arrière tandis que les dernières paroles de Smade pénétraient son entendement.

— « Il y a donc un Prince des Etoiles à la taverne ? »

— « C'est sous ce nom qu'il s'est présenté. »

— « De ma vie, je n'ai eu l'avantage de voir un Prince des Etoiles. Du moins pas à ma connaissance. »

Smade hocha poliment la tête, indiquant ainsi que la conversation avait atteint les limites permises par la discrétion. Il tourna la tête vers la pendule. « Je suggère que vous mettiez votre montre à l'heure locale. Le dîner est à sept heures : dans une demi-heure exactement. »

Gersen monta des escaliers de pierre pour se rendre à sa chambre, cellule austère contenant un lit, une chaise et une table. Il jeta un coup d'œil à travers la fenêtre, le long de la bruyère qui s'étendait entre montagne et océan. Deux astronefs occupaient le terrain d'atterrissage. Le sien et un second, plus vaste et plus lourd, qui était évidemment la propriété du Prince des Etoiles.

Gersen fit ses ablutions dans une salle de bains et revint dans le hall du rez-de-chaussée, où il dîna des produits des jardins et des troupeaux de Smade. Deux autres clients firent leur apparition. Le premier était le Prince des Etoiles, qui se dirigea vers l'autre

bout de la pièce dans une envolée de riches vêtements : c'était un individu à la peau teinte d'un noir de jais, les yeux pareils à des cabochons d'ébène, aussi noirs que sa peau. Il avait une taille supérieure à la moyenne et affectait une arrogance altière. Aussi terne que du charbon de bois, sa teinture de peau affadissait les contrastes de ses traits, faisait de son visage un masque protéiforme. Ses vêtements étaient d'une somptuosité barbare : des culottes de soie orange, une ample robe écarlate avec une ceinture blanche, et une sorte de béret souple à rayures grises et noires qu'il portait obliquement sur l'oreille droite.

Gersen l'examina avec une curiosité non dissimulée. C'était la première fois qu'il trouvait devant lui un Prince des Etoiles se présentant en tant que tel, car la croyance populaire voulait qu'ils se promenassent incognito parmi les mondes colonisés par les hommes : ils constituaient autant de mystères cosmiques depuis la première visite humaine à Lambda Grus.

Le second client venait apparemment d'arriver : c'était un homme mince d'un certain âge, d'appartenance raciale indéterminée. Gersen avait vu beaucoup d'individus de son genre : vagabonds de l'Au-Delà aussi divers que mal définis. Il avait des cheveux blancs courts et rudes, une peau jaunâtre qui n'avait pas été soumise à la teinture, un air d'incertitude et de méfiance. Il mangeait sans appétit, laissant son regard errer furtivement du Prince des Etoiles à Gersen, mais, pour l'instant, c'était par Gersen que son attention était le plus attirée.

Après le dîner, tandis que Gersen contemplait le jeu des éclairs sur l'océan, l'homme se glissa près de lui, en grimaçant de nervosité. Il parlait d'une voix qu'il s'efforçait de contrôler, mais qu'il ne pouvait empêcher de trembler. « Je suppose que vous arrivez de Brinktown ? »

Gersen, qui avait ses propres préoccupations et ses propres soucis, prit un temps avant de répondre, puis répliqua doucement : « En effet. »

— « Je m'attendais à trouver quelqu'un d'autre, mais qu'importe. J'ai décidé que je ne puis remplir mes obligations. Votre voyage s'avère sans objet, c'est tout. » Il se renversa sur son siège en montrant ses dents dans un sourire sans gaieté. Il s'était évidemment préparé à une réaction violente.

— « Vous me prenez pour quelqu'un d'autre, » dit Gersen.

L'autre le regarda avec incrédulité. « Mais vous venez bien de Brinktown ? »

— « Et après ? »

L'autre fit un geste désespéré. « Peu importe. Je m'attendais... mais peu importe. » Au bout d'un moment, il dit : « J'ai remarqué votre vaisseau. Un modèle 9B. Vous êtes donc un explorateur. »

— « C'est exact. »

— « Vous en sortez ou vous y entrez ? »

— « J'en sors. Je ne puis pas dire que j'ai eu beaucoup de chance. »

La tension de l'autre céda soudain. Ses épaules s'affaissèrent.

« Je travaille dans le même genre d'affaires. Quant à la chance... » Il poussa un soupir sans espoir, et Gersen sentit l'odeur du whisky distillé par Smade. « Si elle est mauvaise, je n'ai qu'à m'en prendre à moi. »

Les soupçons de Gersen n'étaient pas complètement assoupis. La voix de l'homme était bien modulée, son accent était raffiné. Par lui-même, il ne pouvait donner aucune indication. Il pouvait être, comme il se présentait lui-même, un explorateur qui avait subi des ennuis à Brinktown. Ou bien il était tout autre chose — situation qui supposait toute une série de corollaires à faire dresser les cheveux sur la tête. Gersen aurait préféré la compagnie de ses propres pensées, mais il eut un geste courtois. « Voulez-vous vous joindre à moi ? »

— « Merci. » L'homme s'assit avec reconnaissance et, prenant un nouvel air de bravade, il parut chasser tous ses ennuis et ses appréhensions. « Je m'appelle Lugo Teehalt. Vous boirez bien un verre ? »

Sans attendre la réponse, il fit un signe à l'adresse de l'une des fillettes de Smade, une enfant d'une douzaine d'années, vêtue d'une simple blouse blanche et d'une longue jupe noire. « Je prendrai du whisky, petite, et tu serviras à ce monsieur ce qu'il voudra. »

Teehalt parut puiser de la force soit dans le breuvage soit dans la perspective d'une conversation. Sa voix se fit plus ferme, ses yeux plus clairs et plus brillants.

— « Combien de temps avez-vous passé à l'Extérieur ? »

— « Quatre ou cinq mois, » dit Gersen, dans son rôle d'explorateur. « Je n'ai rien vu que de la roche, de la boue et du soufre. Je ne sais pas si le jeu en vaut la chandelle. »

Teehalt sourit en hochant lentement la tête. « Pourtant, il y a toujours l'intérêt de l'aventure. L'étoile brille, vous remarquez un cortège de planètes, vous vous demandez : sera-ce maintenant ? Et chaque fois, c'est la fumée et l'ammoniaque, les vents d'oxyde de carbone, les pluies d'acide. Mais vous continuez imperturbablement. Peut-être que, dans cette région qui se trouve devant vous, les éléments se composeront sous des formes plus nobles. Et, bien entendu, c'est encore et toujours le même limon, la même neige de méthane. Et soudain, elle est là sous vos yeux, la beauté suprême... »

Gersen sirotait son whisky sans faire de commentaire. Teehalt était apparemment un homme de bonnes manières et de bonne éducation, mais il était malheureusement assez avili.

Il continua, se parlant à demi à lui-même : « En quoi consiste la chance, je serais bien incapable de le dire. Je ne suis plus sûr de rien... maintenant. »

Gersen sourit. « L'incertitude est plus pénible que l'ignorance. »

Teehalt l'examina d'un air railleur. « Vous ne prétendez tout de même pas que l'ignorance soit préférable ? »

— « Cela dépend des cas. Mais il est certain que l'incertitude engendre l'indécision, qui est la fin

de tout. Un homme ignorant peut agir. Pour ce qui est du bien et mal — chacun a son point de vue là-dessus. »

Teehalt sourit tristement. « Vous épousez une doctrine très populaire : le pragmatisme, qui n'est rien d'autre, en fait, que la doctrine de l'intérêt personnel. Je vous comprends néanmoins lorsque vous parlez de l'incertitude, car je suis un homme incertain. » Il secoua sa tête aux traits aigus. « Je sais que je suis tombé bien bas, mais mon expérience est tout à fait particulière. » Il termina son whisky, se pencha pour regarder le visage de Gersen. « Vous êtes plus sensible qu'une première impression ne pourrait le laisser deviner. Et peut-être plus jeune que vous ne le paraissez. »

— « Je suis né en 1490. »

Teehalt fit un geste qui pouvait signifier n'importe quoi, puis scruta une fois de plus le visage de Gersen. « Me comprendrez-vous si je vous dis que j'ai connu une beauté excessive ? »

— « Je pourrais probablement vous comprendre, si vous vous exprimiez avec plus de clarté, » dit Gersen.

— « Je vais essayer, » dit Teehalt. « Ainsi que je vous l'ai déjà dit, je suis un explorateur. C'est une profession médiocre et — je vous en fais ici mes excuses — elle implique trop souvent une atteinte à la beauté. Parfois, les dommages ne sont pas très importants, et c'est justement ce que souhaitent les personnes comme moi. Parfois, il y a peu de beauté à corrompre, et parfois, elle est incorruptible. » Il fit un geste de la main dans la direction de l'océan. « Cette taverne ne détruit pas le paysage. Elle permet à la beauté de cette terrible petite planète de se révéler. » Il se pencha, en passant sa langue sur ses lèvres. « Vous avez sûrement entendu parler de Grendel ? »

Gersen se contraignit à rester impassible. « Grendel le Monstre, comme on l'appelle ? Je le connais de réputation. »

— « Quoi que vous ayez pu entendre, c'est encore au-dessous de la vérité. »

— « Vous ne savez pas ce que j'ai entendu. »

— « Je doute que ce soit le pire. Mais toujours est-il que, par le plus stupéfiant des paradoxes... » (Teehalt ferma les yeux) « je travaille pour le compte de Grendel en qualité d'explorateur. Mon vaisseau lui appartient. J'ai accepté son argent.

» C'est une situation délicate. Je n'ai découvert la vérité que lorsqu'il était trop tard... Que pouvais-je faire ? » Teehalt leva les mains dans un geste mélodramatique, qui était peut-être le reflet de son trouble intérieur, mais qui trahissait sûrement les effets du whisky distillé par Smade. « Combien de fois ne me suis-je pas posé la question ! J'avais reçu l'argent et le vaisseau, non d'une entreprise, mais d'une institution parée d'une dignité infiniment plus grande. Je ne me prenais pas pour le premier explorateur venu. C'eût été me rabaisser. J'étais Lugo Teehalt, un homme de bonne famille, qui s'était vu désigner au poste de Chef Explorateur... Voilà les illusions que je nourrissais. Mais ils

m'expédièrent en mission à bord d'un vaisseau 9B et, dès lors, il ne m'était plus possible de me leurrer. J'étais Lugo Teehalt, explorateur parmi tant d'autres. »

— « Où se trouve votre vaisseau ? » demanda Gersen avec une curiosité nonchalante. « Je ne vois que le mien et celui du Prince des Etoiles sur l'aire d'atterrissage. »

Teehalt fit la grimace et se livra à une nouvelle mimique de conspirateur. « J'ai toutes les raisons de prendre des précautions. » Il jeta un regard en coulisse à droite et à gauche. « Vous ne me croirez peut-être pas si je vous dis que j'ai rendez-vous avec... »

Il hésita, sembla se raviser et demeura silencieux, en contemplant son verre vide. Gersen fit un signe et la jeune Araminta Smade apporta du whisky sur un plateau de jade blanc, sur lequel elle avait elle-même peint une décoration florale en bleu et rouge.

— « Mais tout cela est sans conséquence, » dit Teehalt soudainement. « Je vous ennuie avec mes histoires. »

— « Pas du tout, » dit Gersen, tout à fait sincère. « Les affaires de Grendel m'intéressent. »

— « Je comprends cela, » dit Teehalt après une autre pause. « Cet homme réunit en lui les qualités les plus dissemblables. »

— « De qui tenez-vous votre vaisseau ? » demanda ingénûment Gersen.

L'autre secoua la tête. « Je ne vous le dirai pas. Pour autant que je sache, vous pourriez aussi bien être l'âme damnée de Grendel. J'espère pour vous qu'il n'en est rien ! »

— « Pourquoi serais-je une créature de Grendel ? »

— « Les circonstances m'inciteraient à le penser. Mais les circonstances seulement. En réalité, je sais qu'il n'en est rien. Il ne m'enverrait pas rencontrer un homme que je n'ai jamais vu. »

— « Vous avez donc un rendez-vous. »

— « Un rendez-vous que je ne désire guère — mais que faire d'autre ? »

— « Retourner dans l'Œcumène. »

— « En quoi cela pourrait-il gêner Grendel ? Il va et vient comme il lui plaît. »

— « Mais qu'est-ce qui l'intéresse particulièrement en vous ? On trouve vingt explorateurs à la douzaine. »

— « Je suis unique, au contraire : je suis un explorateur qui a fait une trouvaille trop précieuse pour songer à la vendre. »

Gersen fut impressionné en dépit de lui-même.

« C'est un monde trop beau pour qu'on puisse se permettre de le souiller, » dit Teehalt. « Un monde innocent, plein de lumière, d'air et de couleurs. Livrer ce monde aux mains de Grendel pour qu'il y installe ses palais, ses boîtes et ses casinos — autant livrer un enfant entre les mains d'une escouade de soldats Sarkoys. »

— « Et Grendel connaît votre point de vue ? »

— « J'ai la déplorable habitude de boire plus que de raison et de ne pas savoir tenir ma langue. »

— « Comme vous le faites en ce moment, » suggéra Gersen.

Teehalt grimaça son sourire douloureux et morose. « Vous ne pourriez répéter à Grendel rien qu'il ne sache déjà. C'est à Brinktown que l'irréparable a été commis. »

— « Parlez-moi encore de ce monde. Est-il habité ? »

Teehalt sourit de nouveau mais ne répondit pas. Gersen ne lui en tint pas rigueur. Teehalt fit signe à Araminta Smade et commanda du Fraze, une pesante liqueur aigre-douce, dont on affirmait qu'au nombre de ses constituants se trouvait une substance subtilement hallucinatoire. Gersen signifia qu'il ne voulait plus boire.

La nuit était depuis longtemps tombée sur ce versant de la planète. Les éclairs s'entrecroisaient dans le ciel. Une averse soudaine crépita sur le toit.

Teehalt, calmé par la liqueur, voyant peut-être des visions dans les flammes du foyer, dit : « Vous ne pourriez jamais retrouver ce monde. J'ai décidé qu'il ne serait pas violé. »

— « Que faites-vous de votre contrat ? »

L'autre fit un geste de dédain. « S'il s'était agi d'une planète ordinaire, j'aurais fait honneur à mes obligations. »

— « Les renseignements se trouvent sur le filament de votre moniteur, » fit remarquer Gersen. « Et ce dernier est la propriété de votre commanditaire. »

Teehalt garda le silence pendant si longtemps que Gersen finit par se demander s'il ne dormait pas. Cependant, l'autre reprit la parole : « J'ai peur de mourir. Sans quoi je me jetterais, vaisseau, moniteur et tout, dans une étoile. »

Gersen ne fit pas de commentaire.

« Je ne sais que faire. » La voix de Teehalt se faisait de plus en plus douce, à mesure que la liqueur calmait son cerveau et suscitait en lui des visions. « Oui, c'est un monde remarquable. Magnifique. Je me demande si cette beauté ne dissimule pas une autre qualité dont je n'ai pas la moindre idée, de même que la beauté d'une femme sert d'écran à d'autres vertus plus abstraites. Ou à des vices...

» Quoi qu'il en soit, ce monde est beau et serein au-delà de toute expression. Il possède des montagnes lavées par la pluie. Au-dessus des vallées, flottent des nuages aussi brillants et aussi doux que la neige. Le ciel est d'un bleu de saphir profond. L'air est doux et frais, irisé comme une lentille de cristal. Il y a des fleurs, bien qu'en petit nombre. Elles poussent en petits parterres, et lorsqu'on les trouve on a l'impression de tomber sur un trésor. Mais il y a beaucoup d'arbres, et les grands rois de la forêt sont magnifiques avec leur écorce grise. On jurerait qu'ils ont toujours existé.

» Vous avez demandé si ce monde était habité. Je suis bien obligé de vous répondre que oui, bien que les créatures qui y vivent soient des plus étranges. Je les appelle des dryades. Je n'en ai vu que quelques centaines, et elles paraissent vieilles de plusieurs siècles, aussi vieilles que les arbres, aussi vieilles que les montagnes. » Teehalt ferma les yeux. « Les jours ont deux fois la longueur du jour terrestre ; les ma-

tinées sont longues et éclatantes ; les midis sont calmes, les après-midi dorés comme du miel. Les dryades se baignent dans la rivière ou se tiennent dans les sombres forêts... » La voix de Teehalt semblait sur le point de s'éteindre et lui-même paraissait sombrer dans le sommeil.

Gersen le poussa. « Des dryades ? »

L'autre s'agita, se redressa sur sa chaise. « Ce nom en vaut un autre. Elles sont à demi végétales. Je ne me suis pas livré sur elles à un examen véritable, je n'aurais pas osé. Pourquoi ? Je n'en sais rien. J'y suis resté... environ deux ou trois semaines. Et c'est cela que j'ai vu... »

Teehalt avait posé le vieux 9B tout décrépit dans une prairie, non loin d'une rivière. Il donna à l'analyseur le temps d'effectuer ses prélèvements et de fournir ses résultats, bien qu'un aussi beau paysage ne pût manquer d'être salubre — c'est du moins ce que pensait Teehalt, qui était en parties égales érudit, poète et panier-percé. Il ne se trompait pas. L'atmosphère se révéla parfaitement respirable ; les cultures allergo-sensibles donnèrent un résultat négatif ; les micro-organismes de l'air et du sol moururent promptement au contact des antibiotiques que s'administra Teehalt. Rien ne semblait s'opposer à ce qu'il prît pied immédiatement sur ce monde, et c'est ce qu'il fit sans plus tarder.

Sur la pelouse qui s'étendait devant le vaisseau, l'explorateur demeura figé dans le ravissement. L'air était limpide, pur et frais, comme celui d'une aube de printemps, et d'un silence total, comme aussitôt après un appel d'oiseau.

Teehalt s'aventura dans la vallée. S'arrêtant pour admirer un bouquet d'arbres, il aperçut alors les dryades rassemblées sous l'ombrage.

C'étaient des bipèdes avec un torse et une structure de tête particulièrement humains, bien que leur ressemblance avec l'homme ne fût que d'un caractère extrêmement superficiel. Leur peau était parsemée de taches argentées, brunes et vertes ; sur le visage, n'apparaissaient d'autres traits que des sortes d'ecchymoses, d'un vert tirant sur le pourpre, et qui semblaient leur tenir lieu d'organes visuels. De leurs épaules, partaient des bras qui se subdivisaient en rameaux et en feuilles vert pâle, vert foncé brun rouge, bronze orangé, ocre doré.

Elles virent Teehalt et s'avancèrent en manifestant un intérêt quasi-humain, puis s'arrêtèrent à une quinzaine de mètres, ployant sur leurs membres souples, les crêtes de leurs feuilles colorées frissonnant au soleil. Elles examinaient l'explorateur et celui-ci leur rendait la pareille, dans une totale absence de crainte réciproque, et Teehalt estima qu'il avait devant lui les créatures les plus fascinantes qu'il eût jamais vues.

Les journées qui suivirent demeurèrent dans son souvenir comme les plus calmes et les plus idylliques de son existence. Cette planète possédait une majesté, une clarté, une qualité transcendante qui lui faisaient éprouver

une sorte de sentiment religieux. Il comprit bientôt qu'il ne devait pas s'attarder dans cet Éden, sous peine de succomber complètement au charme et de tomber totalement sous l'emprise de la planète. Cette notion l'emplit d'une mélancolie quasi-insoutenable, car il savait fort bien qu'il n'y remettrait jamais les pieds.

Pendant cette période, il ne cessa d'observer les dryades dans leurs déplacements à travers la vallée, s'intéressant nonchalamment à leur nature et à leurs coutumes. Étaient-elles intelligentes ? L'explorateur ne put jamais donner à cette question une réponse satisfaisante. A défaut d'intelligence, pensait-il, elles possédaient sûrement de la sagesse. La nature de leur métabolisme le plongeait dans des abîmes de perplexité, de même que leur cycle d'existence, mais il obtint petit à petit sur ce point quelques clartés.

Il avait supposé, d'emblée, qu'elles tiraient leur énergie de quelque processus de photo-synthèse. Puis, un matin, tandis qu'il contemplait un groupe de dryades immobiles dans la prairie marécageuse, un grand volatile rappelant le faucon piqua droit vers le sol en bousculant l'une des dryades. Au moment où elle tomba, il aperçut deux sortes de tiges blanches qui, partant des souples jambes grises, s'enfonçaient dans le sol, et qui instantanément se rétractèrent.

Le volatile, sans se soucier de la dryade écroulée, gratta le sol marécageux et déterra une sorte d'énorme ver blanc. L'explorateur observait la scène avec le plus grand intérêt. La dryade avait apparemment repéré le ver dans son domaine souterrain et l'avait transpercé avec une sorte de trompe, dans le but probable d'ingérer sa substance. L'homme ressentit une sorte de honte et de désillusion. Les dryades n'étaient donc pas tout à fait aussi innocentes et éthérées qu'il l'avait cru tout d'abord.

Le rapace s'éleva au-dessus du trou, croassa et s'enfuit à tire d'ailes. L'explorateur, poussé par la curiosité, s'avança et se pencha sur le ver fort mal en point.

Il y avait peu de choses à voir, à part des lambeaux d'une chair livide, un suint jaune et une boule noire et dure, grosse comme les deux doigts de Teehalt. Pendant ce temps, les dryades s'approchaient lentement et l'homme battit en retraite. A distance, il les vit se rassembler autour du ver dépecé. Il avait l'impression qu'elles pleuraient la mort de la créature. Mais bientôt, elles soulevèrent la boule noire de leurs souples membres inférieurs et l'une d'elles la porta très haut, dans ses branches supérieures. Teehalt les suivit à distance respectueuse et les regarda, avec un étonnement fasciné, enterrer la boule noire tout près d'un bouquet d'arbres aux branches élancées et blanches.

Rétrospectivement, l'explorateur se demanda pourquoi il n'avait pas tenté de communiquer avec les dryades. L'idée lui en était venue à une ou deux reprises, au cours de son séjour, puis il avait pensé à autre chose — peut-être parce qu'il avait l'impression d'ê-

tre un intrus grossier et déplaisant. De leur côté, les dryades le traitaient avec ce qu'on pourrait appeler une indifférence polie.

Trois jours après l'enterrement de la boule noire, Teehalt eut l'occasion de retourner auprès du bouquet d'arbres. A son grand étonnement, il vit une pousse tendre et pâle surgissant de la terre, à l'endroit où avait été enfouie la boule. A son extrémité, des petites feuilles d'un vert pâle commençaient déjà à s'ouvrir sous les rayons du soleil.

Teehalt recula et examina le bouquet d'arbres avec un nouvel intérêt. Chacun de ces arbres était-il issu d'une boule qui avait pris son origine dans le corps d'un ver souterrain ? Il examina le feuillage, les branches et l'écorce, et ne trouva rien qui pût confirmer une telle origine. Il leva les yeux vers la vallée, dans la direction des géants aux feuilles sombres. Sûrement, les deux variétés avaient une origine identique.

Les géants étaient majestueux, sereins et leurs troncs s'élevaient à soixante ou quatre-vingts mètres avant d'arriver aux premières branches. Les arbres sortis des boules noires étaient frêles ; leur feuillage était d'un vert plus tendre ; leurs rameaux étaient plus flexibles et prenaient naissance sur le tronc, près du sol. Mais les espèces étaient de la même famille. Leur structure, la forme de leurs feuilles étaient à peu près identiques, comme l'était l'aspect général de l'écorce, souple et de texture rugueuse — plus foncée et plus rude, toutefois, chez les géants.

Un peu plus tard, le même jour, il escalada la montagne qui se trouvait de l'autre côté de la vallée. Après avoir franchi une crête, il tomba sur un vallon aux flancs rocheux et abrupts.

Un ruisseau dévalait en écumant, parmi les roches moussues et des plantes basses analogues aux fougères, reliant entre elles des mares étagées. En s'approchant du précipice, Teehalt se trouva de niveau avec les feuillages des arbres géants qui poussaient à proximité de la falaise. Il remarqua, parmi les feuilles, des sacs d'un vert terne, semblables à des fruits. Au risque de tomber, l'explorateur se pencha et cueillit l'un des sacs. Il l'emporta, descendit la montagne et traversa la prairie en direction de son vaisseau. Il passa devant un groupe de dryades qui, fixant leurs yeux en forme d'ecchymose sur le sac, parurent pétrifiées. Intrigué, Teehalt observait leur comportement. Bientôt, elles s'approchèrent en agitant leurs somptueuses branches avec inquiétude.

Teehalt se sentait coupable et embarrassé. Il était clair qu'en cueillant le sac, il avait offensé les dryades. Pourquoi ? Comment ? Il n'en avait pas la moindre idée, mais il chercha vivement refuge dans son vaisseau, où il se hâta d'éventrer le sac. La cosse était pulpeuse et sèche. Dans la région du centre, courait une tige sur laquelle venaient s'accrocher des graines blanches de la taille d'un pois et d'une grande complexité. L'explorateur examina les graines à la loupe. Elles ressemblaient de façon remarquable à de petits scarabées rachitiques, ou encore à des guêpes. Avec des petites

pinces et un couteau, il en ouvrit une sur une feuille de papier, remarquant la présence d'ailes, de thorax, de mandibules. Tout à fait un insecte !

Il demeura longtemps plongé dans la contemplation de ces insectes qui poussaient sur des arbres. Curieuse analogie avec le sapin qui prenait naissance dans une boule prélevée sur le corps d'un ver.

Le coucher du soleil colora le ciel ; les lointains de la vallée se firent indistincts. Le crépuscule tomba, puis l'obscurité, avec des étoiles grosses comme des phares.

La longue nuit s'écoula. A l'aube, lorsque Teehalt sortit de son vaisseau, il savait que son départ ne tarderait plus. Pour quelle raison ? Il n'avait pas de réponse à cette question. Il se sentait entraîné par une force ; il lui fallait partir et sans espoir de retour. En admirant le ciel de nacre, les courbes moelleuses des collines et des vallées, les bouquets d'arbres, les forêts, la rivière limpide et tranquille, les larmes lui montèrent aux yeux.

Ce monde était trop beau pour qu'on pût le quitter ; et bien trop beau aussi pour qu'on pût y demeurer. Il suscitait au plus profond de lui-même un tumulte étrange et incompréhensible. Une force inconnue et mystérieuse le poussait à fuir son vaisseau, à se dépouiller de ses vêtements, de ses armes, à se fondre dans cette nature, à s'y plonger, à s'immoler dans une extase qui était l'identification avec cette beauté et cette grandeur insurpassables.

Il devait partir dès aujourd'hui. « Si je reste encore plus longtemps, » pensa-t-il, « je me réveillerai bientôt avec des rameaux et des feuilles sur les bras, comme les dryades. »

Il partit au hasard dans la vallée, se retournant pour regarder le soleil monter au firmament. Il se hissa sur la crête de la colline et regarda, dans la direction de l'est, une succession de coteaux et de vallons qui s'élevaient petit à petit pour former une montagne unique. Dans la direction de l'ouest et du sud, il distinguait des reflets d'eau. Vers le nord, s'étendait un paysage verdoyant avec une accumulation de rochers gris, semblables aux ruines d'une ancienne cité.

En revenant dans la vallée, Teehalt passa sous les arbres géants. Il remarqua, en levant les yeux, que tous les fruits avaient éclaté et que leur enveloppe pendait, inerte et fanée. L'atmosphère résonnait d'un bruissement d'ailes. Un corps dur vint le heurter à la joue, où il s'accrocha et le mordit.

Sous le coup de la douleur et de la surprise, Teehalt écrasa l'insecte. Un coup d'œil vers la cime des arbres lui montra une multitude d'autres insectes pareils à des guêpes, qui zigzaguaient en tous sens. Il revint en hâte vers le vaisseau, se vêtit d'une combinaison épaisse avec un casque transparent. Il éprouvait une colère déraisonnable. L'attaque de la guêpe avait gâté son dernier jour dans la vallée, et lui avait causé la première douleur de son séjour. C'était trop demander, pensa-t-il amèrement, que d'espérer un Eden sans serpent. Et il mit dans sa

poche une boîte d'insecticide... sans être très sûr de son efficacité contre ces étranges insectes semi-végétaux.

Il quitta le vaisseau et s'avança dans la vallée. La piqûre de la guêpe était toujours douloureuse. Aux abords de la forêt, il fut le témoin d'une scène étrange : un groupe de dryades était environné par un essaim bourdonnant de guêpes. L'explorateur, mû par la curiosité, s'approcha. Les dryades étaient l'objet de l'attaque, mais tout moyen de défense efficace leur faisait défaut. Les guêpes se lançaient à l'assaut de leur peau argentée, mais les dryades se contentaient d'agiter leurs bras branchus, de les frotter les uns contre les autres, se grattant avec leurs jambes pour déloger les insectes de leur mieux.

Teehalt s'avança, plein d'une colère horrifiée. L'une des dryades proches de lui semblait faiblir. Plusieurs insectes lui perçaient la peau simultanément, lui pompant le sang goutte à goutte. L'essaim tout entier se concentra sur l'infortunée dryade qui trébucha et tomba, tandis que ses compagnes s'éloignaient sans hâte.

Sous le coup de la colère et du dégoût, Teehalt renversa la boîte d'insecticide sur la masse des guêpes. Le produit agit avec une dramatique efficacité. Les guêpes tournaient immédiatement au blanc, se desséchaient et tombaient sur le sol. En une minute, l'essaim tout entier n'était plus qu'un amas de petites carapaces blanchies. La dryade attaquée était également morte, car elle avait été presque instantanément dépouillée de sa chair.

Les dryades rescapées revenaient maintenant sur le lieu du drame et l'explorateur s'aperçut, avec fureur et angoisse, que leurs branches s'agitaient et jetaient des éclairs ; elles marchaient droit sur lui, en donnant tous les signes extérieurs de l'hostilité. Teehalt tourna les talons et revint au vaisseau.

A l'aide de jumelles, il prit les dryades en observation. Elles entouraient leur infortunée compagne dans une attitude exprimant l'anxiété et l'irrésolution. Apparemment — c'est du moins l'impression qu'il en tirait — leur affliction s'appliquait autant aux insectes desséchés qu'à leur compagne défunte.

Elles se groupaient autour du corps étendu. L'explorateur ne pouvait voir exactement ce qu'elles faisaient, mais elles se levèrent bientôt en tenant une boule noire et luisante. Et Teehalt les vit la transporter à travers la vallée, vers le bouquet d'arbres géants.

2

« J'ai examiné la flore et la faune de plus de deux mille planètes. J'ai noté bien des exemples d'évolution convergente, mais encore bien davantage d'évolution divergente. »

(La vie, volume II, par Unspiek, Baron Bodissey.)

« Avant tout, il est essentiel de se mettre d'accord sur la signification du terme d'évolution convergente. Surtout, il ne faut pas confondre une probabilité statistique avec quelque force inexorable et transcendentale. Considérons l'ensemble des objets possibles, dont le nombre est naturellement très grand (infini, même, sauf si

l'on se fixe une limite de masse et d'autres spécifications physiques). Ayant ainsi déterminé nos limites qualitatives et quantitatives, nous nous apercevons que seule une fraction infinitésimale de ces objets peut être considérée comme des formes de vie... Avant même d'avoir commencé notre investigation, nous avons opéré une sélection rigoureuse des objets qui, par leur définition même, feront apparaître des similitudes fondamentales.

» Prenons un exemple : il n'existe qu'un nombre limité de modes de locomotion. Si on découvre un quadrupède sur la planète A et un quadrupède sur la planète B, faut-il en conclure qu'on se trouve en présence d'une évolution convergente ? Non. On en déduira simplement qu'une évolution existe ; peut-être même se bornera-t-on à constater le fait qu'une créature à quatre pattes peut tenir debout sans tomber et marcher sans s'étaler par terre. C'est pourquoi, dans mon esprit, l'expression évolution convergente constitue une tautologie. »

(Même ouvrage.)

Extrait du **Salaire du péché**, par Stridenko, article paru dans **Cosmopolis**, mai 1404 :

« Brinktown : quelle cité ! Autrefois le tremplin, le petit-poste avancé, la porte donnant sur l'infini — aujourd'hui une banale colonie du Moyen Au-Delà Nord-Est. « Banale » ? L'expression est-elle juste ? Décidément non. Il faut voir Brinktown pour y croire, et même dans ce cas, les plus sceptiques peuvent repartir incrédules. Les maisons sont espacées les unes des autres le long d'avenues ombragées ; pourtant, elles s'élèvent comme autant de tours de guet s'élançant vers le ciel au milieu des palmiers, virebois et scalmettos. Est maison négligeable celle qui ne domine pas les feuillages. Le niveau du sol n'est rien d'autre qu'une entrée, un entresol où il convient de changer de vêtements, car la coutume locale exige le port de capes de papier et de pantoufles de même matière. Puis au-dessus : quelle explosion de vanité architecturale, que de tourelles, clochetons et beffrois ! Quelle magnificence aride, quelle extravagance inspirée, quelles applications ingénieuses, composites, cocasses, aberrantes de matériaux appropriés ou farfelus ! Dans quel autre endroit trouverait-on des balustrades en écaille de tortue incrustées de têtes de poissons dorées ? Dans quel autre endroit verrait-on des nymphes d'ivoire suspendues aux gouttières, le visage empreint d'une expression platement bénisseuse ? Dans quel autre endroit pourrait-on mesurer le succès d'un individu à la magnificence de la pierre funéraire qu'il conçoit lui-même et qu'il érige dans son parterre frontal, en y gravant son panégyrique sous forme d'épitaphe ? Et en résumé, dans quel endroit autre que Brinktown le succès constitue-t-il une recommandation d'une telle ambiguïté ? Peu de ses habitants, en effet, osent se montrer à l'intérieur de l'Œcumène. Les magistrats sont des assassins ; les gardes civils, des incendiaires qui pratiquent l'extorsion et le viol ; les doyens du Conseil sont des tenanciers de bordels. Mais les affaires civiles se traitent avec un sérieux et une minutie dignes des Grands Congrès de Borugstone ou d'un couronnement à la Tour de Londres. La prison de Brinktown est parmi les plus ingénieuses que des autorités civiques aient jamais conçues. Il faut se souvenir que Brinktown occupe la surface d'une butte volcanique, donnant sur une jungle impénétrable de fondrières, d'épines, de lianes. Une seule route mène de la cité à la jungle. On se contente de jeter le prisonnier à la porte de la cité. Qu'il s'échappe s'il le veut. Il peut s'enfuir à travers la jungle, pour autant que la chose lui convienne. Le continent entier est à sa disposition. Mais nul prisonnier ne s'est jamais aventuré bien loin de la grille. Et lorsque sa présence est requise, il suffit de décadenasser la grille et de l'appeler par son nom. »

***

TEEHALT fixait le feu. Gersen se demandait s'il avait l'intention d'en dire davantage.

Enfin il parla. « Je quittai donc

la planète. Je n'y tenais plus. Pour y vivre, un individu devrait faire complètement abstraction de luimême, se livrer pieds et poings liés à la beauté, y perdre son identité — à moins de parvenir à la dominer, à la défigurer par ses propres constructions. Je ne pouvais faire ni l'un ni l'autre, et par conséquent je n'y retournerai jamais. Mais le souvenir de cet Eden me hante. »

— « En dépit des guêpes ? »

Teehalt hocha la tête sombrement.

— « Oui. J'avais eu tort de m'interposer. Il existe dans cette planète un équilibre biologique que je suis venu rompre maladroitement. J'y ai réfléchi des jours entiers, mais je n'arrive toujours pas à comprendre entièrement le processus. Les guêpes sont les fruits d'un arbre et les vers fournissent la graine d'une certaine espèce d'arbre — voilà ce que je sais. Je soupçonne que les dryades produisent la graine dont sont issus les arbres géants. Le processus de la vie est un grand cycle, ou peut-être une série d'incarnations dont les grands arbres sont l'aboutissement final. Les dryades semblent puiser chez les vers une partie de leur subsistance ; les guêpes dévorent les dryades. Mais d'où viennent les vers ? Les guêpes sont-elles la première métamorphose ? Des larves volantes, si l'on préfère ? Les vers se métamorphosent-ils éventuellement en dryades ? J'ai l'impression que ce doit être le cas, bien que je n'en sache rien. S'il en est ainsi, le cycle est d'une beauté que je ne trouve pas de mots pour décrire. Quelque chose d'ordonné, de permanent, d'éternel comme la rotation de la galaxie. Si l'harmonie était rompue, si un seul anneau de la chaîne venait à se briser, le cycle entier s'effondrerait et ce serait un grand crime. »

— « C'est pourquoi vous ne voulez pas divulguer l'emplacement de la planète à votre commanditaire, que vous pensez être Grendel le Monstre. »

— « Je sais que c'est bien Grendel, » dit Teehalt avec raideur.

— « Comment l'avez-vous découvert ? »

L'autre lui jeta un regard de biais. « Grendel semble vous intéresser particulièrement. »

Gersen haussa les épaules. « On entend tellement d'histoires étranges. »

— « C'est vrai, mais je ne tiens pas à les alimenter. Savez-vous pourquoi ? »

— « Non. »

— « J'ai changé d'opinion à votre propos. Je vous soupçonne maintenant d'être une Belette. »

— « Si j'étais une Belette, » dit Gersen en souriant, « je ne l'avouerais pas. La CCPI a peu d'amis dans l'Au-Delà. »

— « Cela ne me concerne pas, » dit Teehalt. « Mais j'espère connaître des jours meilleurs si... quand je retournerai chez moi. Je ne me soucie pas de m'attirer l'animosité de Grendel en l'identifiant auprès d'une Belette. »

— « Si j'étais une Belette, » reprit Gersen, « vous seriez déjà compromis. Vous savez ce que l'on obtient avec des sérums de vérité et autres rayons hypnotiques. »

— « Oui. Je sais aussi comment les éviter. Mais qu'importe. Vous voulez savoir comment j'ai appris que Grendel était mon commanditaire. Je ne vois aucun inconvénient à vous le dire. C'est grâce à mes bavardages d'ivrogne. Je descends à Brinktown. Dans la Taverne de Sin-San, j'ai parlé à tort et à travers, comme je vous parle cette nuit, devant une douzaine d'auditeurs passionnés. Oui, j'avais captivé leur attention. » Teehalt rit amèrement. « Bientôt, je fus appelé au téléphone. L'homme à l'autre bout du fil déclina son identité : Hildemar Dasce. Le connaissez-vous ? »

— « Non. »

— « C'est curieux, » dit Teehalt, « puisque vous vous intéressez tellement à Grendel. Quoi qu'il en soit, il me donna l'ordre de me rendre chez Smade. Et il me déclara que je rencontrerais Grendel en cet endroit. »

— « Comment ? » dit Gersen. « Ici ? »

— « Ici même, chez Smade. Je lui ai demandé ce que j'avais à voir avec Grendel. Je n'entretenais aucune relation avec lui et n'en désirais pas pour l'avenir. Il me convainquit du contraire. Et me voilà. Je ne suis pas un homme brave. » Il fit un petit geste désespéré, ramassa son verre vide et le regarda pensivement. « Je ne sais que faire. Si je reste dans l'Au-Delà... » Il haussa les épaules.

— « Détruisez le filament du moniteur. »

L'autre secoua la tête avec un air de regret. « C'est ce qui garantit la sécurité de ma vie. En effet, j'aimerais mieux... » Il s'arrêta court. « N'avez-vous rien entendu ? »

— « La pluie, le tonnerre. »

— « J'ai cru entendre un bruit de tuyères. » Il se leva, jeta un regard par la fenêtre. « On vient ! »

Gersen se dirigea également vers la fenêtre. « Je ne vois rien. »

— « Un vaisseau vient de se poser sur l'aire d'atterrissage, » dit Teehalt. Il réfléchit un moment. « Il n'y a que deux vaisseaux sur le terrain : le vôtre et celui du Prince des Etoiles. »

— « Où se trouve le vôtre ? »

— « Je me suis posé dans une vallée vers le nord. Je ne tiens pas à ce qu'on vienne manigancer mon moniteur. » Il semblait tendre l'oreille, puis regarda Gersen droit dans les yeux. « Vous n'êtes pas explorateur. »

— « Non. »

Teehalt hocha la tête. « Les explorateurs sont en général des gens fort peu recommandables. Et vous ne faites pas partie de la CCPI ? »

— « Considérez-moi comme chargé de mission scientifique. »

— « Consentiriez-vous à m'aider ? »

Les préceptes implacables qui avaient été inculqués à Gersen luttaient contre une générosité naturelle ; il murmura à regret : « Dans certaines limites — très étroites. »

Teehalt eut un mince sourire. « Quelles sont ces limites ? »

— « Mes propres affaires réclament des soins urgents. Je ne puis me permettre de retards inconsidérés. »

Teehalt accueillit cette réponse sans déception ni ressentiment. Que pouvait-il attendre d'un étranger ? »

— « Curieux, » répéta-t-il encore une fois, « que vous ne connaissiez pas Hildemar Dasce. Il va bientôt venir, d'ailleurs. Comment je le sais ? Par la simple logique de la frousse pure et simple. »

— « Vous n'avez rien à craindre tant que vous demeurez à l'intérieur de la taverne, » dit Gersen. « Smade a ses principes. »

Teehalt hocha la tête. Une minute passa. Le Prince des Etoiles se leva, son vêtement rose et rouge reflétant les flammes du foyer. Il monta lentement l'escalier, sans jeter un regard ni à droite ni à gauche.

Teehalt le suivit des yeux. « Impressionnant, le personnage... Je me suis laissé dire que seuls ceux qui sont doués d'un physique avantageux étaient autorisés à quitter leur planète. »

— « En effet, c'est également ce que j'ai appris. »

Teehalt suivait des yeux les flammes dans la cheminée.

Cinq minutes passèrent. Puis il plongea la main dans sa poche de veste et en tira une enveloppe. « Voici quelques photos qu'il vous plairait peut-être d'examiner à loisir. »

Gersen prit les documents sans émettre de commentaire.

La porte s'ouvrit. Trois ombres noires apparurent sur le seuil, inspectant l'intérieur de la pièce. Depuis le bar, Smade rugit : « Entrez ou sortez. Est-ce à moi de chauffer toute cette damnée planète ? »

Entra alors le plus étrange spécimen humain que Gersen ait jamais contemplé au cours de son existence. « Et voilà, » murmura Teehalt avec un petit ricanement pitoyable. « Vous avez devant vous le Beau Dasce. »

Dasce avait une taille d'environ un mètre quatre-vingts. Son torse était taillé en forme de tube et possédait le même diamètre des épaules au bassin. Ses bras, longs et minces, se terminaient par de grands poignets noueux et des mains énormes. Sa tête était également forte et ronde, avec une touffe de cheveux rouges pareille à une crête, et un menton qui semblait presque prendre appui sur la clavicule. Dasce s'était teint le visage et le cou en rouge vif, à l'exception des joues qui étaient des boules bleues, semblables à une paire d'oranges gâtées. A un certain moment de sa carrière, son nez avait été coupé pour former un double bec cartilagineux, et ses paupières avaient été sectionnées et retirées ; pour humecter ses prunelles, il portait deux petits tubes connectés à un réservoir contenant un fluide spécial qui, toutes les quelques secondes, déversaient un nuage légèrement laiteux sur ses cornées. Au-dessus des prunelles, était également disposée une paire de volets, actuellement relevés, et qui pouvaient s'abaisser pour garantir ses yeux de la lumière. Sur ces volets, étaient peints des yeux bleus avec des cornées blanches, qui reproduisaient avec fidélité ceux du personnage.

Par contraste, les deux hommes qui le suivaient, semblaient faits

sur le modèle le plus courant : bruns tous deux, durs, l'air compétent, les yeux vifs et intelligents.

Dasce fit un signe brusque à l'adresse de Smade, qui les regardait impassible derrière son bar. « Trois chambres, s'il vous plaît. Nous mangerons dans quelques minutes. »

— « Très bien. »

— « Je m'appelle Hildemar Dasce. »

— « Entendu, Mr. Dasce. »

L'individu se dirigea avec nonchalance vers l'endroit où se tenaient Teehalt et Gersen. Son regard les dévisagea tour à tour.

— « Puisque nous sommes tous des voyageurs, et hôtes de Mr. Smade, nous pourrions aussi bien faire connaissance, » dit-il avec politesse. « Je m'appelle Hildemar Dasce. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur... ? »

— « Kirth Gersen. »

— « Keelen Tannas. »

Les lèvres de Dasce, d'un gris pourpre pâle sur le fond rouge de sa peau, s'allongèrent en un sourire.

— « Vous ressemblez d'une manière incroyable à un certain Lugo Teehalt, que je m'attendais à trouver ici. »

— « Pensez ce que vous voudrez, » dit Teehalt d'une voix fluette. « Je vous ai donné ma véritable identité. »

— « Mon Dieu, quel dommage. J'avais justement une affaire à traiter avec ce Lugo Teehalt ! »

— « Je ne vois pas de quoi nous pourrions discuter. »

— « Comme vous voudrez. Mais je soupçonne que les tractations que je dois mener avec Lugo Teehalt pourraient fort bien intéresser Keelen Tannas. Voulez-vous m'accorder la faveur de quelques minutes de conversation particulière ? »

— « Non, cela ne m'intéresse pas. Mon ami ici présent connaît parfaitement mon nom. Je suis Keelen Tannas. »

— « Votre ami ? » Dasce se retourna vers Gersen. « Vous connaissez vraiment cet homme ? »

— « Autant que n'importe qui. »

— « Et son nom est vraiment Keelen Tannas ? »

— « Puisque c'est celui qu'il vous offre, je ne puis que vous suggérer de l'accepter ! »

Sans insister, Dasce tourna le dos. Accompagné de ses hommes, il se dirigea vers une table, de l'autre côté de la salle, et ils se firent servir à dîner.

— « Il m'a parfaitement reconnu, » dit Teehalt d'une voix sépulcrale.

Gersen sentit la moutarde lui monter au nez. Pourquoi ce Teehalt tenait-il donc à mêler un étranger à ses ennuis, si son identité était déjà connue ?

L'autre expliqua sa conduite dans un souffle.

— « Je me débats comme un poisson au bout de la ligne, et il croit me tenir à sa merci. Alors, il s'amuse. »

— « Et Grendel ? Je pensais que vous étiez venu ici pour le voir. »

— « Il vaut mieux que je rentre sur Alphanor pour le rencontrer là-bas. Je lui rendrai son argent et ne le conduirai pas à la planète. »

A l'autre bout de la salle, Dasce et ses compagnons s'attaquaient



aux plats qu'on venait de leur apporter de la cuisine. Gersen les observa un moment. « Ils ne semblent guère s'occuper de vous. »

Teehalt renifla. « Ils s'imaginent que je traiterai avec Grendel et pas avec eux... Je vais essayer de m'enfuir. Dasce ignore que je me suis posé derrière la colline. Peut-être prend-il votre vaisseau pour le mien. »

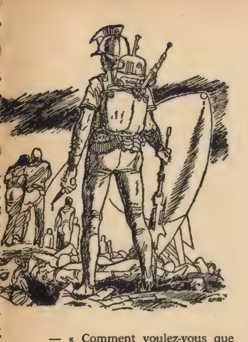
— « Qui sont les deux autres personnages ? »

— « Des assassins ! Ils me connaissent parfaitement depuis qu'ils m'ont vu à cette taverne de Brinktown. Tristano est un Terrien. Il tue par effleurement des doigts. L'autre est un mercenaire Sarkoy. Il pourrait fabriquer des poisons mortels avec de l'eau et du sable. Ce sont trois tueurs chevronnés, mais Dasce est le pire de tous. Les horreurs les plus inouïes ne lui sont pas inconnues. »

A ce moment, Dasce consulta sa montre. S'essuyant la bouche d'un revers de main, il traversa la salle, vint se pencher sur Teehalt. En un murmure graillonneux, il lui souffla : « Grendel vous attend dehors. Il veut vous voir immédiatement. »

Teehalt le regarda, bouche bée. L'autre retourna à sa place de sa démarche de matamore.

Teehalt passa des doigts tremblants sur son visage et se tourna vers Gersen. « Je parviendrai encore à leur échapper si je réussis à me perdre dans le crépuscule. Lorsque je bondirai vers la porte, me promettez-vous de retenir le trio ? »



— « Comment voulez-vous que je m'y prenne ? »

Teehalt demeura un moment silencieux.

— « Je n'en sais rien. »

— « Je ne vois pas ce que je pourrais faire avec la meilleure volonté du monde. »

L'autre hocha tristement la tête. « Très bien, je me débrouillerai tout seul. Au revoir, Mr. Gersen. »

Il se leva et marcha vers le bar. Dasce lui jeta un regard en coulisse, en conservant une attitude indifférente. Arrivé devant le bar Teehalt ne se trouvait plus dans son champ visuel. Il bondit dans la cuisine, hors de vue. Smade le regardait avec un étonnement sardonique.

Dasce et ses deux acolytes continuèrent imperturbablement leur repas.

Gersen observait la scène à la dérobée. Pourquoi cette indifférence ? La ruse de Teehalt était pitoyablement transparente. Il sentit sa peau se hérisser. En dépit de sa résolution, il se leva et se dirigea vers la porte. Il repoussa le panneau, fit quelques pas sur la véranda.

La nuit était sombre, trouée seulement par la clarté des étoiles. Par le plus grand des hasards, le vent était tombé ; mais la mer déferlant au loin faisait parvenir son murmure triste et étouffé...

Un cri strident et bref, un gémissement derrière la taverne. Oubliant ses résolutions, Gersen bondit. Une poigne d'acier lui saisit le bras, déclencha une secousse électrique dans la région du coude. Une autre main lui enserra le cou. Il se laissa tomber, rompit l'étreinte. Il roula sur lui-même, bondit sur ses pieds, prit une garde à demi accroupie et avança lentement.

Devant lui, avec un sourire détendu, se dressait Tristano le Terrien. « Attention, mon ami, » dit-il avec un accent saccadé. « Mêlez-vous de ce qui vous regarde, sans quoi Smade vous jettera à la mer. »

Dasce apparut à son tour sur le seuil, suivi de l'empoisonneur Sarkoy. Tristano se joignit à eux et le trio se dirigea vers le terrain d'atterrissage. Gersen demeura sur la terrasse.

Dix minutes plus tard, deux astronefs s'élevaient dans la nuit. Le premier était un court vaisseau cuirassé, muni d'armes en proue et en poupe. Le second, un appareil d'un modèle ancien tout décrépit, un 9B.

Gersen ouvrit des yeux stupéfaits. Le second vaisseau était le sien.

Les deux astronefs disparurent et le ciel, une fois de plus, se trouva vide. Gersen rentra dans la taverne et s'assit devant le feu. Il tira de sa poche l'enveloppe que lui avait remise Lugo Teehalt, dont il sortit trois photographies qu'il examina pendant près d'une heure.

Le feu finissait de se consumer. Smade alla se coucher, laissant un de ses fils assoupi derrière le bar. Au dehors, la pluie nocturne avait repris, les éclairs sillonnaient la nuit, l'océan grondait dans le lointain.

Gersen était profondément plongé dans ses pensées. Un peu plus tard, il tira de sa poche une feuille de papier sur laquelle était dressée une liste de cinq noms :

Grendel (le Monstre)
Howard Alan Treesong
Viola Falushe
Kokkor Hekkus (la Machine à Tuer)
Lens Larque

Puis il prit un crayon, mais demeura indécis. S'il continuait d'ajouter des noms à sa liste, il n'en finirait jamais. Bien sûr, il ne lui était vraiment pas nécessaire d'écrire. Il était inutile de dresser une liste : Gersen connaissait ces cinq noms par cœur. Il finit par adopter une solution de compromis. Sur la droite et sous le dernier nom, il en ajouta un sixième : Hildemar Dasce.

Il demeura un moment absorbé dans la contemplation de sa liste, sentant sa personnalité se dédoubler : l'une des parts à ce point bouillante et passionnée que l'autre, qui jouait le rôle d'observateur impartial, se sentait vaguement amusée.

Le feu n'était plus qu'un amas de braises rougies, de mousses fossilisées achevant de se consumer. Au loin, le rythme des vagues s'était ralenti et leur rumeur avait décru. Gersen se leva et gravit l'escalier de pierre qui menait à sa chambre.

Durant toute sa vie, Gersen n'avait pratiquement dormi que dans des lits étrangers. Néanmoins, le sommeil se fit attendre ; il demeurait les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Des visions défilaient devant lui, qui remontaient à sa première enfance. Un paysage qui, dans son souvenir, prenait des couleurs merveilleusement brillantes, des montagnes brunes, un village aux teintes pastel sur les rives d'une large rivière couleur de tanin.

Mais cette image, comme toujours, était suivie d'une autre plus vivace encore : le même paysage, mais parsemé de corps tronçonnés et sanglants. Des hommes, des femmes et des enfants poussés dans les soutes de cinq longs astronefs par une quarantaine d'hommes armés, étrangement habillés. En compagnie d'un vieil homme qui était son grand-père, de l'autre côté de la rivière, Gersen contemplait, horrifié, le spectacle, dissimulé aux yeux des esclavagistes par la masse d'une vieille péniche.

Lorsque les vaisseaux s'étaient élevés dans les airs, le vieillard et l'enfant avaient traversé la rivière. Puis son grand-père lui avait

dit : « Ton père avait formé bien des projets pour toi. Il t'avait préparé une vie studieuse, pleine de labeur utile, une vie de satisfaction et de paix. T'en souviens-tu ? »

— « Oui, grand-père. »

— « L'instruction te sera donnée. Tu apprendras la patience et l'ingéniosité, tu cultiveras l'habileté de tes mains et de ton esprit. Tu effectueras des travaux utiles : la destruction des méchants. En est-il de plus indispensables ? Ici, c'est l'Au-Delà ; tu découvriras que ton travail n'aura jamais de fin — et ainsi ne pourras-tu jamais goûter la paix. Néanmoins, je te garantis de substantielles satisfactions : car je t'apprendrai à convoiter le sang de ces hommes plus que la chair d'aucune femme. »

Le vieil homme avait tenu parole. Un jour, ils partirent pour la Terre, réceptacle suprême de toutes les connaissances.

Le jeune Kirth apprit bien des choses, d'une kyrielle d'étranges éducateurs qu'il serait fastidieux d'énumérer. Il tua son premier homme à l'âge de quatorze ans : un malandrin qui avait eu la mauvaise fortune de les attaquer dans un quartier mal famé de Rotterdam. Tandis que le grand-père se tenait à l'écart, tel un vieux renard qui apprend à chasser à sa progéniture, le jeune Kirth, hoquetant et sanglotant, avait d'abord cassé une cheville à l'assaillant étonné, avant de lui tordre le cou.

De la Terre, ils avaient émigré sur Alphanor, planète maîtresse de la constellation de Rigel. Là, Kirth Gersen fit des études plus normales. Lorsqu'il eut dix-neuf ans, son grand-père mourut, lui laissant une fortune confortable et la lettre suivante :

Mon cher Kirth,

Je t'ai rarement parlé de mon affection et de tout le bien que je pensais de ton caractère. Je profite de l'occasion pour le faire. Tu as fini par compter pour moi plus que mon propre fils. Je ne puis dire que je regrette de t'avoir lancé sur la voie que tu dois prendre maintenant, même si, dorénavant, te seront refusés la plupart des plaisirs et des raffinements de la vie. Ai-je été présomptueux en modelant ton existence ? Je ne le crois pas. Pendant plusieurs années, tu as été livré à toi-même et n'as fait montre d'aucune velléité de changer de direction. Je crois, en tout cas, qu'on ne peut assigner à personne une tâche plus utile que celle que j'ai choisie pour toi. La loi de l'Homme ne peut s'appliquer que dans les limites de l'Œcumène. Le bien et le mal, cependant, sont des notions qui embrassent l'univers tout entier ; malheureusement, dans l'Au-Delà, rares sont ceux qui peuvent assurer le triomphe du bien sur le mal.

En réalité, ce triomphe doit être accompli en deux étapes : d'abord, exterminer le mal ; ensuite, introduire le bien à la place demeurée libre. Il est impossible qu'un homme puisse apporter une efficacité semblable dans la réalisation de ces deux objectifs. Le bien et mal, en dépit d'une imagerie traditionnelle, ne se situent pas sur des pôles opposés, ne sont pas le sy-

métrique l'un de l'autre dans un miroir, et l'absence de l'un ne conditionne pas davantage la présence de l'autre. Pour réduire toutes chances d'erreur, tu travailleras seulement à la destruction des méchants.

Qu'est-ce qu'un méchant ? Est méchant tout homme qui contraint ses semblables à l'obéissance pour atteindre ses buts personnels, détruit la beauté, provoque la douleur, supprime la vie. Il faut te souvenir qu'en supprimant les méchants, tu ne détruis pas le mal, car ce serait confondre un individu avec une situation. Un spore vénéneux ne peut croître que sur un sol fertile. Dans le cas qui nous occupe, ce sol fertile se trouve dans l'Au-Delà, et puisqu'aucun effort n'est capable de modifier l'Au-Delà (qui existera toujours), tu dois du moins te consacrer tout entier à la destruction de ces spores vénéneux que sont les méchants. C'est une tâche dont tu ne verras jamais la fin.

Notre premier et plus puissant mobile, dans cette matière, n'est, tu en es d'accord, rien d'autre qu'un désir primitif de vengeance. Cinq capitaines pirates ont détruit certaines vies et emmené en esclavage des personnes qui nous étaient chères. La vengeance n'est pas un mobile ignoble lorsqu'elle sert à des fins utiles. Les noms de ces cinq capitaines pirates, je ne les connais pas. Tous mes efforts en ce sens ont été vains. J'ai reconnu un homme, un sous-ordre : il s'appelle Parsifal Pankarow, et il n'est pas moins détestable que les cinq capitaines si sa puissance de faire le mal est moindre. Tu dois le poursuivre dans l'Au-Delà et apprendre de sa bouche le nom des cinq autres.

Puis tu les tueras tous, jusqu'au dernier, et je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'ils subissent une mort cruelle car ils ont apporté à d'autres un poids incommensurable de peines et de douleurs.

Il te reste encore beaucoup à apprendre. Je te conseillerais de t'inscrire à l'Institut, si je ne craignais que les strictes disciplines qui règnent à l'intérieur de ce vénérable organisme ne conviennent que fort peu à ton caractère. Adopte la voie qui te paraîtra la meilleure. Dans ma jeunesse, j'ai pensé me faire catéchumène, mais le destin en a décidé autrement. Si j'avais pour ami un membre de la Confrérie, je te recommanderais de lui demander conseil — mais ce n'est, hélas, pas le cas. Peut-être te sentiras-tu les coudées plus franches à l'extérieur de l'Institut. Des conditions rigoureuses sont imposées aux catéchumènes pendant les quatorze premiers degrés.

Quoi qu'il en soit, je te conseille de consacrer un temps suffisant à l'étude des poisons et des techniques manuelles des Sarkoys, de préférence sur Sarkovy même. Tu peux encore te perfectionner dans ton adresse au tir et au couteau, bien que tu aies peu de chose à craindre dans le corps-à-corps à mains nues. Ton jugement intuitif est bon ; ton sang-froid, ton économie d'action et ton éclectisme sont remarquables. Mais il te reste encore beaucoup à apprendre. Consacre les dix ans qui viennent à l'étude et à l'entraînement — et sois prudent. Il existe bien d'autres hommes capables. N'essaie

pas de te mesurer follement à eux avant d'avoir atteint le sommet de ta forme. En bref, ne fais pas une super-vertu du courage ou de l'héroïsme. Une bonne provision de prudence — appelle cela de la crainte ou de la couardise si tu veux — est un précieux adjuvant pour un homme tel que toi, dont le seul point faible pourrait être une foi mystique et quasi-superstitieuse dans sa propre destinée. Ne te leurre pas. Nous sommes tous mortels, je l'atteste ici.

Donc, mon cher enfant, me voici mort. Je t'ai appris à distinguer le bien du mal. Je ne tire que de l'orgueil de mon œuvre, et j'espère que tu te souviendras de moi avec affection et respect.

Ton grand-père affectionné,
Rolf Harpit Gersen.

Pendant onze ans, Kirth Gersen se conforma à la lettre aux volontés de son grand-père, lorsqu'il ne les outrepassa pas, et parcourut l'Œcumène et l'Au-Delà à la recherche de Parsifal Pankarow, mais sans aucun résultat.

Peu d'occupations fournissaient plus d'épreuves, plus de dangers, plus de défis cinglants à l'incompétence que la fonction de Belette pour le compte de la CCPI. Gersen se chargea de deux missions, sur Pharode et Planète Bleue. Au cours de la dernière, il déposa une demande de renseignements prioritaires concernant Parsifal Pankarow, et s'estima amplement récompensé de ses efforts lorsqu'il apprit que le Pankarow en question possédait une résidence principale à Brinktown, sous le nom d'Ira Bugloss, directeur d'une importante firme d'importation.

Gersen découvrit que Ira Bugloss, alias Pankarow, était un homme replet, bon vivant, chauve comme un œuf avec une peau teinte en jaune citron et une paire de moustaches noires d'une largeur et d'un lustre impressionnants.

Brinktown était sis sur un plateau, tel une île émergeant d'une jungle noire et orange. Gersen étudia pendant deux semaines les mouvements de Pankarow, se familiarisa avec ses habitudes qui étaient celles d'un homme libre de tout souci. Puis, un soir, il prit un taxi, dont il plongea le chauffeur dans un sommeil sans rêves, et se posta aux abords du Club de Conversation et d'Arrangement de Bouquets Jodisei, jusqu'au moment où Pankarow, las de batifoler avec les pensionnaires, émergea dans l'humide nuit de Brinktown. Fort satisfait de lui-même, fredonnant un air qu'il venait juste d'apprendre, il se hissa cahin-caha dans le taxi et fut conduit, non pas à sa vaste et somptueuse demeure, mais dans une clairière perdue en plein cœur de la jungle.

Là, Gersen lui posa quelques questions auxquelles Pankarow se souciait fort peu de répondre. Il fit un effort méritoire pour tenir sa langue, mais en vain. Enfin, cinq noms furent arrachés par la contrainte à sa mémoire. « Qu'allez-vous faire de moi ? » gémit le ci-devant Ira Bugloss.

— « Je vais vous tuer, » répondit Gersen, encore pâle et tremblant d'un exercice qu'il n'avait effectué qu'à contre-cœur. « Je

me suis fait de vous un ennemi. D'autre part, vous méritez cent fois la mort. »

— « Autrefois, oui, » s'écria Pankarow ruisselant de sueur. « Maintenant, je mène une vie irréprochable, je ne fais de mal à personne ! »

Gersen se demandait s'il éprouverait à chacune de ces occasions autant de nausées, de scrupules et de tourments. Il répondit, d'une voix qu'il réussit à maintenir ferme et tranchante : « Vous dites peut-être la vérité, mais votre richesse a été gagnée par la souffrance d'autrui. Et vous n'auriez rien de plus pressé que de me dénoncer auprès de l'un de ces cinq hommes. »

— « Non, je vous en donne ma parole. Et ma richesse, je vous l'abandonne entièrement. »

— « Où se trouve-t-elle ? »

Pankarow essaya de discuter. « Je vais vous y conduire. »

Gersen secoua tristement la tête. « Veuillez accepter mes excuses. Vous allez mourir. C'est le sort de tout homme. Pensez plutôt que vous allez payer le mal que vous avez commis... »

— « Sous ma pierre tombale, » hurla Pankarow. « Sous le monument funéraire qui se trouve devant ma maison ! »

Gersen approcha un petit tube du cou de Pankarow. Une petite aiguille enduite d'un poison Sarkoy en jaillit, qui pénétra dans la peau.

— « Je vais aller voir, » dit-il. « Vous dormirez jusqu'à mon retour. »

Soulagé et reconnaissant, Pankarow s'allongea sur le sol, pour se préparer au sommeil promis, et mourut au bout de quelques secondes.

Gersen rentra à Brinktown, qui offrait une apparence trompeuse de cité inoffensive et bourgeoise avec ses hautes maisons lourdement décorées, de trois, quatre et cinq étages, disséminées dans les feuillages des arbres. Au crépuscule, il dirigea sa flânerie le long d'une allée tranquille jusqu'à la maison de Pankarow.

La pierre funéraire attira tout de suite ses yeux : c'était un monument massif composé de sphères de marbre et de cubes, surmonté d'une statue en pied de Pankarow, dans une pose théâtrale, la tête renversée vers le ciel, les bras tendus.

Tandis que Gersen considérait la statue, un garçonnet de treize ou quatorze ans émergea de la véranda et s'approcha de Gersen. « Venez-vous de la part de mon père ? Est-il toujours en compagnie des grosses femmes ? »

Gersen cuirassa son cœur contre les émotions inévitables et écarta toute idée de confisquer les trésors de Pankarow. « Je suis porteur d'un message de ton père. »

— « Voulez-vous entrer ? » s'enquit le jeune garçon, tremblant d'anxiété. « Je vais appeler ma mère. »

— « Non, je t'en prie, je n'ai pas le temps. Ecoute-moi bien. Ton père a été appelé au loin. Il ne sait pas quand il pourra revenir. Peut-être jamais. »

L'enfant écoutait avec des yeux ronds. « S'est-il... enfui ? »

Gersen hocha la tête. « Oui. Des

anciens ennemis ont retrouvé sa trace et il n'ose plus se montrer. Il m'a dit de dire, à toi ou à ta mère, que l'argent se trouve sous la pierre tombale. »

Le garçonnet dévisagea Gersen.

— « Qui êtes-vous ? »

— « Un messager. Rien de plus. Répète mot pour mot à ta mère ce que je viens de te dire. Encore une chose. Lorsque tu regarderas sous la pierre tombale, sois prudent. Il se peut qu'un piège protège l'argent. Comprends-tu de quoi je parle ? »

— « Oui. Un piège explosif. »

— « C'est cela. Fais bien attention. Fais-toi aider par quelqu'un en qui tu puisses avoir toute confiance. »

Gersen quitta Brinktown. Il pensait se rendre pour un temps sur la Planète Smade qui, avec son calme et son isolement grandioses, était précisément ce qu'il fallait pour calmer une conscience agitée.

Où, se demandait-il, tandis que son vaisseau se glissait dans une fissure du continuum, réside donc l'équilibre ? Parsifal Pankarow méritait cette exécution sommaire. Mais sa femme et son fils ? Pourquoi devaient-ils souffrir ? Pour protéger les femmes et les enfants d'époux plus méritants contre des souffrances encore plus atroces. C'est ainsi que se rassurait Gersen. Mais l'œil sombre et hanté du garçonnet se refusait à quitter sa mémoire.

Le destin guidait ses pas. La première nuit passée à la Taverne de Smade l'avait mis sur les traces de Grendel le Monstre, le premier des cinq noms que Pankarow avait révélé à son corps défendant. Dans son lit, Gersen poussa un soupir. Pankarow était mort. Le pauvre et misérable Lugo Teehalt était sans doute trépassé, lui aussi. Tous les hommes mouraient un jour ; inutile de poursuivre les éternelles rêveries sur ce sujet.

Il sourit dans l'obscurité, pensant à Grendel (qu'il ne connaissait pas) et au Beau Dasce, examinant le moniteur de son vaisseau. Pour commencer, ils seraient incapables de l'ouvrir avec leur clé. Problème redoutable, encore plus compliqué s'ils le supposaient piégé contre les voleurs, au moyen d'un explosif, d'un gaz mortel ou d'un acide. Et lorsque, après une dépense considérable d'énergie, ils finiraient par en extraire le filament, ce serait pour le trouver totalement vierge. Le moniteur de Gersen n'était rien d'autre qu'un décor ; il ne s'était même jamais préoccupé de l'activer.

Grendel tournerait un regard interrogateur vers le Beau Dasce, qui murmurerait une vague excuse. Peut-être, à ce moment, penseraient-ils à vérifier le numéro de série de l'astronef, pour s'apercevoir qu'il ne correspondait pas à l'engin que l'on avait remis à Lugo Teehalt. Ensuite : retour précipité sur la Planète Smade. Mais, pour lors, Gersen aurait disparu avec l'appareil authentique.

3

Question posée à Eale Maurmath, chef-questeur du Système de Police Tri-Planétaire, au cours d'une table-ronde organisée dans les studios de la télévision à Conover, Cuthbert, Véga, le 16 mai 993 :

« Je sais que les problèmes auxquels vous avez à faire face sont écrasants, questeur Maurmath ; je dois même dire que je ne comprends pas comment vous parvenez à les surmonter. Par exemple, comment arrivez-vous à localiser un homme ou à situer son environnement parmi les 90 planètes habitées et les milliards de gens de toutes couleurs politiques, doctrines et croyances ? »

Réponse :

« En règle générale, nous n'y parvenons pas. »

Allocution du Seigneur Jaiko Jaikoska, président du Conseil Exécutif, à l'Assemblée Législative Générale, Valhalla, Tau Gémini, 9 août 1028 :

« Je vous engage à ne pas souscrire à cette sinistre mesure. L'humanité a fait à maintes reprises la triste expérience de ces forces de police aux pouvoirs démesurés... Sitôt que cette police échappe au contrôle diligent d'une tribune locale pointilleuse, elle devient arbitraire, implacable, et constitue un état dans l'état. Ses membres ne se soucient plus de justice ; ils ne pensent plus qu'à se donner le statut d'une élite privilégiée et enviée. Ils prennent pour de l'admiration et du respect l'attitude de méfiance et d'incertitude que la population adopte à leur égard, et on les voit bientôt jouer les matamores en brandissant des armes avec ostentation dans une mégalomanie euphorique. Le peuple, de maître, se transforme en esclave...

» Une telle force de police n'est bientôt plus qu'un agrégat de criminels en uniformes, d'autant plus redoutables que leur position est garantie par la loi. Ils ne considèrent plus l'être humain que sous la forme d'un objet qu'il convient de pressurer et d'exploiter avec le maximum d'efficacité. Le bien public perd toute signification. Les prérogatives de la police assument le statut de droit divin. Une entière soumission est exigée de chacun. S'il advient qu'un policier tue un civil, on considère cela comme un incident regrettable : le policier en question aurait fait preuve d'un excès de zèle. Si au contraire c'est un civil qui tue un policier, l'enfer se déchaîne dans toute sa violence. La police entière écume de rage. On se lance aux trousses du coupable, toutes affaires cessantes. Et lorsque l'abominable auteur du sacrilège est enfin arrêté, on commence, en guise d'introduction, par lui administrer une mémorable correction ou tout autre genre de torture, pour lui apprendre ce qu'il en coûte de commettre un crime de lèse-majesté aussi intolérable...

» La police se plaint d'être trop souvent impuissante et de voir des criminels lui glisser entre les mains. Mieux vaut cent criminels impunis que le despotisme sans frein d'une force unique de police. Je vous avertis encore une fois. Ne souscrivez pas à cette mesure. Et si vous le faites, j'opposerai sûrement mon véto. »

Extraits du discours de Richard Parnell, Commissaire au Bien Public, Territoire du Nord, Xion, Constellation de Rigel, à l'Association des Agences de Police pour la Détection du Crime, à Parilia, Rigel, 1[er] décembre 1075 :

« ...Il ne suffit pas de dire que nos problèmes sont uniques en leur genre, ils sont devenus catastrophiques. Nous sommes tenus responsables de la bonne marche de nos services, mais on nous refuse les outils et les pouvoirs nécessaires pour les faire fonctionner. N'importe qui peut assassiner et voler partout dans l'Œcumène, sauter dans un astronef en partance, et se trouver à des années-lumière de distance avant que son crime soit découvert.

» Si les coupables franchissent les frontières civilisées, ils échappent à notre jurisprudence — du moins officiellement, car nous connaissons de courageux officiers de police qui, plaçant la justice au-dessus de l'opportunisme et de la prudence, sont allés dans l'Au-Delà pour procéder à leur arrestation. C'est évidemment leur droit, puisque toute loi humaine devient caduque dans l'Au-Delà. Mais ils opèrent à leurs propres risques et périls.

» La plupart du temps, le criminel

qui se réfugie dans l'Au-Delà bénéficie de l'impunité totale. Lorsqu'il lui plaît de rentrer dans l'Œcumène, il a peut-être transformé son apparence, ses coordonnées de LOSI, ses empreintes digitales, et se trouve en sécurité complète, à moins qu'il n'ait la malchance d'être arrêté pour une infraction nouvelle dans la communauté même où il a commis son premier crime et où sa classification génétique a été enregistrée. En bref, aujourd'hui, grâce à l'Interfractionnement de Jarnell, tout criminel qui prend quelques précautions élémentaires peut jouir de l'impunité totale.

» Notre association a cherché bien des fois à jeter les bases d'un système plus satisfaisant pour la prévention du crime et sa détection. Cette solution évidente existe, et l'association la recommande instamment : c'est l'instauration d'un système unique de police officielle, chargé de maintenir l'ordre et de faire respecter la loi dans toute l'étendue de l'Œcumène.

» Les avantages d'un tel système sautent aux yeux : unification de la procédure, emploi de nouveaux équipements et d'idées nouvelles, contrôle centralisé, établissement d'un bureau central pour la rédaction des fichiers, indexation et recoupement des informations, et peut-être, élément important entre tous, création d'un esprit de corps, d'un orgueil de la profession, susceptible d'attirer des hommes et des femmes qui font preuve des plus hautes capacités.

» Comme nous le savons tous, cette agence centralisée nous a été refusée, malgré la force du plaidoyer que nous avons prononcé en sa faveur. Le mobile ostensiblement caché derrière ce refus nous est bien connu, et je ne lui ferai pas l'honneur de le mentionner ici. J'ajouterai néanmoins que la moralité de la police est en train de sombrer au niveau le plus bas que nous ayons jamais connu et qu'elle est appelée à disparaître bientôt — si on ne prend pas les mesures nécessaires.

» Aujourd'hui, je désire faire une proposition devant le congrès. Notre association est un organisme privé, composé de particuliers. Elle ne possède aucun statut officiel et n'est reliée en aucune manière à un service gouvernemental, quel qu'il soit. En bref, nous sommes libres de faire ce que bon nous semble, de participer à toutes les affaires de notre choix, tant que nous n'enfreignons pas la loi.

» Je propose que cette association adopte un statut commercial, que nous fondions une agence privée pour la détection du crime. La nouvelle firme sera une affaire purement commerciale, financée par les fonds versés par ses membres et par voie de souscription privée. Le quartier général sera établi dans un endroit sélectionné pour sa position centrale, mais des filiales seront montées dans toutes les planètes. Notre personnel sera recruté parmi les membres de l'association et d'autres personnes qualifiées. Elles toucheront des émoluments confortables qui seront prélevés sur les honoraires et les bénéfices. D'où viendront ces honoraires et ces bénéfices ? En premier lieu, des organisations de police locale, qui useront de certains moyens mis à leur disposition par la nouvelle agence interplanétaire, au lieu de dépenser de grandes sommes d'argent pour le financement de ces mêmes moyens avec une prodigalité excessive. Puisque cette agence sera une affaire privée soumise à toutes les lois locales et interplanétaires, les critiques qui ont accueilli nos plans précédents se trouveront caduques du même coup.

» ...Eventuellement, la Compagnie de Coordination de Police Intermondiale serait automatiquement appelée à résoudre tous les problèmes concernant la prévention et la détection des crimes qui n'auront pas été commis sur le plan purement local, et même dans ce dernier cas, la CCPI serait à même d'intervenir utilement. Au bout d'un certain temps, la CCPI minimisera certainement le rôle de tous les groupes officiels de police présents et futurs. Nous posséderons nos propres laboratoires, nos fichiers rigoureusement complets, et un personnel de toute première qualité — recruté, comme je l'ai dit, parmi les membres de l'association et autres. Avez-vous des questions à me poser ? »

Une question posée par l'hémicycle :

« Les officiers de police d'une municipalité ou de l'Etat pourront-ils être en même temps membres du personnel de la CCPI ? »

Réponse : **« Ce point est très important. Oui, rien ne s'y oppose. Je ne vois aucune raison de conflit entre les deux organisations, et il y a toute raison d'espérer que les policiers municipaux officiels désireront automatiquement s'affilier à la CCPI. Cette situation n'apporterait que des avantages à la CCPI, au groupe de police local et enfin à l'individu lui-même. En d'autres termes, l'officier de police local n'aurait rien à perdre en soumettant certains cas à la CCPI et en autorisant le versement d'honoraires subséquents, s'il faisait lui-même partie du personnel. »**

Extrait du chapitre III de **La CCPI : ses hommes, ses méthodes,** par Raoul Past :

« ...Organisme intra-œcuménique de par ses statuts, la CCPI a été contrainte, par la logique de ses fonctions, d'opérer dans l'Au-Delà. Là où les seules lois qui existent sont les coutumes locales et les tabous, la CCPI trouve peu de coopération : et même tout le contraire, à dire vrai. L'agent de la CCPI est connu sous le sobriquet injurieux de Belette. Sa vie est constamment en équilibre sur une lame de rasoir. L'Agence Centrale tient secret le nombre exact de ses « Belettes », de même que le pourcentage de pertes. Le premier chiffre est, pense-t-on, relativement faible, ce qui résulte des difficultés de recrutement ; le second est élevé, en raison, à la fois, des difficultés du travail et des efforts déployés par cette entreprise fantastique entre toutes : j'ai nommé le Corps de Débelettisation.

» ...L'univers est infini ; des mondes existent en nombre incommensurable ; mais il faut certainement aller loin pour découvrir une situation à ce point paradoxale, extravagante et sinistre à la fois : en effet, on peut dire que la seule organisation disciplinée qui existe dans l'Au-Delà n'a d'autre but que la destruction des forces chargées de maintenir l'ordre et de faire respecter la loi. »

⁂

GERSEN s'éveilla dans son lit étranger. Le ciel, qu'il apercevait à travers la petite fenêtre carrée, n'était que vaguement gris. Il s'habilla et descendit les degrés de pierre jusqu'au vestibule où il trouva l'un des fils de Smade, un maussade garçon de douze ans, qui soufflait sur les braises de la cheminée. Il accueillit Gersen d'un « bonjour » bourru et ne sembla pas disposé à poursuivre la conversation.

Gersen sortit sur la terrasse. Le brouillard annonciateur de l'aube dissimulait l'océan et moutonnait sur la bruyère, enveloppant le paysage d'une tristesse monochrome. La sensation d'isolement se fit tout à coup oppressante. Gersen rentra se chauffer devant le feu fraîchement allumé.

Le jeune garçon s'occupait à balayer le foyer. « On a tué quelqu'un hier soir, » dit-il avec une sombre satisfaction. « Le petit homme mince a eu son compte. Juste derrière le hangar à mousse. »

— « Le corps est-il toujours là ? » demanda Gersen.

— « Non, pas de corps. Ils l'ont emporté. Trois bandits, peut-être quatre. Papa est fou de rage. »

Gersen poussa un grognement et demanda son petit déjeuner qui lui fut bientôt servi. Pendant qu'il mangeait, le soleil nain se leva au-dessus des montagnes, petit disque blanc et fragile, à peine visible à travers le brouillard. Un vent de terre se mit à souffler. Lorsque Gersen ressortit, le ciel était dégagé, bien que des langues de brume vinssent toujours de la mer.

Gersen marcha en direction du

nord, le long du plateau situé entre les falaises côtières et la montagne. Ses pieds foulaient un tapis de mousse grise et spongieuse d'où s'échappaient des relents de résine moisie. Les rayons de soleil passaient au-dessus de sa tête et venaient frapper la mer dont les eaux noires ne donnaient aucune réflexion.

Gersen pénétra dans une vallée qu'une clôture interdisait au bétail de Smade. Teehalt n'avait certainement pas laissé son astronef ici. A quelques centaines de mètres plus loin, un éperon montagneux venait s'enfoncer presque dans la mer. A l'ombre de l'éperon, Gersen découvrit le vaisseau de Teehalt.

Il procéda à une inspection rapide de l'appareil. Il s'agissait en effet d'un modèle 9B, identique au sien. Les commandes et la machinerie paraissaient en bon état. Dans un coffrage, sous le renflement de proue, se trouvait le moniteur qui avait coûté la vie à Teehalt.

Gersen revint à la taverne. Il avait eu l'intention au début d'y passer plusieurs jours. Il ne fallait plus y penser : Grendel pouvait s'apercevoir de son erreur et revenir en compagnie de Hildemar Dasce et des deux assassins. Ils voulaient sûrement s'emparer du moniteur de Teehalt, et Gersen avait résolu de ne pas le leur permettre, bien qu'il n'eût pas l'intention de risquer sa vie dans l'entreprise.

En arrivant à la taverne, il remarqua que l'aire d'atterrissage était vide. Le Prince des Etoiles était parti. Dans la matinée ? Au cours de la nuit ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il demanda sa note et, mû par quelque obscure impulsion, il paya également celle de Teehalt.

Smade ne fit aucun commentaire. Il était visiblement en proie à une rage froide. Rage qui n'avait pas pour objet Lugo Teehalt, Gersen s'en rendit compte. Mais le meurtrier, quel qu'il fût — Dasce avait parlé de Grendel — avait enfreint la loi de Smade, troublé la sérénité de la Taverne de Smade, offensé Smade.

Poliment, Gersen lui demanda : « A quel moment le Prince des Etoiles est-il parti ? » Smade se contenta de darder sur lui des yeux furibonds et garda le silence.

Gersen fit sa valise et quitta la taverne. Quelques minutes plus tard, il s'élevait dans le ciel, mettait le cap sur l'Œcumène et s'élançait dans l'infini. La Planète Smade s'évanouit progressivement derrière lui, et avec elle son soleil nain. Bientôt ils ne furent plus qu'un point brillant perdu parmi des millions d'autres.

Les étoiles glissaient de chaque côté de lui comme des lucioles emportées sur les ailes d'un vent noir. Toute perspective avait disparu ; l'œil était le jouet d'illusions d'optique. Les étoiles se déplaçaient vers l'arrière, les plus proches glissant sur les plus lointaines. A portée de la main ? A cent mètres de distance ? A quinze kilomètres ? L'œil ne possédait aucun repère pour juger.

Gersen régla le chercheur d'étoiles sur l'index de Rigel, embraya

le pilote automatique et s'installa aussi confortablement que le permettaient les aménagements rudimentaires du modèle 9B.

La visite à la Taverne de Smade avait bien servi ses desseins, bien que le bénéfice eût été acquis au prix de la mort de Lugo Teehalt. Grendel voulait s'approprier le moniteur de ce dernier : cet instrument contenait les prémisses de l'avenir. Grendel accepterait d'entrer en négociations et il était non moins probable qu'il opérerait par l'entremise d'un agent. Bien qu'il eût jugé bon d'occire Teehalt d'emblée...

Il y avait là quelque chose de troublant. Pourquoi Teehalt était-il mort ? Simple cruauté de la part de Grendel ? Ce n'était pas impossible. Mais Grendel avait tué et saccagé sur une telle échelle que la vie d'un misérable de plus ou de moins ne pouvait lui apporter que la plus minime des satisfactions. Peut-être avait-il été emporté par la force de l'habitude : une sorte de réflexe instinctif. Pour rompre toutes relations avec un homme qui pouvait se rendre nuisible, il suffisait de le tuer...

Troisième possibilité : Teehalt avait-il percé l'anonymat auquel Grendel, parmi tous les Princes-Démons, attribuait une importance souveraine ? Gersen se remémora sa conversation avec l'explorateur. En dépit de ses traits ravagés et de son apparence calamiteuse, Teehalt faisait usage d'un langage raffiné. Il avait certainement connu des jours meilleurs. Pourquoi était-il venu échouer dans cette profession peu reluisante ? Gersen haussa les épaules. Pourquoi un homme donnait-il à sa vie telle ou telle orientation ? Pourquoi un homme, probablement né de parents normaux, devenait-il un jour Grendel le Monstre ?

Teehalt avait laissé entendre que Grendel était plus ou moins responsable du prêt-bail de l'astronef d'exploration. Avec cette idée en tête, Gersen se livra à un examen minutieux du vaisseau. Il trouva la plaque de fabrique traditionnelle, mentionnant le lieu où l'engin avait été usiné : Liverstone sur Fiame, une planète de la Constellation de Rigel.

Le moniteur portait de même une plaque de bronze donnant le numéro de série de l'appareil et l'identité du fabricant : la Compagnie d'Instruments de Précision Feritse, à Sansontiana, sur Olliphane, également dans la même constellation. Mais le propriétaire n'était pas mentionné, et Gersen ne trouva aucune trace d'enregistrement.

Il serait donc nécessaire de retrouver le possesseur du vaisseau par des voies indirectes. Gersen examina le problème.

Les compagnies foncières contrôlaient les deux tiers de tous les vaisseaux d'exploration existants et leurs stocks commerciaux étaient composés de mondes dotés d'attributions spécifiques : planètes à haute teneur de minéraux, planètes convenant à la colonisation par des groupes dissidents, planètes suffisamment agréables pour servir de réserve aux millionnaires, planètes possédant une flore et une faune suffisamment

intéressantes pour attirer les amateurs de curiosités et les biologistes ; beaucoup plus rarement, planètes entretenant une vie intelligente ou semi-intelligente susceptible d'intéresser les sociologistes, les taxonomistes, linguistes et tutti quanti.

Les compagnies foncières étaient rassemblées dans les centres cosmopolites de l'Œcumène : trois ou quatre mondes de la Constellation, au premier rang desquels venait Alphanor ; Cuthbert de Véga, Boniface, Aloyisius Noval ; Copus et Orpo de Pi Cassiopéia ; Quantique ; Vieille Terre. La Constellation devrait logiquement constituer le point de départ, si Lugo Teehalt avait effectivement travaillé pour une compagnie foncière.

Mais ce n'était pas du tout certain. En fait, si ses souvenirs étaient exacts, les propos de Teehalt tendaient à une conclusion opposée. Dans ce cas, les investigations se trouveraient singulièrement restreintes. Après les compagnies foncières, les universités et les instituts de recherches étaient les principaux employeurs des explorateurs. Là-dessus, il vint à Gersen une nouvelle idée. Si Teehalt avait été un ancien étudiant ou le membre d'une faculté, d'un collège ou d'une université, il se serait probablement adressé à l'un de ces établissements pour obtenir un emploi...

Certes, un homme fier, dont ses anciens condisciples pourraient se souvenir, ne ferait appel qu'en dernier recours à son ancienne école. Mais Lugo Teehalt avait-il une fierté à ce point ombrageuse ? Gersen n'en avait pas l'impression. Il se serait facilement tourné vers son vieux havre pour y trouver la sécurité, semblait-il.

Restait une autre source d'informations évidente : la Compagnie d'Instruments de Précision Feritse, à Sansontiana, où le moniteur avait été enregistré sous le nom de l'acquéreur. Autre raison pour aller voir ladite compagnie : Gersen voulait ouvrir le moniteur et en retirer le filament. Pour ce faire, il avait besoin d'une clé. Les moniteurs étaient souvent piégés au moyen de capsules explosives ; en forçant l'appareil, il était très rare que l'on obtînt des renseignements utiles.

Les responsables de la Compagnie Feritse pourraient ou ne pourraient pas se montrer accommodants. Sansontiana était l'une des cités de Braichis, l'une des dix-neuf nations indépendantes d'Olliphane. Les Braichisiens étaient des gens autoritaires, jaloux de leur indépendance, d'un caractère original. Les lois de la Constellation, cependant, répudiaient toutes prérogatives privées dans l'Au-Delà et décourageaient l'emploi des pièges explosifs. D'où cette ordonnance réglementant l'usage des appareils nécessaires à l'équipement des engins spatiaux :

« *Les constructeurs de tels dispositifs* (les moniteurs) *sont, par la présente, requis de fournir les clés, commutateurs, tables de décryptage, séquences numériques ou tous autres accessoires, équipements ou renseignements indispensables à l'ouverture sans danger de l'instrument en question,*

ce sans délai, discussion, erreur, honoraires exorbitants, ni attitude ou action calculée pour détourner le demandeur de solliciter la clé, la table de décryptage ou les renseignements nécessaires, si et quand ledit demandeur est en mesure de démontrer sa qualité de propriétaire dudit instrument. La présentation de la plaque de série, apposée par le constructeur sur l'instrument, sera considérée comme une preuve suffisante et adéquate de la propriété. »

Parfait. Gersen pourrait donc obtenir la clé. Mais la Compagnie n'était pas tenue de fournir les renseignements se rapportant aux enregistrements antérieurs de l'instrument. En particulier, si Grendel avait soupçonné que Gersen viendrait à Sansontiana avec de telles intentions et avait pris des mesures en conséquence.

Cette pensée lui ouvrit une série de perspectives nouvelles. Son visage se rembrunit. Eût-il été d'un tempérament moins méticuleux, que ces diverses possibilités ne lui seraient peut-être pas apparues. Il se serait sans doute épargné des difficultés, mais il aurait, en contre-partie, probablement avancé la date de sa mort...

Il secoua la tête avec résignation et tendit la main vers la carte stellaire.

Non loin de sa ligne de fission, se trouvait l'étoile Cygnus T343 et sa planète Euville, où vivait une population désagréable et névrosée, répartie dans cinq villes : Oni, Me, Che, Dun et Ve, dont chacune était obligatoirement construite selon un plan pentagonal autour d'une citadelle à cinq côtés.

Le terrain spatial, établi sur une île éloignée, avait reçu le nom infâmant d'« Orifice ».

Gersen pouvait trouver tout ce dont il avait besoin dans ce port spatial ; il n'avait pas le moindre désir de visiter les cités, car il fallait, pour ce faire, se soumettre en guise de passeport au tatouage d'une étoile sur le front, avec une couleur différente pour chaque cité. Le touriste qui aurait tenu à se faire une idée sur chacune, se serait vu contraint d'exhiber, sur la partie la plus noble de son individu, une quintuple constellation comportant les couleurs suivantes : orange, noir, mauve, jaune et vert.

4

Extrait de **Nouvelles découvertes dans l'espace**, par Ralph Quarry :

« ...Sir Julian Hove avait apparemment calqué son attitude sur celle des explorateurs de la dernière Renaissance. A leur retour vers la Terre, les membres de son équipage s'imposèrent (ou leur futelle imposée ?) une règle stricte de discrétion et de secret. Quoi qu'il en soit, aucune fuite ne se produisit. Sir Julian Hove était, pour employer une expression sans obscurité, un véritable père-fouettard. C'était en même temps un homme absolument dénué d'humour. Il avait l'œil terne, s'exprimait sans remuer les lèvres, peignait jour après jour ses cheveux avec une raie identique. Bien qu'il n'exigeât pas de son personnel qu'il portât l'habit pour prendre les repas, certaines des règles édictées par lui relevaient d'un esprit presque aussi pointilleux... L'emploi des prénoms était rigoureusement banni ; des saluts protocolaires étaient échangés au début et à la fin de chaque quart, bien que le personnel fût civil dans son immense majorité. Les techniciens dont les spécialités n'avaient aucun rapport avec la

science se virent refuser le droit de mettre pied sur les nouveaux mondes fascinants, et cet ordre fut bien près de provoquer une mutinerie, jusqu'au moment où le commandant en second de Sir Julian parvint à le persuader d'y apporter quelque atténuation.

» La Constellation de Rigel constitue la découverte la plus notable de Sir Julian : vingt-six magnifiques planètes, dont la plupart étaient, non seulement habitables, mais salubres. Sur ce nombre, deux seulement pouvaient se flatter d'abriter des autochtones quasi-intelligents. Faisant usage de ses prérogatives, Sir Julian les baptisa en faisant appel aux héros de sa jeunesse : Lord Kitchener, William Gladstone, Archbishop Rollo Gore, Edythe Mac Devott, Rudyard Kipling, Thomas Carlyle, William Kircudbright, Samuel B. Gorsham, Sir Robert Peel, et ainsi de suite.

» Mais Sir Julian allait être frustré de son privilège. Sur le chemin du retour, il télégraphia la nouvelle de sa rentrée à la Station Spatiale de Maudley, avec une description de la Constellation et les noms qu'il avait donnés aux membres de ce groupe magnifique. La liste passa par les mains d'un obscur gratte-papier, un certain Roger Pilgham, qui rejeta avec dégoût les noms choisis par Sir Julian. A chacune des vingt-six planètes, il assigna une lettre de l'alphabet, dont chacune constituait l'initiale d'un nom hâtivement choisi : Alphanor, Barleycorn, Chrysanthe, Diogène, Elfland, Fiame, Goshen, Hardacres, Image, Jezebel, Krokinole, Lyonnesse, Madagascar, Nowhere, Olliphane, Pilgham, Quinine, Raratonga, Somewhere, Tantamount, Unicorn, Valisande, Walpurgis, Xion, Ys et Zacaranda. Ces noms étaient puisés dans la légende, les mythes, les récits romanesques et sa propre fantaisie. Seul l'un de ces mondes était accompagné d'un satellite, que la dépêche décrivait comme « un bizarre fragment de ponce chondritique, malformé, excentrique et rocailleux », et auquel Roger Pilgham donna le nom de Sir Julian.

» La presse publia la liste et les planètes de Rigel furent connues sous ces noms, bien que les relations de Sir Julian s'étonnassent d'un aussi soudain débordement d'imagination. Mais que pouvait bien représenter le nom de la seizième planète : « Pilgham » ? Sir Julian s'en expliquerait probablement à son arrivée.

» Le gratte-papier, Roger Pilgham, retourna bientôt à l'obscurité dont il était brièvement sorti, et la chronique est muette sur ses faits et gestes ou son état d'esprit lorsque le retour de Sir Julian devint imminent. Fut-il torturé par l'appréhension ? Eprouva-t-il simplement un léger malaise ? Voyait-il venir le dénouement avec une indifférence totale ? Sans aucun doute, il s'était résigné à perdre sa situation.

» Au moment prévu, Sir Julian effectua sa rentrée triomphale, et au moment non moins prévu il prononça cette phrase inoubliable : « Les plus impressionnantes sont peut-être les nouvelles Montagnes de Grampian, sur le continent nord de Lord Bulwer-Lytton. » Un membre de l'assistance s'enquit poliment de ce qu'était Lord Bulwer-Lytton, et le pot-aux-roses fut découvert.

» La réaction de Sir Julian, en face d'un forfait aussi grandiose, fut une crise de fureur effroyable. Le gratte-papier s'était prudemment cloîtré. On encouragea Sir Julian à rétablir ses propres appellations, mais le mal était déjà fait. L'extraordinaire fait d'armes de Roger Pilgham emporta la faveur des foules, et les noms choisis par Sir Julian sombrèrent petit à petit dans l'oubli. »

Extrait du **Manuel populaire des planètes**, 303e édition, publié en 1292 :

« Alphanor : planète considérée comme le centre administratif et culturel de la Constellation de Rigel. C'est la huitième dans l'ordre orbital. Constantes planétaires : diamètre : 14.800 km ; masse : 102 ; durée moyenne du jour : 29 heures, 16 minutes, 29 secondes 4 dixièmes... etc.

» Remarques générales : Alphanor est un large et brillant monde océanique, pourvu d'un climat généralement vivifiant. L'océan occupe les trois quarts de sa surface totale, y compris les calottes polaires. La masse terrestre se divise en sept

continents pratiquement contigus : Phrygia, Umbria, Lusitania, Scythia, Etruria, Lydia et Lycia, disposés suivant une configuration rappelant les sept pétales d'une fleur. Les îles, en quantités innombrables, n'ont pas été recensées.

» La vie autochtone est complexe et vigoureuse. La flore n'a en aucune manière cédé le pas aux implantations terrestres, qui doivent, au contraire, être soigneusement alimentées et entretenues. La faune est également très complexe, et en certaines occasions activement sauvage, pour ne citer que l'intelligent hyrcan majeur de la Phrygie supérieure, et l'anguille invisible de l'Océan du Thaumaturge.

» La structure politique d'Alphanor est une démocratie pyramidale — simple en théorie, en pratique fort compliquée. Les continents sont divisés en provinces, préfectures, districts et gardes : ces dernières définies comme des blocs de population de cinq mille personnes. Chaque comité de garde envoie un représentant au conseil de district, qui élit un délégué à la diète préfectorale, qui est à son tour représentée à l'assemblée de district, laquelle envoie un membre au congrès provincial, qui fait de même pour le parlement continental. Chaque parlement élit sept recteurs au Grand Conseil à Avente, dans la province océanique d'Umbria, qui finalement choisit un président. »

Extrait de la préface aux **Peuples de la Constellation**, par Strick et Chernitz :

« Les populations de la Constellation sont loin d'être homogènes. Au cours des migrations en provenance de la Terre, certains groupes raciaux eurent tendance à se rassembler et, dans le nouvel environnement, sous l'influence d'un développement ethnique sans apport extérieur, devant des conditions de vie nouvelles, ces groupes poussèrent encore plus avant leur spécialisation... Les populations d'Alphanor ont les traits réguliers, les cheveux bruns, la taille moyenne, bien qu'une promenade d'une heure sur la Grande Esplanade d'Avente permette à l'observateur de voir défiler sous ses yeux tous les types d'humanité imaginables.

» La psychologie d'Alphanor est plus difficile à définir. Chaque monde habité est différent des autres à cet égard, et bien que les différences soient réelles et distinctes, il est difficile de les préciser sans s'étendre outre mesure — surtout que toute généralisation à l'échelle d'une planète est composée, modifiée ou contredite par des particularismes régionaux. »

*
**

RIGEL, droit devant lui, était un point brillant d'un blanc bleuâtre, dont toutes les autres étoiles semblaient s'écarter. Gersen avait peu à faire en dehors d'envisager sa destination, de se livrer à des spéculations sur les intentions probables de Grendel et de formuler ses propres réponses.

Premier problème : où se poser ? Cent quatre-vingt-trois ports spatiaux, répartis sur vingt-deux des vingt-six planètes, convenaient parfaitement à son dessein — aussi bien qu'un désert et une terre vierge illimitée, s'il préférait tenir compte des lois sur la quarantaine.

Quelle était l'intensité du sentiment qui poussait Grendel à s'approprier le moniteur de Teehalt ? Ferait-il établir une surveillance dans chaque port ? Théoriquement, la chose était possible, en subornant les officiels. Le moyen le moins onéreux et peut-être le plus efficace consisterait à offrir une grosse récompense à celui qui signalerait l'arrivée de Gersen. Celui-ci pourrait, bien entendu, décider de se poser sur un autre système stellaire. Il serait bien

difficile de faire garder tous les ports de l'Œcumène.

Mais Gersen n'avait pas la moindre intention de se cacher. Dans la prochaine phase de son action, il devrait nécessairement se montrer. Cette phase était l'identification de Grendel. Deux méthodes s'offraient à lui : soit remonter à l'origine du moniteur, soit attendre qu'un envoyé de Grendel entrât en contact avec lui et s'efforcer ensuite de remonter à la source.

Grendel tiendrait pour assuré le désir de Gersen de retrouver l'usine qui avait construit le moniteur et concentrerait sans doute sa vigilance sur le port spatial de Kindune, qui desservait la ville de Sansontiana.

Néanmoins, pour une série de raisons plus ou moins définies, qui ressemblaient fort à des intuitions, Gersen décida de se poser sur le grand port interplanétaire d'Avente.

Il aborda Alphanor, choisit une orbite d'atterrissage, bloqua son pilote automatique sur le programme officiel de prise de sol, et se renversa sur son siège. Le vaisseau se posa, rebondit dans un rugissement de tuyères, sous le sol rouge et calciné. Les moteurs s'éteignirent et ce fut le silence. Aussitôt, les soupapes d'équilibrage de pression émirent leur sifflement caractéristique.

Les officiels du port s'approchèrent, dans leur véhicule glissant. Gersen répondit aux questions, fut soumis à un court examen médical et reçut un permis de séjour. Les officiels prirent congé. Une grue mobile s'approcha, souleva le vaisseau et le transporta sur un quai de garage en bordure du terrain.

Gersen descendit à terre et se mit en devoir de démonter le moniteur, en jetant un regard méfiant dans toutes les directions.

Deux hommes parcouraient le quai de garage, affectant de flâner. Immédiatement, Gersen reconnut l'un d'eux : c'était le Sarkoy qui avait suivi Hildemar Dasce dans la Taverne de Smade.

Tandis qu'ils s'approchaient, Gersen se garda bien de montrer la moindre méfiance, mais il ne perdait pas de vue leurs mouvements. Le Sarkoy portait un modeste complet gris foncé avec des épaulettes brodées d'opales ; son compagnon, un homme mince, aux cheveux couleur de sable, aux prunelles dansantes d'un gris délavé, portait une salopette bleue d'ouvrier.

Les deux nouveaux venus s'arrêtèrent à quelques pas de Gersen et se mirent à l'observer à la manière de simples badauds. Gersen, après un rapide regard, ne s'occupa plus d'eux. Le Sarkoy murmura quelques mots à l'adresse de son compagnon et s'avança légèrement. « Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés. » Il parlait d'une voix douce, sardonique.

— « Votre nom m'échappe, » dit poliment Gersen.

— « Je m'appelle Sivij Suthiro. »

Gersen l'examina soigneusement. Il avait devant lui un individu de taille moyenne, avec l'étrange tête aplatie d'homme des steppes qui

caractérisait les Sarkoys (1). Son visage était plus large que haut.

Les yeux de Suthiro étaient d'une couleur olive claire et passée, son nez était court, épaté avec de vastes narines, sa bouche large et ses lèvres épaisses. C'était un visage modelé par plus de mille ans de spécialisation.

Il fut impossible à Gersen de détecter le « souffle de la mort » : traitement imposé aux assassins à gages, qui abrégeait leur vie, donnait à leur peau un lustre jaunâtre et de la raideur à leurs cheveux. La peau de Suthiro était couleur d'ivoire pâle uniforme. Son crâne était couvert d'une tignasse noire et lustrée et il portait, tatouée sur la joue droite, la petite croix de Malte qui était l'insigne du hetman Sarkoy.

— « Vous voudrez bien m'excuser, Scop Suthiro, » dit Gersen. « Je ne me souviens pas de cette rencontre. »

— « Ah ! » répondit l'autre dont les yeux s'élargirent en s'entendant décerner son titre honorifique, « vous avez visité Sarkovy. Chère Sarkovy tapissée de verdure, avec ses steppes infinies, ses joyeuses festivités ! »

— « Joyeuses tant que durera le haricap. Mais après, sur quoi exercerez-vous vos tortures ? »

Suthiro, qui était d'une race insensible aux insultes, ne s'offensa pas. « Nous pourrons toujours nous rabattre les uns sur les autres. Je vois que vous connaissez bien ma planète. »

— « Pas mal. C'est peut-être sur Sarkovy que vous m'avez connu ? »

— « Non, » dit Suthiro d'un air oblique. « Je vous ai vu ailleurs et à une date récente. »

Gersen secoua la tête. « C'est impossible. Je rentre juste de l'Au-Delà. »

— « C'est bien ce que je disais. Nous nous sommes rencontrés dans l'Au-Delà. A la Taverne de Smade. »

— « Vraiment ? »

— « Oui. J'étais venu en compagnie de certains autres pour voir mon ami Lugo Teehalt. Est-ce la confusion, l'énervement ? Lugo a quitté la Planète Smade à bord de votre propre vaisseau. Vous avez certainement dû le remarquer ? »

Gersen se mit à rire. « Si Teehalt a des excuses ou des remontrances à me faire, je suis certain qu'il saura bien me trouver. »

— « Justement, » dit Suthiro. « Lugo Teehalt m'a chargé d'ar-

---

(1) Les Sarkoys étaient tenus en piètre estime par les autres peuples de l'Œcumène, du fait de leur tenue répugnante à table et de leurs habitudes grossières et exhibitionnistes en matière sexuelle. Le sport populaire Sarkoy, connu sous le nom de *harbite*, était également méprisé. Il consistait à appâter un haricap, grand bipède à fourrure hérissée, semi-intelligent, vivant dans les forêts nordiques. La misérable créature, affolée par la faim, était jetée au milieu d'un cercle d'hommes armés de fourches et de torches qui, après avoir mis le feu à sa fourrure afin de stimuler son activité, la repoussaient prestement de leurs fourches, dans le centre du cercle, chaque fois qu'elle tentait de s'évader.

Sarkovy, l'unique planète de Phi Ophiuchi, était un monde sombre, couvert de steppes, de marais, de forêts noires. Les Sarkoys vivaient dans de hautes maisons de bois protégées par des palissades de rondins ; les plus grandes villes elles-mêmes n'étaient pas à l'abri des attaques des bandits et des nomades venus des terres vierges. Par tradition et par le goût qu'ils apportaient à leur art, les Sarkoys étaient des empoisonneurs accomplis. On rapporte qu'un Maître Vénéfice était capable de tuer un homme en passant simplement devant lui.

ranger les choses. Il vous demande de vouloir bien lui pardonner son erreur, et désire seulement récupérer son moniteur. »

— « Il ne m'est pas possible de vous le remettre, » dit Gersen en secouant la tête.

— « Vraiment ? » Suthiro se rapprocha. « Lugo vous offre mille UVS [1] en dédommagement de son erreur. »

— « J'accepte avec plaisir. Donnez-moi cet argent. »

— « Et le moniteur ? »

— « Je le lui rendrai en mains propres lorsqu'il viendra le chercher. »

L'homme au visage étroit émit un claquement de langue irrité, mais Suthiro sourit. « Ce n'est pas une façon de procéder : vous auriez l'argent et nous, pas de moniteur ? »

— « Je ne vois aucune raison de vous remettre le moniteur. Je le déposerai entre les mains de Lugo Teehalt. D'autre part, il est tout à fait légitime que vous me versiez l'argent. A moins, évidemment, que vous ne mettiez en doute mon honnêteté. »

— « En aucune sorte, puisque nous n'avons pas la moindre intention de la mettre à l'épreuve. Nous nous proposons, en fait, de prendre le moniteur à l'instant même. »

— « Je ne pense pas, » dit Gersen. « J'ai formé le projet de prendre possession du filament. »

— « C'est tout à fait hors de question, » dit doucement Suthiro.

(1) Unité de Valeur Standard de l'Œcumène.

— « Eh bien, essayez de m'en empêcher ! »

Gersen se remit au travail, fit sauter les scellés qui retenaient le moniteur.

Suthiro l'observait placidement. Il fit un signe à l'homme au visage étroit qui recula pour faire le guet. « Je pourrais vous immobiliser si soudainement que vous seriez transformé en statue de marbre. » Il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil à son acolyte qui hocha la tête. Suthiro exhiba une arme qu'il tenait à la main. « Je peux provoquer en vous un arrêt du cœur, une hémorragie cérébrale, une convulsion de l'intestin grêle, à votre choix. »

Gersen marqua une pause dans son travail. « Vos arguments sont vraiment convaincants. Versez-moi cinq mille UVS. »

— « Je n'aurais besoin de rien vous verser. Mais voici les mille UVS que je vous ai proposés. »

Il jeta à Gersen une liasse de billets, fit un signe à l'homme au visage étroit qui s'avança, se saisit des outils de Gersen et démonta adroitement le moniteur. Gersen compta l'argent et se plaça sur le côté. Les deux hommes glissèrent le moniteur dans un sac et partirent sans ajouter un mot.

Gersen eut un rire silencieux. C'était là le moniteur qu'il avait acheté et monté à Euville, pour la somme de quatre cents UVS. Celui de Teehalt était en sécurité à l'intérieur du vaisseau.

Gersen rentra dans l'astronef, ferma les écoutilles. Tout était maintenant une question de temps. Il faudrait environ dix minutes à Suthiro pour rendre compte de

son succès, soit à Dasce, soit même à Grendel en personne. Des messages seraient ensuite lancés dans tous les ports spatiaux de la Constellation, pour signaler la fin de l'état d'alerte.

Il se passerait peut-être des heures, voire des jours, si la chance favorisait Gersen, avant que Grendel entrât en possession du moniteur. Tout dépendait de sa résidence du moment. Un délai supplémentaire interviendrait lorsque la supercherie serait découverte, et alors l'organisation de Grendel serait de nouveau mobilisée, avec comme objectif la Compagnie d'Instruments de Précision à Sansontiana, sur la planète Olliphane.

A ce moment, Gersen aurait eu le temps de s'y poser et d'en repartir, du moins l'espérait-il. Evidemment, il n'avait pas de temps à perdre. Sans plus tarder, il mit les réacteurs en route, s'éleva dans le ciel bleu d'Alphanor et mit le cap sur Olliphane.

5

Extrait du **Manuel populaire des planètes** :

« Olliphane : dix-neuvième planète de la Constellation de Rigel. Constantes planétaires : diamètre : 10.700 km ; masse : 0,9... etc.

» Remarques générales : Olliphane est la plus dense de toutes les planètes de Rigel et décrit son orbite à proximité de la limite de la Zone Habitable. On a émis l'hypothèse qu'au moment de la désintégration de la proto-planète du Troisième Groupe, Olliphane reçut une partie anormalement importante des matériaux provenant du noyau. Quoi qu'il en soit, jusqu'à une époque astronomique récente, Olliphane était sujette à une activité volcanique intense, et même à l'heure actuelle, elle possède encore quatre-vingt-douze volcans en activité.

» Olliphane comporte une proportion imposante de minéraux. Un relief majestueux lui vaut un vaste potentiel hydro-électrique, qui lui fournit l'énergie à plus bas prix que si l'on faisait appel aux sources traditionnelles. Une population active, disciplinée, a fait d'Olliphane le monde le plus hautement industrialisé de la Constellation. Ses seules rivales sont Tantamount, avec ses chantiers de construction, et Lyonnesse, avec ses aciéries géantes.

» Olliphane jouit d'un climat relativement frais et humide et sa population se concentre dans la zone équatoriale, surtout aux alentours du lac Clare. C'est là que le visiteur découvrira les sept plus grandes cités de la planète, en tête desquelles se placent Kindune, Sansontiana et New Ossining.

» La production alimentaire suffit à la consommation. Celle-ci est assurée, à quelques exceptions près, par des produits naturels, dont la consommation par tête d'habitant est la plus élevée de la Constellation et prend le troisième rang dans l'Œcumène. Les vallées alpestres entourant le lac sont consacrées aux produits laitiers et aux cultures maraîchères.

» Les Olphs constituent une population mêlée, qui descendait à l'origine d'une colonie de Skakers hyperboréens. Ils sont d'un type blond ou châtain, solidement charpenté, souvent enclin à la corpulence, avec un teint clair qu'aucune teinture ne vient altérer. Ils sont respectueux des traditions, mènent une vie sédentaire, mais déploient un grand enthousiasme au cours des fêtes et réjouissances publiques qui servent de dérivatif à une population habituellement réservée et conservatrice.

» Un système de caste, sans aucun statut légal, constitue la charpente de toute la structure sociale. Les prérogatives sont nettement définies, et jalousement observées ; le langage s'est développé et assoupli au point de permettre au moins une douzaine de styles de discours. »

Extrait de **Une étude sur les rapports entre classes**, par Frerb Hankbert, dans le **Journal de l'Anthropicène**, vol. MCXIII :

« C'est un remarquable spectacle, pour un visiteur, que d'assister à une première rencontre entre Olphs étrangers l'un à l'autre et de voir la façon dont ils apprécient leurs castes réciproques.

» L'opération ne demande qu'un instant et semble surtout basée sur l'intuition, car les personnes concernées peuvent fort bien être vêtues de la façon la plus banale.

» J'ai interrogé bien des Olphs à ce sujet et je ne peux toujours pas établir de règle bien définie. En premier lieu, les Olphs nient purement et simplement l'existence d'une structure par castes et considèrent leur société comme totalement égalitaire. En second lieu, les Olphs eux-mêmes ne sont rien moins que certains de la façon dont ils devinent la caste d'un étranger, lequel possède à un plus ou moins grand degré, par rapport à eux, cette qualité que l'on dénomme haute.

» J'ai édifié une théorie selon laquelle ce sont des mouvements rapides et quasi-indiscernables des yeux qui constituent la clé de cette qualification appelée haute, **ainsi que des changements de posture caractéristiques de chaque caste. Les mains et leurs mouvements peuvent jouer un rôle similaire.**

» Comme on pourrait s'y attendre, les hauts fonctionnaires de la bureaucratie sont issus de la caste la plus élevée, particulièrement les Tutélaires Civiques, qui est l'appellation que les Olphs donnent à leur police. »

*
**

GERSEN se posa sur le port spatial de Kindune et, tenant à la main une valise où se trouvait enfermé le moniteur de Teehalt, monta dans un chemin de fer souterrain en direction de Sansontiana. Autant qu'il avait pu s'en rendre compte, nul n'avait remarqué son arrivée et personne ne l'avait suivi.

Mais le délai se rétrécissait de plus en plus. D'un moment à l'autre, Grendel s'apercevrait qu'il avait été joué et chercherait à renouer le contact. Pour le moment, Gersen se sentait en sécurité ; néanmoins, il se livra à quelques manœuvres qui lui permettraient de fausser compagnie aux Fileurs (1).

Ne voyant rien de nature à l'inquiéter, il déposa le moniteur dans un coffre à la disposition du public, à la station centrale, sous l'hôtel Rapunzel, et ne garda que la plaque de série. Puis, montant à bord d'une voiture express, il parvint quinze minutes plus tard à Sansontiana, à quelque cent kilomètres vers le sud. Il consulta un annuaire, prit un train d'intérêt local vers le district de Ferristoun, et débarqua enfin dans une gare, à quelques centaines de mètres de la Compagnie d'Instruments de Précision Feritse.

Ferristoun était un district plutôt sinistre, composé de bâtiments

(1) Fileurs : ils se divisent en cinq variétés au moins, que l'on emploie selon les circonstances :

Le servo-optique : cellule photo-sensible portée par des ailes tournantes, téléguidée par un opérateur.

L'automatique : cellule semblable à la première, qui suit à la trace une empreinte radio-active ou monochromatique préalablement disposée sur l'homme ou le véhicule intéressé.

Le Culp maître-espion : créature volante semi-intelligente, entraînée à suivre tout sujet présentant un intérêt ; habile, diligente, digne de foi, mais de dimensions relativement importantes et par conséquent peu discrète.

L'oiseau-espion Manx : créature de plus petite taille que la précédente, qui a bénéficié du même entraînement ; moins docile, moins intelligente, plus agressive.

L'oiseau-espion Manx modifié : le même que le précédent, mais équipé d'appareillages de contrôle.

industriels, de dépôts et de quelques tavernes : ces dernières étaient de joyeuses petites oasis, ornées à profusion de verres colorés et de bois sculpté, à l'instar des grandes arcades de luxe disposées sur les berges du lac.

La matinée était déjà bien avancée. La pluie avait assombri la chaussée de pavés noirs. Des véhicules à six roues se traînaient au long des rues. Le district tout entier résonnait du ronflement des machines. Un bref coup de sifflet donna soudain le signal d'un changement d'équipes et, aussitôt après, les trottoirs furent envahis par une foule d'ouvriers.

Ils avaient des visages pâles, inexpressifs, sans gaieté, et portaient des salopettes chaudes et fort bien taillées en trois couleurs différentes : gris, bleu foncé ou jaune moutarde ; ils portaient une ceinture blanche ou noire ; leurs têtes étaient couvertes de kaftans ronds à coiffe noire. Tous ces vêtements sortaient des usines de confection d'Etat, le gouvernement étant un syndicalisme évolué aussi scrupuleux, aussi appliqué et sans humour que la constitution dont il était issu.

Deux autres coups de sifflets retentirent. Comme par magie, les rues se vidèrent, les travailleurs s'étant réfugiés dans les bâtiments comme des cancrelats surpris par une lumière trop vive.

Quelques instants plus tard, Gersen parvint devant une façade de ciment tachée qui portait le nom de FERITSE en grandes lettres de bronze et, au-dessous, en vieille écriture Olph contournée : *Instruments de précision.* Une unique petite porte donnait accès au bâtiment. Gersen y pénétra pour se trouver dans la pénombre d'un hall, sorte de tunnel en ciment, qui, au bout d'une trentaine de mètres, le mena aux bureaux de l'administration.

Il s'approcha d'un guichet disposé sur un comptoir et s'adressa à une femme d'âge mûr, aussi agréable de manières que de physique. Selon la coutume locale, elle portait des vêtements masculins sur les lieux de travail : un costume bleu foncé avec une ceinture noire. Reconnaissant en Gersen un étranger, de caste indéfinissable, elle s'inclina avec une courtoisie onctueuse, et demanda d'une voix basse et respectueuse : « En quoi puis-je vous être utile, monsieur ? »

Gersen lui tendit la plaque de bronze.

— « J'ai perdu la clé de mon moniteur et je voudrais en commander un double. »

La femme cilla. Ses manières se modifièrent instantanément, à son insu, probablement. Elle tendit une main hésitante vers la plaque, la tint entre le pouce et l'index comme si elle était souillée, jeta un regard par-dessus son épaule.

« Eh bien, » demanda Gersen d'une voix que la tension d'esprit avait soudain rendu coupante, « voyez-vous quelque difficulté ? »

— « De nouveaux règlements sont intervenus, » murmura la femme, « j'ai reçu des instructions pour... Je dois consulter le directeur-contrôleur Masensen. Excusez-moi, monsieur... »

Elle se dirigea en hâte vers une porte latérale et disparut. Gersen attendait, les récepteurs subconscients de son cerveau soudain en-

très en activité. Il était beaucoup plus nerveux qu'il ne l'aurait souhaité. La nervosité obscurcit le jugement, affecte la précision des observations.

La femme revint lentement vers le comptoir, tournant les yeux de droite et de gauche, fuyant le regard de Gersen. « Une seconde, je vous prie, monsieur. Si vous voulez bien attendre... Nous devons procéder à des vérifications, cela se passe toujours ainsi, n'est-ce pas. Si l'on est pressé... »

— « Où est passée la plaque portant le numéro de série ? » s'inquiéta Gersen.

— « Le directeur-contrôleur Masensen l'a prise en charge. »

— « Dans ce cas, je veux parler immédiatement au directeur-contrôleur Masensen. »

— « Je vais m'informer, » dit-elle.

— « Je vous en prie, ne prenez pas cette peine, » dit Gersen.

Sans tenir compte de son cri de protestation, il franchit une porte et passa devant elle dans une pièce intérieure. Un homme corpulent au visage épais, vêtu d'un costume de coupe recherchée en tissu spécial bleu et gris-colombe, était assis devant un bureau et conversait au téléphone. En parlant, il regardait la plaque portant le numéro de série.

A la vue de Gersen, il haussa les sourcils et ouvrit la bouche avec irritation et contrariété. Il reposa rapidement le récepteur. Ses yeux parcoururent un instant les vêtements de Gersen puis il cria : « Qui êtes-vous, monsieur ? Qui vous a permis d'entrer dans mon bureau ? »

Gersen tendit la main, reprit possession de la plaque de série. « Vous téléphoniez au sujet de ma demande. A qui ? »

Masensen le toisa avec une arrogance hautaine. « Et que vous importe ! Vous avez l'audace de me poser une pareille question, dans mon propre bureau ! »

Gersen prit la parole d'une voix égale. « Les Tutélaires seront mis au courant de votre initiative illégale. Je suis surpris que vous ayez choisi d'enfreindre la loi. »

Masensen se renversa sur son fauteuil, ses joues bouffies contractées dans une grimace d'inquiétude. Les Tutélaires, ces fonctionnaires d'une caste à ce point élevée qu'auprès d'eux la distinction entre Masensen et son garçon de bureau eût semblé insignifiante, n'étaient pas des gens avec lesquels on pouvait se permettre de plaisanter. Ils n'avaient aucun égard pour la personne humaine et éprouvaient une tendance irrésistible à croire l'accusation plutôt que d'ajouter foi aux protestations d'innocence.

Ils portaient des uniformes coupés dans des tissus d'une richesse somptueuse, dont la couleur variait selon la lumière : prune, vert foncé, or. Moins arrogants que surnaturellement sérieux, ils modelaient leur conduite sur les règles intransigeantes de leur caste. Sur Olliphane, la torture pénale était administrée de préférence aux amendes et à l'emprisonnement, pour des raisons d'économie plutôt que d'efficacité ; la menace de la police était donc capable de susciter la consternation dans l'âme la plus innocente.

— « Je n'ai jamais défié la loi ! » protesta le directeur-contrôleur

Masensen. « Ai-je refusé d'accéder à votre requête ? Pas le moins du monde ! »

— « Alors, fournissez-moi la clé que je demande sans retard ni délai, comme l'exige la loi. »

— « Doucement, » dit Masensen. « Nous ne pouvons aller aussi vite. Il nous faut examiner les fichiers. N'oubliez pas que nous avons autre chose à faire que nous plier aux caprices d'un vagabond déguenillé d'explorateur, qui se permet de venir nous insulter dans nos propres bureaux. »

Gersen fixa le visage qui le dévisageait avec hostilité et défi. « Très bien, » dit-il, « puisque vous le prenez ainsi, je vais de ce pas déposer une plainte devant le Conseil des Tutélaires. »

— « Voyons, soyez raisonnable, » bafouilla Masensen avec une lourde affabilité. « On ne peut pas tout faire à la fois. »

— « Où est ma clé ? Avez-vous toujours l'intention de braver la loi ? »

— « C'est impossible, bien sûr. Je vais m'occuper de vous. Un peu de patience. Prenez une chaise et tâchez d'être calme quelques minutes. »

— « Je ne veux pas attendre. »

— « Allez au diable ! » tonna Masensen. « Je me suis strictement conformé à la loi ! »

Il rentrait et sortait convulsivement les lèvres ; son visage était rouge de fureur ; il martelait le bureau de ses poings. La secrétaire, qui se tenait debout sur le seuil de la porte, laissa échapper un cri sourd de terreur.

— « Faites venir les Tutélaires ! » rageait Masensen. « Je vous accuserai de voies de fait et de menaces ! Je vous ferai fouetter ! »

Gersen tourna le dos et quitta la pièce. Il franchit le bureau extérieur et se retrouva dans le tunnel de ciment. Il fit halte, jeta un rapide coup d'œil derrière lui. La secrétaire-réceptionniste, surexcitée, ne lui prêtait aucune attention. Gersen remonta le hall en tournant le dos à la porte d'entrée et se trouva bientôt devant une entrée voûtée, donnant sur les ateliers de construction.

Posté dans un côté de la salle, invisible à l'ombre d'un pilier, il dressa un plan mental des lieux, en notant les différentes chaînes de montage. Certaines phases dépendaient de contrôles biomécaniques, d'autres étaient accomplies par des débiteurs impécunieux, des délinquants moraux, des vagabonds ou des ivrognes ramassés par douzaines dans la cité. Ils étaient enchaînés à leurs bancs, sous la surveillance d'un vieux gardien, et travaillaient avec apathie. Le surveillant d'atelier était installé sur une plate-forme élevée, qui se déplaçait sur un rail et pouvait se rendre dans toutes les parties de l'atelier.

Gersen repéra l'endroit où les moniteurs étaient construits et identifia celui où étaient disposées les serrures : un renfoncement d'une cinquantaine de mètres, le long du mur, près d'une chambre vitrée où un employé de bureau, peut-être un chronométreur, était assis sur une chaise haute.

Il procéda à un dernier examen d'ensemble de l'atelier. Nul n'avait témoigné du moindre intérêt pour sa personne. L'attention du surveillant se portait d'un autre côté.

Il se dirigea rapidement le long du mur, vers le réduit vitré où se tenait le chronométreur présumé. Celui-ci était un homme au visage usé et harassé, aux joues creuses, avec des sourcils noirs qui lui donnaient une expression sardonique, une peau verdâtre et ridée, un nez crochu et une bouche cynique : cet homme n'était pas obligatoirement un pessimiste, mais l'optimisme n'était certainement pas son fort. Gersen se plaça derrière le réduit où se jouaient des ombres. L'employé se retourna, étonné. « Eh bien, monsieur ? Que désirez-vous ? Vous n'avez pas le droit... »

— « Voulez-vous gagner cent UVS en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ? »

L'employé grimaça tristement. « Bien entendu ! Qui dois-je tuer ? »

— « Je ne vous en demande pas tant, » dit Gersen. Il lui montra la plaque de bronze. « Procurez-moi la clé de cet instrument et cinquante UVS sont à vous. » Il plaça les billets pourpres sur la table. « Dites-moi au nom de qui le numéro de série est enregistré, et je vous donne cinquante UVS de plus. » Il compta les billets.

L'employé considéra l'argent, jeta un regard de doute par-dessus son épaule, à travers l'atelier. « Pourquoi ne vous adressez-vous pas au bureau d'entrée ? C'est le directeur-contrôleur qui s'en charge habituellement. »

— « J'ai irrité le directeur-contrôleur Masensen, » dit Gersen. « Il fait des difficultés, et je suis pressé. »

— « En d'autres termes, le directeur-contrôleur Masensen serait très mécontent si je vous apportais cette aide. »

— « C'est la raison pour laquelle je vous offre les cent UVS pour une opération absolument légale. »

— « Je risque mon emploi. »

— « Si je m'esquive par une porte dérobée, nul n'en saura rien. Et Masensen n'en sera ni plus ni moins avancé. »

L'employé réfléchit. « Très bien, » dit-il, « j'accepte. Mais il me faudra cinquante UVS de plus pour celui qui fabrique les clés. »

Gersen haussa les épaules et tira de sa poche un billet de cinquante UVS orange.

— « Je vous demande de faire le plus vite possible. »

L'employé se mit à rire. « Pour moi, plus tôt vous serez parti, mieux cela vaudra. Je dois consulter deux séries de fiches. La productivité n'est pas très élevée dans cet atelier. Dans l'intervalle, ne vous montrez pas. » Il prit note du numéro de série, disparut derrière une cloison.

Le temps passait. Gersen remarqua que l'arrière de la cloison était garni de vitres peintes. Il se pencha pour mettre son œil à la hauteur d'une éraflure et obtint une vue brouillée de la pièce qui se trouvait derrière.

L'employé se penchait sur un classeur de type démodé et compulsait des fiches. Il en sélectionna une et prit une série de notes. A ce moment, Masensen pénétra dans l'atelier par une porte latérale. L'employé referma le classeur, sortit de la pièce. Masensen s'arrêta court, posa une question à l'employé qui répondit par quelques mots anodins. Gersen offrit un tribut silencieux à son sang-

froid. Masensen le suivit avec des yeux furibonds, pivota sur place et se dirigea à son tour vers les classeurs.

Un œil fixé sur le dos grassouillet de Masensen, l'employé se pencha sur l'épaule du préposé aux clés, lui souffla quelques mots à l'oreille et s'en fut. Masensen jeta un regard soupçonneux autour de lui, mais l'employé avait déjà quitté la pièce.

Le machiniste déposa une clé vierge dans la machine, consulta un papier, pressa une série de boutons, afin de déterminer les crans, les conductivités et les nœuds magnétiques de la clé.

Masensen fouilla le classeur, en extirpa une fiche et sortit de la pièce. Immédiatement, l'employé rentra. Le machiniste lui glissa la clé et l'autre revint à son réduit. Il tendit la clé à Gersen, prit cinq billets pourpres qui se trouvaient sur la table.

— « Et l'enregistrement ? » demanda Gersen.

— « Je ne peux rien pour vous. Masensen est arrivé aux classeurs avant moi et a enlevé la fiche. »

Gersen contempla la clé avec dépit. Son objectif principal avait été d'obtenir le nom du propriétaire du moniteur. La clé valait évidemment mieux que rien. Le filament enregistreur était plus facile à cacher que le moniteur lui-même. Mais le temps pressait. Il n'osait tarder plus longtemps. « Gardez les cinquante autres UVS, » dit-il. Après tout, l'argent lui venait de Grendel. « Vous achèterez un cadeau à vos enfants. »

L'employé secoua la tête. « Je ne veux d'argent qu'en échange d'un travail. Je ne veux pas de présents. »

— « Comme vous voudrez, » dit Gersen en rempochant les billets. « Comment faut-il faire pour sortir d'ici ? »

— « Il vaut mieux que vous retourniez par où vous êtes venu, » dit l'employé. « Si vous tentiez de sortir par derrière, vous seriez arrêté par une patrouille. »

— « Merci, » dit Gersen. « Vous n'êtes pas Olph ? »

— « Non, mais je vis ici depuis si longtemps que j'ai oublié s'il existait quelque chose de mieux. »

Gersen se glissa au dehors, marcha rapidement le long du mur jusqu'à l'entrée voûtée, pénétra dans le tunnel de ciment. En passant devant la porte qui menait aux bureaux administratifs, il aperçut Masensen qui faisait les cent pas. Il était évidemment d'une humeur massacrante. Gersen continua son chemin, se hâtant dans le hall vers la porte de sortie.

A ce moment précis, celle-ci s'ouvrit. Un homme fit son apparition en contre-jour. Gersen continuait d'avancer d'un pas vif et assuré, comme si son affaire était la plus légitime du monde.

L'homme se rapprochait. Leurs yeux se rencontrèrent. Le nouveau venu s'arrêta court. C'était Tristano le Terrien.

— « Une chance ! » dit Tristano, d'une voix vibrante de plaisir contenu. « Une chance, vraiment ! »

Gersen ne répliqua pas. Lentement, prudemment, il voulut s'écarter. Tristano fit un pas de côté, lui barrant le passage. Gersen fit

front, jaugea son adversaire. Tristano était moins grand que lui d'un ou deux centimètres, avec les épaules et le cou épais, le buste plat mais large de hanches : trait qui révélait de l'agilité et une bonne assise musculaire.

Il avait la tête petite, presque chauve ; ses traits étaient nettement coupés. Les oreilles avaient été retaillées par les soins du chirurgien ; le nez était plat, la région entourant la bouche gonflée de muscles. Son expression était calme, avec un demi-sourire serein relevant les coins de sa bouche. Il paraissait plus téméraire que méchant : un homme incapable aussi bien de haine que de pitié, un homme que poussait le seul besoin de tirer le maximum de ses capacités.

Un homme hautement dangereux, pensa Gersen. « Ecartez-vous, » dit-il d'une voix calme.

Tristano étendit la main gauche en un geste presque affable.

— « Qui que vous soyez, ne cherchez pas à jouer au plus fin. Suivez-moi. »

Sans cesser d'agiter et d'onduler sa main tendue, il se pencha en avant. Gersen surveillait les yeux de Tristano sans tenir compte de la main qui s'efforçait de détourner son attention. Lorsque le poing droit partit, il le dévia d'un revers, et enfonça le sien dans la figure de Tristano.

L'autre recula, comme sous le coup d'une souffrance insupportable, et Gersen affecta d'être dupe. Il fonça en avant, dans l'intention apparente d'administrer un autre coup à son adversaire, puis s'arrêta en plein élan, tandis que Tristano lançait sa jambe avec une agilité incroyable. C'était un coup de pied destiné à mutiler ou à tuer. Gersen saisit au passage l'orteil et la cheville et tordit de toutes ses forces.

Tristano céda instantanément, vire-volta en plein air, se ramassa en boule et se servit de l'inertie de son mouvement pour arracher son pied, sans dommage, à l'étreinte de Gersen. Il se reçut, comme un chat, sur les pieds et les mains et s'apprêtait à rebondir, lorsque Gersen l'agrippa par le cou et il cogna le visage contre son genou. Des cartilages éclatèrent, des dents se rompirent.

Cette fois, Tristano recula, surpris. L'espace d'un instant, il demeura affalé sur le sol. Gersen lui saisit la cheville et la jambe en une clé, y jeta tout son poids et sentit l'os se briser. Tristano aspira bruyamment une goulée d'air. Portant la main à son couteau, il commit l'imprudence de découvrir sa gorge : en coup de hache, Gersen abattit le tranchant de sa main sur le larynx.

Le côu de Tristano était très musclé, si bien qu'il ne perdit pas conscience et se renversa en arrière, en agitant faiblement sa lame. Gersen la fit sauter d'un coup de pied et s'avança avec prudence, car son adversaire recélait peut-être encore des armes secrètes.

— « Laissez-moi, » croassa Tristano. « Laissez-moi et filez. » Il se traîna jusqu'au mur.

Gersen posa les mains sur les épaules massives, serra. Les deux hommes se regardaient dans le blanc des yeux. Brusquement, Tristano tenta une clé au bras, en ra-

menant simultanément sa jambe valide. Gersen esquiva la clé, saisit la jambe, tout prêt à rompre la seconde cheville.

Derrière lui, s'élevèrent des cris confus, un tumulte désordonné. Le directeur-contrôleur Masensen, le visage convulsé, accourait du fond du hall. Deux ou trois sous-ordres trottaient sur ses talons.

— « Arrêtez ! » cria Masensen. « Que faites-vous dans ce bâtiment ? » Il postillonnait positivement dans la figure de Gersen. « Vous êtes un criminel de la pire espèce ! Vous m'insultez dans mon propre bureau, vous rossez mon client ! Je vais demander aux Tutélaires de s'occuper de vous. »

— « Ne vous gênez pas, je vous en prie. Allez-y, appelez les Tutélaires. »

Masensen haussa les sourcils. « Comment ! Vous auriez cette audace ? »

— « Il ne s'agit pas d'audace, » dit Gersen. « Un bon citoyen se doit de prêter main forte à la police pour appréhender un criminel. »

— « Qu'entendez-vous par là ? »

— « Il me suffirait de prononcer un nom une seule fois en présence des Tutélaires. Il me suffirait de laisser entendre que vous êtes en collusion avec cet individu. La preuve ? Cet homme... » (il abaissa les yeux vers Tristano, qui tournait vers lui un visage mi-souriant, mi-étourdi) « ...le connaissez-vous ? »

— « Jamais de la vie, je ne l'ai jamais vu. »

— « Il n'y a pas une seconde, vous le disiez votre client ! »

— « Je l'avais pris pour tel. »

— « C'est un assassin notoire. »

— « Erreur, mon ami, je ne suis pas un assassin, moi ! »

— « Lugo Teehalt n'est plus là pour vous contredire ! »

Tristano voulut jouer l'innocence outragée. « Vous et moi étions en conversation pendant que le type passait de vie à trépas. »

— « Dans ce cas, ni Dasce ni le Sarkoy n'ont tué Teehalt. Qui est venu avec vous sur la Planète Smade ? »

— « Nous étions seuls. »

— « Vous me ferez difficilement avaler cette couleuvre. Hildemar Dasce est venu dire à Teehalt que Grendel l'attendait au dehors. »

Tristano ne répondit que par un haussement d'épaules.

Gersen se pencha sur lui. « Je respecte les Tutélaires. Je n'ose pas vous tuer. Mais je puis encore vous rompre quelques os, après quoi vous marcherez de travers, comme un crabe. Je puis vous désarticuler les nerfs optiques et vous faire loucher pour le reste de votre vie. »

Les plis qui entouraient la bouche de Tristano prirent une expression mélancolique et désabusée. Il se laissa retomber lourdement contre le mur, semblant se désintéresser de la situation, vaincu par la souffrance. Il marmonna : « Et depuis quand ne peut-on plus tuer dans l'Au-Delà, sans se faire traiter d'assassin ? »

— « Qui a tué Teehalt ? »

— « Je n'ai rien vu. J'étais auprès de vous, devant la porte. »

— « Mais vous êtes venus, tous


EMSH

les trois, ensemble, à la Taverne de Smade. »

Tristano ne répondit pas. Gersen se pencha et fit un geste rapide. Masensen laissa échapper un cri inarticulé et s'éloigna, puis sa tête se retourna invinciblement vers la scène. Tristano regardait d'un œil atone sa main désarticulée.

« Qui a tué Teehalt ? ».

Tristano secoua la tête. « Je ne dirai plus rien. J'aime mieux loucher et boiter toute ma vie que de périr du cluthe des Sarkoys. »

— « Je puis vous injecter du cluthe. »

— « Je ne dirai plus rien. »

Gersen se pencha de nouveau, mais Masensen poussa un bref cri d'horreur. « C'est intolérable ! Je ne le permettrai pas ! Voulez-vous me donner des cauchemars ? Je souffre suffisamment d'insomnies. »

Gersen l'examina sans aménité. « Vous feriez bien de ne pas vous interposer ! »

— « Je vais appeler les Tutélaires ! Votre conduite est d'une illégalité barbare, vous foulez aux pieds les lois de l'Etat ! »

— « Appelez les Tutélaires. Nous verrons à ce moment qui a foulé aux pieds les lois de l'Etat et qui subira les rigueurs de la justice ! »

Masensen frictionna ses joues livides. « Eh bien, partez. Ne remettez jamais plus les pieds ici et nous nous en tiendrons là ! »

— « Pas si vite ! » dit Gersen. « Votre situation n'est pas tellement brillante. Je suis venu ici accomplir une démarche des plus légales ; là-dessus, vous faites venir par téléphone un assassin à gages qui me prend à partie. C'est une conduite que nul ne doit ignorer. »

Masensen se passa la langue sur les lèvres. « Vous proférez des accusations mensongères. J'ajouterai ceci à ma plainte. »

Lamentable manœuvre. Gersen éclata de rire. Il s'approcha de Tristano, le tourna face contre terre, fit glisser sa veste derrière ses épaules pour immobiliser ses bras et assujettit le tout au moyen de la ceinture du personnage. Avec sa cheville brisée, l'homme ne pouvait plus faire un mouvement.

Gersen remonta dans le hall, fit un geste à l'adresse de Masensen. « Allons à votre bureau. »

Il marchait le premier. Masensen clopinait sans enthousiasme sur ses talons : parvenu dans la pièce, le directeur-contrôleur se laissa tomber sur son fauteuil.

— « Maintenant, appelez les Tutélaires, » dit Gersen.

Masensen secoua la tête. « Il... vaut mieux éviter les complications. Les Tutélaires ne se montrent pas toujours très compréhensifs. »

— « Dans ce cas, il faut que vous me disiez ce que je veux savoir. »

Masensen inclina le chef. « Parlez. »

— « A qui téléphoniez-vous lorsque je suis arrivé ? »

Masensen montra les signes d'une agitation extrême. « Je ne puis vous le dire, » répondit-il d'une voix enrouée. « Tenez-vous essentiellement à me faire abattre ? »

— « Les Tutélaires vous poseront la même question, entre beaucoup d'autres. »

Masensen porta anxieusement ses regards à droite, à gauche, puis au plafond. « A un homme, » dit-il, « au Grand Hôtel Pomador. Il s'appelle Spock. »

— « Pas d'histoires, » dit Gersen. « Vous mentez. Je vous donne encore une chance. Avec qui parliez-vous ? »

Masensen secoua désespérément la tête. « Je ne mens pas. »

— « Avez-vous vu cet homme ? »

— « Oui. Il est grand. Il a des cheveux rouges coupés courts, une grande tête en longueur et pas de cou. Son visage est d'une couleur rouge très particulière, il porte des lunettes noires et un protège-nez. Un personnage peu ordinaire. Il n'a pas plus de sensibilité qu'un poisson mort. »

Gersen hocha la tête. Masensen disait la vérité. La description correspondait au signalement de Hildemar Dasce.

— « Voici ce qui m'intéresse. C'est très important. Je veux savoir au nom de qui le moniteur a été enregistré. »

Masensen fit mine de secouer la tête, puis haussa les épaules avec fatalisme et se leva. « Je vais chercher le dossier. »

— « Non, » dit Gersen, « nous irons ensemble. Et si le dossier demeure introuvable, j'accumulerai contre vous les plus lourdes charges possibles, je vous en donne ma parole ! »

Masensen se frotta le front avec lassitude. « Je me souviens maintenant. Les fiches sont ici. » Il saisit une carte dans un classeur. « Université de la Province Océanique, Avente, Alphanor. Donation 291. »

— « Pas de nom ? »

— « Aucun. Et la clé ne présente pour vous aucune valeur. L'Université utilise un code dans chacun de ses moniteurs. Nous lui en avons vendu plusieurs. »

— « Je vois ! »

L'usage d'un code destiné à déjouer les manœuvres d'un explorateur peu scrupuleux était assez répandu.

La voix de Masensen se chargea d'une lourde ironie. « L'Université vous a évidemment vendu un moniteur codé sans la grille de décryptage. A votre place, je me plaindrais aux autorités d'Avente. »

Gersen réfléchit aux implications contenues dans le renseignement. Leur portée était considérable, si certaine condition se trouvait remplie.

— « Pourquoi téléphoniez-vous à ce Spock ? Vous a-t-il offert de l'argent ? »

Masensen acquiesça d'un air misérable. « De l'argent. Il a également proféré des menaces — des insinuations concernant mon passé... » Il fit un geste vague.

— « Dites-moi, Spock savait-il que le moniteur était codé ? »

— « Certainement. Je le lui ai fait remarquer, mais il en était déjà averti. »

Gersen inclina la tête. La condition voulue avait été remplie. Grendel devait nécessairement avoir accès au service de décryptage de l'Université de la Province Océanique.

Il réfléchit un moment. Les in-

dices venaient s'ajouter les uns aux autres. C'était Grendel en personne qui avait tué Teehalt, à en croire Hildemar Dasce. Tristano avait indirectement confirmé le fait. Il avait laissé échapper plus de renseignements qu'il n'aurait voulu. Mais il avait aussi compliqué la situation.

Si Dasce, l'empoisonneur Sarkoy et Tristano étaient venus ensemble, à l'exclusion d'un quatrième complice, comment expliquer la présence de Grendel ? S'était-il posé simultanément sur la Planète Smade à bord d'un autre appareil ? Possible mais peu probable...

Masensen le regardait avec anxiété et abattement. « Maintenant, je vais partir, » dit Gersen. « Avez-vous l'intention d'avertir Spock de ma visite ? »

Masensen acquiesça humblement. Toute velléité de fanfaronnade l'avait abandonné. « Je ne puis l'éviter ! »

— « Vous me donnerez un délai d'une heure. »

Masensen n'émit pas de protestation. Peut-être se conformerait-il aux désirs de Gersen. Probablement pas. Mais Gersen n'y pouvait rien. Il tourna les talons en laissant dans son bureau un Masensen dégonflé comme une baudruche.

En redescendant le hall, Gersen rejoignit Tristano qui était parvenu à se relever. Maintenant, il sautait à cloche-pied sur les dalles, traînant derrière lui une jambe bizarrement contournée. Il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil dans la direction de Gersen, avec sur les lèvres le même sourire placide, bien que les muscles entourant sa bouche fussent contractés par l'effort.

Gersen fit halte et contempla le personnage. Sans la possibilité d'une intervention de la police, il eût été sage et avisé de le tuer. Mais il ne pouvait se le permettre. Se contentant d'un signe de tête poli, il dépassa Tristano et s'en fut.

6

Préface à **Les hommes de l'Œcumène**, par Jan Holberk Vaenz LXII :

« Il existe à l'ère présente des éléments rétrogrades, observés par maint anthropologistes : curieux paradoxe, car jamais ne se sont offerts à l'homme autant de débouchés dans des voies variées.

» L'élément capital de la vie humaine réside dans l'infinité de l'espace mis à sa disposition : les limites que l'on ne pourra jamais atteindre, les mondes innombrables qui demeureront toujours hors de portée. La conscience de ces effarantes possibilités a fini par se cristalliser en quelque sorte dans l'humanité, avec pour résultat de freiner l'esprit d'entreprise.

» En général, l'ambition reste de nos jours introspective et néglige les buts extérieurs qui devraient s'imposer. Pourquoi cela ? Est-ce que l'infini, devenu objet d'expérience et non plus abstraction mathématique, intimide l'esprit humain ? La conscience que les richesses de la galaxie sont à portée de notre main nous donne-t-elle un sentiment de complaisance et de sécurité ? La vie contemporaine est-elle rassasiée par un régime trop riche en nouveautés ? Est-ce l'Institut qui exerce un contrôle plus étroit qu'on ne le pense sur la mentalité humaine ? Souffrons-nous d'un sentiment d'apathie et de frustration, né de la conviction que toute gloire a été conquise, que tout objectif valable a été atteint ?

» Incontestablement, il n'existe pas de réponse simple à cette question. Cependant, plusieurs points sont à noter. En premier lieu (fait que nous mentionnerons sans commentaires), nous remarquerons que ce sont les associations privées, ou, au mieux, semi-publiques, qui constituent les systèmes les plus influents et les plus efficaces : tels, la CCPI, l'Institut et la Corporation Jarnell.

» Le second point est le déclin du niveau général de l'éducation. La distance qui sépare les extrêmes est de plus en plus grande : les savants de l'Institut d'une part et, disons, les serfs d'un Etat Tertullien d'autre part. Si nous considérons la condition des hommes établis au-delà du Pale, la dissemblance est encore plus accusée. Les raisons de ce déclin sont évidentes. Les pionniers établissant des colonies dans un environnement étranger et souvent hostile n'ont qu'une préoccupation : assurer leur survie.

» Plus démoralisante encore est l'étendue du champ des connaissances. La tendance à la spécialisation est née dans les époques modernes, mais après que l'homme eût débouché dans l'espace, et avec l'amplitude accrue des informations qui en découla, la spécialisation a vu ses limites se restreindre encore.

» Il serait intéressant d'examiner le genre d'homme qu'est devenu le nouveau spécialiste. Il vit dans une ère où le matérialisme est roi ; c'est un homme qui brille par le charme, l'esprit, le raffinement, mais qui manque de profondeur. Ses idéaux ne sont pas abstraits. Son champ d'action, s'il est éduqué, peut être constitué par les mathématiques ou l'une des sciences physiques ; mais il y a cent chances contre une pour qu'il se consacre à l'une des branches de ce que l'on appelle, avec une regrettable imprécision, l'humanisme : c'est-à-dire l'histoire, la sociologie, la symbologie, l'esthétique, l'anthropologie, toutes les variétés de l'expérience humaine, sans parler du marécage de la psychologie, déjà foulé par des générations de gloseurs incompétents.

» Il y a également ceux qui, comme l'auteur, se juchent sur un rocher tonitruant d'omniscience et, avec force protestations d'humilité peu convaincantes, assument le rôle de louangeurs, de conseilleurs ou de dénonceurs de leurs contemporains. C'est d'ailleurs, et de loin, une tâche plus facile que de creuser une tranchée. »

Extrait de **Dix explorateurs : Etude d'un type**, par Oscar Anderson :

« Chaque monde possède son arôme psychique distinct : c'est là un témoignage qui confirme chacun des dix explorateurs étudiés. Isack Canaday propose qu'on le conduise les yeux bandés dans n'importe quelle planète de l'Œcumène ou du proche Au-Delà, et parie de l'identifier correctement sitôt qu'on lui aura retiré son bandeau. Comment pourrait-il accomplir un pareil exploit ? A première vue, la chose semble incompréhensible. Canaday lui-même déclare ignorer l'origine de cette faculté. « Il me suffit de lever le nez, de jeter un coup d'œil sur le ciel, d'exécuter deux ou trois sauts — et ça y est. »

» Naturellement, la réponse de Canaday est ambiguë et volontairement simpliste. Nos sens sont assurément plus développés qu'il n'y paraît. La composition de l'air, la couleur de la lumière et du ciel, la courbure et la proximité de l'horizon, l'importance de l'attraction gravitationnelle : ces éléments se combinent probablement dans le cerveau pour former une individualité, exactement comme la forme des yeux, du nez, de la bouche, des oreilles et la couleur des cheveux donnent une personnalité au visage.

» Et nous n'avons pas mentionné la flore et la faune, les constructions autochtones ou humaines, l'apparence différente du ou des soleils... »

Extrait de **La vie**, volume III, par Unspiek, Baron Bodissey :

« A mesure qu'une société mûrit, la lutte pour la vie se transforme imperceptiblement, change d'objectif et devient ce qu'il faut bien désigner sous l'appellation « recherche du plaisir ». C'est là une

constatation générale, ne constituant pas une nouveauté très surprenante. Néanmoins, de ce point de vue, elle implique des résonances d'une très grande richesse. L'auteur se permet de suggérer un sujet de dissertations passionnant : en l'espèce, l'examen des conditions variées dans lesquelles se situe la lutte pour la vie et les catégories spéciales d'objectifs de plaisir qui en découlent. Il semble probable, après réflexion, que toute situation caractérisée par la rareté de tel ou tel élément, la présence de telle ou telle obligation ou danger, crée une tension psychique correspondante, exigeant une satisfaction particulière. »

*
**

GERSEN revint à la station terminus du métro à Sansontiana. Il rentra en possession du moniteur et essaya immédiatement sa clé. A sa grande satisfaction, la serrure fonctionna avec souplesse. Le boîtier s'ouvrit. Il en extirpa le petit cylindre contenant le filament et le soupesa dans sa main. Puis il pénétra dans un bureau de poste et se l'adressa à lui-même, à l'hôtel Credenza, Avente, Alphanor. Il reprit le métro jusqu'à Kindune, pénétra sur le port spatial et, sans autre incident, il reprit son vol.

Le croissant bleu d'Alphanor grossit bientôt dans le ciel, avec Rigel en arrière-plan éblouissant. Lorsque les sept continents émergèrent de l'obscurité, il enclencha le pilote automatique dans le programme d'atterrissage et vint se poser sur le port spatial. La grue souleva l'appareil et le transporta jusqu'à un quai de garage. A ce moment, il descendit d'appareil pour effectuer une reconnaissance prudente.

Ne voyant aucune trace de ses ennemis, il longea les rangées d'astronefs jusqu'aux bâtiments de l'astro-gare. Il se fit servir son petit déjeuner et passa ses plans en révision. Ils étaient, pensa-t-il, d'une logique inattaquable et se déroulaient selon une progression méthodique dont la rigueur était sans faille :

a) Le moniteur de Lugo Teehalt avait été enregistré dans l'Université de la Province Océanique.

b) Les renseignements contenus dans le filament du moniteur étaient codés et n'étaient accessibles qu'au moyen d'une grille de décryptage.

c) La grille en question se trouvait en la possession de l'Université de la Province Océanique à Avente.

d)

1. Selon Lugo Teehalt, Grendel était son commanditaire originel. (Chose qu'il n'avait apparemment comprise qu'à Brinktown. A la suite d'indiscrétions commises par Hildemar Dasce ? Tout bien considéré, Grendel ne devait probablement rien craindre pour l'inviolabilité de son incognito.)

2. Grendel procédait avec vigueur à la recherche du moniteur et de son filament, et devait donc avoir accès à la grille de décryptage.

f) Gersen devrait donc :

1. Identifier les personnes ayant accès à la grille de décryptage.

2. Découvrir laquelle d'entre elles remplissait un certain nombre de conditions, correspondant à l'identité et aux activités de Grendel. Laquelle, par exemple,

s'était absentée pendant un laps de temps suffisant pour se rendre sur la Planète Smade ?

Un système d'attaque logique et percutant. Mais l'application de cette logique pourrait s'avérer moins facile. Il fallait éviter de donner l'éveil à Grendel. Dans une certaine mesure, la possession du filament de Teehalt lui procurait la sécurité. Cependant, à la première alerte, Grendel ne se ferait aucun scrupule d'avoir recours à l'assassinat. Jusqu'à présent, Grendel n'avait eu aucune raison de se croire découvert, et ce serait agir en téméraire que de lui démontrer le contraire. Pour l'instant, l'initiative lui appartenait ; inutile de risquer la catastrophe en faisant preuve d'une hâte irraisonnée.

Son attention fut soudain attirée par une paire de jolies filles, assises à quelques pas plus loin, et apparemment venues à l'astrogare pour acccueillir un ami ou l'y conduire. Gersen les contemplait d'un œil mélancolique, conscient pour la première fois d'un certain vide dans son existence.

Les deux jeunes filles n'avaient évidemment que frivolités en tête. L'une avait les cheveux teints en vert forêt et la peau en un vert salade des plus délicats. L'autre portait une perruque faite de copeaux métalliques couleur lavande. Pour sa peau, elle avait adopté une teinte d'un blanc cadavérique ; et une cloche au dessin recherché, faite de feuilles d'argent et de lianes, venait encadrer son front et ses joues.

Gersen respira profondément. Il avait jusqu'à présent mené une existence farouche et sans joie. En remontant les années, des images s'amassaient en foule dans son cerveau, dont toutes n'étaient que des variations sur un même thème : d'autres enfants absorbés dans les plaisirs de leur âge, tandis que lui-même, garçonnet au mince et grave visage, les regardait à distance. Cette gaieté insouciante n'avait éveillé en lui que de l'intérêt et de l'étonnement — si du moins il devait en croire ses souvenirs — et il ne lui était jamais venu à l'idée qu'il pût y participer. Son grand-père y avait veillé.

Une des jeunes voisines avait remarqué son intérêt ; elle chuchota dans l'oreille de sa compagne. Toutes deux lui accordèrent un bref regard, puis l'ignorèrent avec ostentation. Gersen sourit tristement. Il n'éprouvait aucune confiance en soi dans ses rapports avec les femmes : il en avait connu si peu d'une manière intime. Il se rembrunit et jeta sur les deux péronnelles un regard méfiant. Il ne serait pas impossible que Grendel les eût envoyées pour l'attirer dans leurs rêts... Ridicule. Pourquoi deux filles ?

Elles se levèrent et quittèrent le restaurant, en lui jetant un dernier regard à la dérobée.

Gersen les regarda partir, résistant à l'impulsion subite qui le portait à courir à leurs trousses, à se présenter à elles, à s'en faire des amies... Ridicule encore une fois, doublement ridicule. Que leur dirait-il ? Il s'imaginait les deux jolis minois, d'abord perplexes, puis embarrassés, tandis qu'il ferait des efforts maladroits pour

conquérir leurs bonnes grâces... Mais les deux coquettes avaient déjà disparu.

Bon débarras, pensa Gersen, mi-amusé, mi-dépité. Et pourtant pourquoi s'abuser ? Vivre une moitié de vie d'homme n'était pas chose facile et constituait une source de mécontentement. Les circonstances de sa vie lui avaient donné peu d'occasions de participer aux raffinements de la vie sociale. Et après ? Il savait quelle était sa mission et il s'était magnifiquement préparé pour l'accomplir. Il ne restait en lui aucune place au doute, à l'incertitude ; ses buts étaient exactement définis.

Une idée soudaine jeta le trouble dans le flot rassurant de ses justifications personnelles : où serait-il sans cet objectif clairement délimité ? Poussé par des mobiles moins artificiels, ferait-il aussi bonne figure parmi ces gens aux manières aisées, à la politesse nonchalante, au verbe facile ?

Gersen tournait et retournait cette pensée dans tous les sens et se sentait de plus en plus démuni. Aucune des phases de sa vie n'avait résulté d'un libre choix de sa part. Il n'en éprouvait ni regret ni amertume. Mais un homme ne devrait pas se voir imposer des objectifs avant de connaître suffisamment le monde pour prendre ses propres décisions en toute liberté, en pleine connaissance de cause.

Cette possibilité lui avait été refusée. La décision avait été prise pour lui, il avait accepté la mission. Que ferait-il lorsqu'il aurait atteint ses objectifs, s'il y parvenait jamais ?

Les chances de réussite étaient faibles, bien sûr. Mais — une fois la mort de ces cinq hommes acquise — que ferait-il de sa propre vie ? Une ou deux fois auparavant, il avait déjà atteint ce point de ses réflexions. Averti par quelque signal subconscient, il n'avait jamais voulu poursuivre ses spéculations au-delà. Il s'arrêta cette fois aussi au même point.

Il avait terminé son petit déjeuner ; les jeunes filles qui avaient débridé son imagination avaient disparu. De toute évidence, elles n'étaient pas des agents de Grendel le Monstre.

Gersen s'attarda quelques minutes à l'examen de la meilleure façon d'attaquer le problème ; il opta, une fois de plus, pour le chemin le plus direct.

Il se dirigea vers une cabine téléphonique et fut mis en communication avec le Bureau de Renseignements de l'Université de la Province Océanique, dans la banlieue de Remo, à une quinzaine de kilomètres vers le sud.

Sur l'écran, parut d'abord le sceau de l'Université, puis un texte de présentation conventionnel se terminant par les mots : *Veuillez parler distinctement*. Simultanément, une voix enregistrée demanda : « Que puis-je faire pour votre service ? »

Gersen s'adressa à la téléphoniste toujours invisible. « Je voudrais des renseignements sur le programme d'exploration de l'Université. A quel département dois-je m'adresser ? »

Encadré d'un panneau décoratif, apparut le visage doré d'une jeune fille dont les cheveux blonds tombaient en boucles flamboyantes sur les oreilles. « Cela dépend du type d'exploration. »

— « Il s'agit précisément de l'expédition commanditée par la donation 291. »

— « Un moment, s'il vous plaît, je vais m'informer. » La téléphoniste se retira de l'encadrement. Elle reparut bientôt. « Je vais vous mettre en communication avec le Département de Morphologie Galactique, monsieur. »

Gersen se trouva confronté avec le pâle visage d'une autre jeune fille. La nouvelle venue avait un visage piquant et espiègle teinté d'argent nacré, encadré par une sombre auréole de cheveux ébouriffés en dix mille épines vernies. « Morphologie Galactique. »

— « Je voudrais quelques renseignements sur la donation 291, » dit Gersen.

Son interlocutrice réfléchit un instant. « Que voulez-vous savoir ? »

— « Comment elle fonctionne, qui l'administre. »

Le jeune visage espiègle fit une moue dubitative. « Je ne pourrais pas vous dire grand-chose, monsieur. C'est la caisse qui finance notre programme d'exploration. »

— « Je m'intéresse particulièrement à un explorateur appelé Lugo Teehalt, qui travaillait aux frais de cette donation. »

Elle secoua la tête. « Je ne sais rien de lui. Mr. Detteras pourrait vous renseigner, mais il ne reçoit pas aujourd'hui. »

— « Est-ce Mr. Detteras qui engage les explorateurs ? »

La jeune fille fronça les sourcils, plissa les paupières ; elle avait des traits mobiles, une bouche large avec un pli de gaieté à chaque coin. Gersen la contemplait fasciné.

— « Je ne suis guère renseignée à ce sujet, monsieur. Nous avons naturellement notre part dans le Maître Programme d'Exploration. Mais elle ne s'étend pas à la donation 291. Mr. Detteras est le Directeur de l'Exploration ; il pourrait vous dire tout ce que vous voulez savoir. »

— « Y a-t-il quelqu'un d'autre dans le service qui pourrait commanditer un explorateur sur les fonds de la donation 291 ? »

La jeune fille jeta un regard de biais à son interlocuteur, se demandant quelle pouvait être la nature de l'intérêt qu'il portait à la question. « Etes-vous un fonctionnaire de la police ? » s'enquit-elle timidement.

Gersen se mit à rire. « Non, je suis simplement un ami de Mr. Teehalt, et je voudrais terminer une affaire pour lui. »

— « Oh ! je vois. Il y a Mr. Kelle, qui est le Président du Comité d'Etablissement des Recherches. Et Mr. Warweave, le Prévôt Honoraire, qui a effectué la donation 291. Mr. Kelle est absent pour la matinée : sa fille se marie demain et il est très occupé. »

— « Et me serait-il possible de voir Mr. Warweave ? »

— « Eh bien... » La jeune fille fit la moue, se pencha sur un panneau de rendez-vous. « Il est retenu jusqu'à trois heures, ensuite il donne audience pendant une heure aux étudiants et aux per-

sonnes qui n'ont pas de rendez-vous. »

— « Cela me conviendrait parfaitement. »

— « Si vous voulez bien me laisser votre nom, » dit gravement la jeune fille, « je le placerai en tête de liste, et vous n'aurez pas à attendre si les visiteurs sont nombreux. »

Gersen fut surpris par sa sollicitude. Il scruta son visage et fut tout surpris de la voir sourire à son adresse. « C'est très aimable à vous, » dit-il. « Je m'appelle Kirth Gersen. »

Il la regarda écrire. Elle ne semblait guère pressée de terminer la conversation. « Quel est le rôle d'un Prévôt Honoraire ? »

Elle haussa les épaules. « A la vérité, je n'en sais trop rien. Il va, il vient. Je crois qu'il fait tout ce qui lui passe par la tête. C'est le privilège des gens fortunés. Attendez seulement que je sois riche ! »

— « Une chose encore, » dit Gersen. « La routine du service vous est-elle familière ? »

— « J'en ai l'impression, » dit la jeune fille en riant, « dans la mesure où cette routine existe, du moins. »

— « Le filament enregistreur qui se trouve à l'intérieur du moniteur, à bord d'un astronef d'exploration est codé. Vous le savez ? »

— « C'est ce que je me suis laissé dire. » Cette fois, la jeune personne s'adressait nettement à Gersen en tant qu'individu, et non plus à une image sur un écran. Gersen la trouvait délicieusement jolie, en dépit de sa coiffure plutôt extravagante. Décidément, il avait passé trop de temps dans l'espace.

D'un effort de volonté, il réussit à garder une voix naturelle. « Qui est chargé de décrypter les filaments ? Qui a la responsabilité du code ? »

De nouveau, la jeune fille manifesta son embarras. « Mr. Detteras, je pense. Peut-être aussi Mr. Kelle. »

La jeune fille hésitait visiblement. Il est toujours sage d'éviter de répondre aux questions dont on ignore les mobiles. Et pourtant... Où était le mal ? L'homme qui l'interrogeait semblait intéressant. Triste, mélancolique, quelque peu mystérieux... et non sans charme à sa manière fruste et rude. « Je vais poser la question à la secrétaire de Mr. Detteras, » dit-elle avec entrain. « Voulez-vous attendre ? »

L'écran s'obscurcit, pour s'éclairer de nouveau une minute plus tard. « J'avais raison, » dit la jeune fille en souriant. « Il s'agit bien de MM. Detteras, Kelle et Warwearve — ce sont les seuls à pouvoir accéder à la grille de décryptage. »

— « Je vois. Mr. Detteras est le Directeur de l'Exploration, Mr. Kelle est le Président du Comité des Plans de Recherche, et Mr. Warweave est... quoi donc déjà ? »

— « Prévôt Honoraire. Ce titre lui a été décerné lorsqu'il a effectué la donation 291. C'est un homme très riche, qui s'intéresse énormément à l'exploration spatiale. Il se rend fréquemment dans l'Au-Delà. Vous-même, êtes-vous allé dans l'Au-Delà ? »

— « J'en reviens à l'instant. » Elle se pencha, le visage animé d'une ardeur nouvelle.

— « Est-ce vraiment aussi sauvage et dangereux qu'on le dit ? »

Gersen jeta la prudence aux orties, avec une audace qui le surprit lui-même. « Partons ensemble et vous pourrez vous en rendre compte *de visu.* »

La jeune fille ne sembla pas spécialement troublée par la proposition. « Je ne me sentirais pas tranquille. On m'a toujours recommandé de ne pas me fier aux étrangers qui viennent de l'Au-Delà. Vous pourriez être un trafiquant d'esclaves et me vendre. »

— « Ce sont des choses qui arrivent, » dit Gersen. « Vous êtes bien plus tranquille là où vous êtes. »

— « Et pourtant, » dit-elle d'un air mutin, « croyez-vous qu'on tienne tellement à la sécurité ? »

Gersen hésita. La jeune fille le considérait avec une expression candide. Après tout, pourquoi pas ? se demanda-t-il. « Dans ce cas, si vous n'avez pas peur du risque à courir, peut-être accepterez-vous de passer la soirée en ma compagnie. »

— « Dans quel dessein ? » La jeune fille affecta un air réservé. « Pour me réduire en esclavage ? »

— « Non. Le programme habituel pour une sortie. Vous choisirez vous-même. »

— « Vous me prenez de court. Après tout, je ne vous ai pas encore vu en chair et en os. »

— « Oui, vous avez raison, » dit Gersen, démonté. « Je ne suis guère galant. »

— « Pourtant je ne vois pas où serait le mal ! Je suis moi-même impulsive, c'est du moins ce qu'on me dit. »

— « Cela dépend des circonstances, je suppose. »

— « Vous débarquez de l'Au-Delà, » dit la jeune fille magnanime, « je pense qu'on peut vous pardonner. »

— « Alors, vous acceptez ? »

Elle fit mine de réfléchir. « Très bien. Je cours le risque. Où devrai-je vous retrouver ? »

— « Je viendrai voir Mr. Warweave à trois heures. Après l'entrevue, nous pourrons nous fixer rendez-vous. »

— « Je suis libre à quatre heures. Vous êtes bien certain de ne pas être un trafiquant d'esclaves ? »

— « Pas même un pirate. »

— « Vous n'êtes pas du genre entreprenant, je dois dire. Mais je n'en suis pas moins ravie, en attendant de mieux vous connaître. »

Une vaste plage de sable s'étendait à cent cinquante kilomètres au sud d'Avente, autour du relief concave d'Ard Hook. Jusqu'à Remo et même à quelques kilomètres au-delà, des villas d'une blancheur éblouissante garnissaient les crêtes des dunes qui bordaient l'océan.

Gersen loua un petit glisseur terrestre et s'élança vers le sud, en soulevant derrière lui des nuages de poussière. Pendant un certain temps, la route longeait la côte. Le sable réfléchissait avec un éclat insoutenable les lumineux rayons de Rigel ; une eau bleue, enguirlandée d'écume blanche, roulait et étincelait paisiblement

sur le sable de la plage, produisant ce bruit familier que l'on retrouve, invariablement pareil, sur tous les mondes, où l'élément liquide vient en contact avec un rivage.

La route faisait maintenant l'ascension des falaises sablonneuses. Sur la gauche s'étendaient les dunes recouvertes des plantes marines noires et pourpres, ponctuées par de grosses fleurs-ballons blanches, dont la gousse remplie d'air flottait à l'extrémité d'une longue tige. D'autres villas blanches apparaissaient entre les frondaisons fraîches, des arbres à plumes indigènes et des palmiers hybrides.

Devant lui, le sol s'élevait, les falaises sablonneuses devinrent une chaîne de collines basses, présentant des flancs abrupts à l'océan. Remo occupait une plaine au pied de l'une de ces collines. Une double jetée, se terminant par des casinos aux dômes élevés, s'avançait dans la mer, formant un port encombré de petites embarcations. L'Université occupait le sommet d'une colline et se composait d'une série de bâtiments à toits plats, réunis par des arcades.

Gersen parvint au garage de l'établissement, arrêta le glisseur et mit pied à terre. Un trottoir roulant l'emmena, par une voûte commémorative, vers un large mail, où il s'adressa à un étudiant.

— « Le Collège de Morphologie Galactique ? C'est le bâtiment voisin, monsieur, à l'angle. »

Gersen se dirigea vers l'extrémité du mail, croisant une multitude d'étudiants aux costumes divers. Il traversa le quadrilatère et s'approcha de l'angle du bâtiment. Devant le portail, il fit halte, pris d'une émotion qui ressemblait à de la méfiance ou à de la timidité, et n'avait cessé de s'accentuer au cours de son voyage vers l'Université. Il se moqua de lui-même. Etait-il donc un petit garçon pour se laisser troubler à ce point par la perspective d'une soirée en tête-à-tête avec une jeune fille inconnue ? Ce qu'il y avait de plus remarquable, c'est que cette émotion semblait prendre la préséance sur les buts fondamentaux de son existence ! Il haussa les épaules, à la fois amusé et irrité, puis pénétra dans le foyer.

Une jeune fille assise devant un bureau leva les yeux sur lui, avec une incertitude égale à la sienne. Elle était plus petite et plus mince qu'il n'aurait pensé, mais en aucune façon moins séduisante. « Mr. Gersen ? »

Gersen arbora ce qu'il pensait être un sourire rassurant.

— « Il m'apparaît que je ne connais même pas votre nom. »

Elle se détendit quelque peu. « Pallis Atwrode. »

— « Voilà les présentations terminées, » dit Gersen. « J'espère que notre arrangement tient toujours ? »

Elle inclina la tête. « A moins que nous n'ayez changé d'avis. »

— « Non. »

— « J'agis avec beaucoup plus d'audace que ne le veut mon caractère, » dit Pallis Atwrode. « J'ai simplement décidé de faire table rase de mon éducation. Ma mère est un bas-bleu. Il serait peut-être temps que je prenne le contre-pied. »

— « Vous commencez à me faire peur, » dit Gersen. « Si je dois affronter une personne qui se défoule... »

— « Oh ! c'est un défoulement qui n'a rien de redoutable. Je n'ai pas l'intention de m'enivrer ni de me battre ni de... » Elle fit une pause.

— « Ni de... ? »

— « Rien ! »

Gersen consulta sa montre

— « Il faut que j'aille voir Mr. Warweave. »

— « Ses bureaux sont au bout du couloir. Et, Mr. Gersen... »

— « Oui ? »

— « Je vous ai révélé quelque chose dont je n'aurais pas dû vous parler. Il s'agit du code. C'est un secret. Voudriez-vous avoir l'obligeance de n'en rien dire à Mr. Warweave ? Cela pourrait me valoir des ennuis. »

— « Je serai muet comme la tombe. »

— « Merci. »

Il suivit le couloir et, trois portes plus loin, parvint en face d'un identificateur flottant, portant en lettres lumineuses le nom : GYLE WARWEAVE et au-dessous : PRÉVÔT.

Il fit une pause, frappé par l'incongruité de découvrir Grendel le Monstre dans ces lieux. Y avait-il un anneau défaillant dans la chaîne de son raisonnement ? Le moniteur était codé, enregistré au nom de l'Université. Hildemar Dasce, le lieutenant de Grendel, avait cherché à s'approprier le filament, qui était inutilisable en l'absence du décrypteur. Gyle Warwearve, Detteras et Kelle étaient les trois hommes ayant accès au décrypteur ; l'un des trois devait donc obligatoirement être Grendel. Restait à savoir lequel : Warweave, Detteras ou Kelle ?

Faire des suppositions était inutile ; il devrait tirer parti des événements à mesure qu'ils se produiraient. Il s'avança. La porte s'effaça latéralement, rapide comme un obturateur d'appareil photographique ; sur l'identificateur, les lettres se livrèrent à une danse échevelée, telle une troupe de poissons effrayés, et ne reprirent leur place initiale qu'après le passage du visiteur.

Dans le premier bureau, une femme d'âge mûr, grande, mince, aux yeux gris et froids, écoutait un jeune homme exposer sa requête, tout en hochant la tête lentement.

— « Je regrette, » dit-elle d'un ton définitif. « Ces audiences ont pour but de compléter la formation de base des étudiants. Je ne puis vous permettre de déranger le prévôt avec vos réclamations. »

— « Alors quel rôle joue-t-il dans l'Université ? » s'écria le jeune homme. « Puisqu'il donne des audiences libres, il pourrait aussi bien prêter l'oreille à ma version de l'histoire. »

La femme secoua la tête. « Je suis désolée. » Elle se détourna. « Seriez-vous Mr. Gersen par hasard ? »

Gersen opina.

« Mr. Warweave vous attend ; veuillez entrer par cette porte. »

Gyle Warweave, assis devant son bureau, se leva à l'entrée de Gersen. C'était un grand et bel homme, robuste et d'un âge indéterminé — peut-être dix ou quinze ans de plus que Gersen. Une mas-

se de cheveux bouclés noirs moulait étroitement son crâne, sa peau était teintée en sépia pâle. Il avait les traits fortement accusés, les yeux étroits, le nez et le menton taillés à coups de hache. Il salua Gersen avec une courtoisie nuancée.

— « Veuillez vous asseoir, Mr. Gersen. Heureux de faire votre connaissance. »

— « Merci. » Gersen regarda autour de lui. La pièce était vaste. Le bureau occupait une place insolite à la gauche de la porte, avec la plus grande partie du volume disponible au-delà. De grandes fenêtres, sur la droite, donnaient sur le quadrilatère. Le mur opposé était tapissé de centaines de cartes en projection-Mercator, représentant des mondes différents. Le centre de la pièce était vide, ce qui lui donnait l'aspect d'une salle de conférence dont on aurait retiré la table.

A l'autre bout, sur un piédestal de bois poli, se dressait une structure faite de spires de pierres et de métal, dont Gersen ignorait la provenance. Il s'assit et reporta son attention vers l'homme derrière le bureau.

Gyle Warweave correspondait peu à l'idée que se faisait Gersen d'un administrateur d'Université. Ce qui s'expliquait fort bien s'il n'était autre que Grendel. Par opposition à son teint, d'un style nettement conservateur, Warweave arborait un riche costume bleu avec une ceinture blanche, des jambières de cuir blanc et des sandales bleu pâle ; accoutrement qu'on serait plutôt attendu à trouver sur un jeune dandy du district de Sailmaker Beach, au nord d'Avente... Gersen s'efforçait d'identifier un fugitif air de famille, un soupçon d'image tapi au tréfonds de sa mémoire, mais en vain.

De son côté, Warweave examinait Gersen avec une curiosité teintée d'un soupçon de condescendance. Gersen n'avait absolument rien du dandy. Il portait les vêtements neutres de l'individu qui ne s'intéresse pas à la mode ou n'y prête pas attention. Sa peau n'avait été soumise à aucune teinture (en se promenant dans les rues d'Avente, il avait eu l'impression d'être nu) ; son épaisse toison foncée était coiffée sans la moindre recherche.

Warweave attendait avec une politesse attentive.

— « Je me trouve ici, Mr. Warweave, au sujet d'une question assez complexe. Les raisons qui ont déterminé ma démarche sont étrangères à l'affaire, aussi vous demanderai-je de m'écouter sans vous inquiéter de les découvrir. »

Warweave inclina la tête. « C'est difficile, mais je ferai mon possible. »

— « Avant tout, êtes-vous en relations avec Mr. Lugo Teehalt ? »

— « Non, pas le moins du monde. » La réponse fut immédiate et sans détours.

— « Puis-je vous demander qui assume la responsabilité du programme d'exploration de l'espace pour le compte de l'Université ? »

Warweave réfléchit. « Faites-vous allusion aux expéditions importantes, aux incursions rapides ou quoi ? »

— « A tous les programmes supposant l'emploi d'explorateurs à

bord de vaisseaux loués à bail. »

— « Hum, » dit Warweave. Il tourna vers Gersen un visage railleur. « Seriez-vous par hasard un explorateur en quête d'emploi ? En ce cas... »

Gersen sourit poliment. « Non, pas le moins du monde. »

Ce fut au tour de Warweave de sourire, une grimace rapide et sans gaieté. « Non, bien entendu. J'ai un jugement inepte. Par exemple, votre voix me révèle fort peu de chose sur vous. Vous n'êtes pas né dans la Constellation. Si votre physionomie était différente, je vous croirais originaire de Mizar Trois. »

— « J'ai vécu sur la Terre la plus grande partie de ma jeunesse. »

— « Vraiment ? » Warweave leva les sourcils avec un étonnement simulé. « Voyez-vous, ici nous considérons les Terriens en termes de stéréotypes ; mystiques, cultistes, épicuriens hyper-civilisés, vieilles gens sinistres tout de noir vêtus, aristocrates décadents... »

— « Je ne me réclame d'aucune catégorie particulière, » dit Gersen. « Cela mis à part, vous m'intriguez autant que je vous intrigue. »

Warweave arbora une expression mélancolique.

— « Très bien, Mr. Gersen, vous voulez savoir quelle est la politique que nous suivons à l'égard de nos explorateurs. Avant tout, nous coopérons avec un certain nombre d'institutions dans le cadre du Maître Programme d'Exploration Spatiale. En second lieu, il existe un fonds secondaire dans lequel on peut puiser, lorsqu'il ne s'agit que d'un projet d'importance accessoire. »

— « Il s'agit peut-être de la donation 291 ? »

Warweave inclina brièvement la tête.

— « Vraiment curieux, » dit Gersen.

— « Curieux ? Comment cela ? »

— « Lugo Teehalt était explorateur. Le moniteur qui se trouvait à bord de son vaisseau était enregistré au nom de l'Université de la Province Océanique, sous la donation 291. »

Warweave fit la moue. « Il est tout à fait possible que Mr. Teehalt accomplisse une mission spéciale pour le compte du chef de l'un des départements. »

— « Le moniteur était codé. Cela doit restreindre le champ des possibilités. »

Warweave transperça Gersen du regard dur de ses yeux noirs.

— « Si je savais ce que vous voulez apprendre, je pourrais vous répondre avec davantage de précision. »

Il n'y avait rien à perdre en dévoilant une partie de la vérité, pensa Gersen. Si Warweave était Grendel, il était parfaitement au courant de ce qui s'était passé. Dans le cas contraire, il n'avait pas de conséquences fâcheuses à redouter. « Le nom de Grendel vous est-il familier ? »

— « Grendel le Monstre ? L'un des soi-disant Princes-Démons ? »

— « Lugo Teehalt avait repéré un monde où régnaient des conditions apparemment idylliques — un monde d'une valeur littéralement incommensurable. Plus ter-

restre que la Terre elle-même. Grendel a eu vent de la découverte. Comment ? Je ne saurais le dire. Quoi qu'il en soit, au moins quatre de ses sbires ont traqué Teehalt dans la taverne de Smade.

» Teehalt est arrivé peu de temps après moi. Il a dissimulé son astronef dans une vallée et s'est rendu à pied à la taverne. Les spadassins de Grendel ont fait leur apparition dans la soirée. Teehalt a tenté de s'enfuir, mais ils l'ont rejoint dans l'obscurité et l'ont tué. Puis ils sont partis à bord de mon propre vaisseau, qu'ils avaient apparemment pris pour celui de Teehalt. Ils étaient tous deux du vieux modèle 9B. » Gersen se mit à rire. « Ils ont dû être désagréablement surpris en vérifiant mon moniteur.

» Le lendemain, je pris le départ à mon tour dans le vaisseau de Teehalt. Naturellement, je pris possession de son moniteur. Il est dans mon intention de vendre le filament au plus offrant. »

Warweave hocha la tête vivement et déplaça de deux centimètres un papier. Gersen l'observait, étudiant les mains immaculées, les ongles luisants. En relevant la tête, il surprit le regard de Warweave, infiniment moins affable que le ton de sa voix. « Et à qui avez-vous l'intention de le vendre ? »

Gersen haussa les épaules. « Je donnerai la priorité au commanditaire de Teehalt. Comme je l'ai déjà dit, le filament est codé et sans valeur pour quiconque ne possède pas la grille de décryptage. »

Warweave se renversa sur son fauteuil. « A première vue, je ne sais qui pourrait avoir engagé les services de Teehalt. Mais je suppose que l'intéressé ne serait pas disposé à faire l'achat les yeux fermés. »

— « Evidemment. » Gersen déposa une photographie sur le bureau. Warweave y jeta un regard, le glissa dans un appareil de projection. Un écran, disposé sur le mur opposé, s'éclaboussa de couleurs.

Teehalt avait pris la photo à partir d'un petit tertre, situé au flanc de la vallée. De chaque côté, des collines ondulaient jusqu'à l'horizon. Leurs mamelons se rétrécissaient dans les lointains. Des bouquets de grands arbres d'un vert sombre s'élevaient sur les bords de la vallée ; une rivière déroulait ses méandres parmi les prairies et, presque à l'ombre de la forêt, on distinguait une tache qui devait être un parterre de fleurs. Le soleil était d'un blanc doré, chaud, languide, et il devait être évidemment près de midi.

Warweave étudia l'image à loisir, puis poussa une onomatopée bourrue, qui n'avait rien de compromettant. Gersen lui présenta une seconde épreuve. Sur l'écran, apparut une vue prise à l'intérieur de la vallée : cette fois, la rivière, poursuivant ses méandres, disparaissait au loin. Les arbres qui se dressaient de part et d'autre formaient une sorte de voûte qui allait s'amenuisant, jusqu'à se dissoudre dans la brume.

Warweave poussa un soupir. « Pas de doute ! C'est un monde magnifique, un monde hospitalier !

Et l'atmosphère, les conditions biologiques ? »

— « Tout à fait favorables, selon Teehalt. »

— « S'il est, comme vous le prétendez, non découvert, un explorateur indépendant pourrait en demander le prix qu'il voudrait. Mais comme je ne suis pas né de la dernière pluie, je me pose une question. Ces photographies ne pourraient-elles avoir été prises ailleurs ? Voire sur la Terre, où la végétation est pratiquement identique ? »

En guise de réponse, Gersen produisit une troisième photographie. Warweave la glissa dans le projecteur. L'écran montrait en plan rapproché l'un des objets qui, dans les premières épreuves, auraient pu passer pour un parterre de fleurs. On s'apercevait alors qu'il s'agissait d'un être capable de se déplacer sur le sol, un semi-humanoïde gracieux. De minces jambes grises soutenaient un torse gris, argent et bleu. Des yeux d'un vert pourpré étaient disposés sur un visage d'un ovale parfait, dont ils constituaient les seuls traits. Des membres semblables à des bras, prenant naissance aux épaules, se dressaient à un mètre dans les airs, se ramifiant pour supporter une frondaison de feuilles en forme de plumes de paon.

— « Cette créature que je ne saurais classer... »

— « Teehalt l'appelait une dryade. »

— « ...est certainement unique dans son genre. Je n'ai jamais encore vu rien de pareil. Si l'épreuve n'est pas truquée — et je ne pense pas qu'elle le soit — alors la planète est bien telle que vous le prétendez. »

— « Je ne prétends rien. C'était l'affaire de Teehalt. C'est un monde d'une telle beauté — je cite ses propres paroles — qu'il ne pouvait ni supporter d'y vivre ni se résoudre à le quitter. »

— « Et le filament de Teehalt se trouve en votre possession ? »

— « Oui, je voudrais le vendre. Le marché est probablement limité aux personnes qui ont accès à la grille de décryptage. Parmi ces derniers, le commanditaire de Teehalt jouirait, comme je vous l'ai dit, de la priorité. »

Warweave soumit Gersen à un examen approfondi.

— « Vous adoptez là une attitude don quichotesque qui m'intrigue. Vous ne me faites pas l'effet d'un Don Quichote. »

— « Pourquoi ne pas juger sur des faits plutôt que sur des impressions ? »

Warweave haussa les sourcils avec dédain.

— « Il n'est pas impossible que je vous fasse une offre pour ce filament : disons, deux mille UVS immédiatement et dix mille après reconnaissance du monde en question. Peut-être un peu plus. »

— « Naturellement, je vendrai au plus offrant, » dit Gersen. « Mais je voudrais d'abord avoir une entrevue avec MM. Kelle et Detteras. L'un d'eux pourrait être le commanditaire de Teehalt. Si aucun des deux ne s'intéresse au filament, alors... »

Warweave l'interrompit sèchement. « Pour quelle raison prononcez-vous le nom de ces deux hommes ? »

— « Outre vous-même, ce sont

les seules personnes qui aient accès à la grille de décryptage. »

— « Puis-je vous demander comment vous avez appris ce détail ? »

Se souvenant de la recommandation de Pallis Atwrode, Gersen se sentit étreint par le remords. « J'ai interrogé un jeune homme dans le quadrilatère. Apparemment, le fait est de notoriété publique. »

— « Décidément, il y a des gens qui ont la langue beaucoup trop longue, » dit Warweave en serrant les lèvres avec colère.

Gersen aurait voulu savoir l'emploi du temps de Warweave le mois précédent, mais le moment était visiblement mal choisi. Ce serait peut-être une maladresse que de lui poser la question à brûle-pourpoint : si Warweave et Grendel ne formaient qu'une seule et même personne, rien ne serait plus apte à renforcer immédiatement ses soupçons.

Warweave tambourina des doigts sur son bureau et se leva.

— « Si vous m'accordez une demi-heure, je demanderai à MM. Kelle et Detteras de venir à mon bureau, et vous pourrez leur poser la question. Cela vous convient-il ? »

— « Non. »

— « Non ? » rugit Warweave. « Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? »

Gersen se leva à son tour. « Puisque cette affaire ne vous concerne pas, je préférerais m'entretenir en privé avec MM. Kelle et Detteras, de la façon qui me conviendra. »

— « Comme il vous plaira, » dit froidement Warweave. Il réfléchit un instant. « Je n'arrive pas à comprendre votre objectif. Je me fie peu à votre candeur. Mais je suis prêt à vous proposer un marché. »

Gersen attendit.

« Kelle et Detteras sont des personnes fort occupées, » dit Warweave. « Elles sont infiniment moins accessibles que moi. Je suis prêt à vous ménager une entrevue à l'instant — aujourd'hui, si vous le désirez. Il est possible que l'un ou l'autre soit disposé à conclure un arrangement avec Lugo Teehalt. Quoi qu'il en soit, après votre entrevue avec Kelle et Detteras, vous voudrez bien me communiquer l'importance de l'offre qu'ils vous ont faite, afin de me permettre de vous proposer une enchère identique ou supérieure. »

— « En d'autres termes, » dit Gersen, « vous avez l'intention de réserver ce monde à votre usage personnel ? »

— « Pourquoi pas ? Le filament n'appartient plus à l'Université. Vous en avez pris possession. Et si la vérité vient à transpirer, c'est mon argent qui de toute façon a alimenté la donation 291. »

— « Cela me paraît assez raisonnable. »

— « Vous êtes donc d'accord sur les termes du marché que je vous propose ? »

— « Parfaitement, dans la mesure où il est entendu que la première offre doit être faite au commanditaire de Teehalt. »

Warweave baissa les paupières. « Je me demande pourquoi vous insistez tellement sur ce point. »

— « C'est peut-être que je suis,

après tout, un nouveau Don Quichote, Mr. Warweave. »

Warweave pivota sur ses talons, prononça quelques mots dans l'appareil d'intercommunication et se retourna vers Gersen. « Très bien, Mr. Kelle vous verra le premier et, ensuite, Mr. Detteras. Après quoi vous viendrez me voir. »

— « D'accord. »

— « Bien. Vous trouverez le bureau de Kelle à l'autre bout du bâtiment. »

Gersen sortit dans le couloir, revint au foyer. Pallis Atwrode l'accueillit avec un regard avidement interrogateur, que Gersen trouva extrêmement séduisant.

— « Avez-vous appris ce que vous vouliez savoir ? »

— « Non. Il vient de me ménager une entrevue avec Kelle et Detteras. »

— « C'est pour aujourd'hui ? »

— « Je vais les voir immédiatement. »

Elle le regarda avec un intérêt renouvelé. « Vous seriez surpris si vous connaissiez le nom des personnes que MM. Kelle et Detteras ont éconduites aujourd'hui. »

Gersen sourit. « Je ne sais combien de temps dureront les entrevues. Si vous êtes libre à quatre heures... »

— « J'attendrai, » dit Pallis Atwrode, puis elle éclata de rire. « J'entends que vous ne serez pas retenu longtemps au-delà de quatre heures, et plutôt que de rentrer à pied à la maison et de vous indiquer le chemin pour parvenir chez moi, je préfère encore attendre. »

— « Je ferai aussi vite que possible, » dit Gersen.

Il prit congé afin de préparer sa rencontre avec Grendel le Monstre, transporté par une insolite sensation de joie, mais qui ne dura pas longtemps. Deux pensées occupaient son esprit, qui eurent tôt fait de gâter son plaisir.

Oserait-il entraîner cette enfant dans la lutte qui l'opposait à un ennemi cruel et inhumain ?

Avait-il le droit de se laisser distraire de son dessein, lorsqu'il avait en face de lui un adversaire aussi puissant et implacable ?

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : The Star King.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO

LE GRAND ANCÊTRE

par FLOYD L. WALLACE

ILLUSTRÉ PAR EMSH

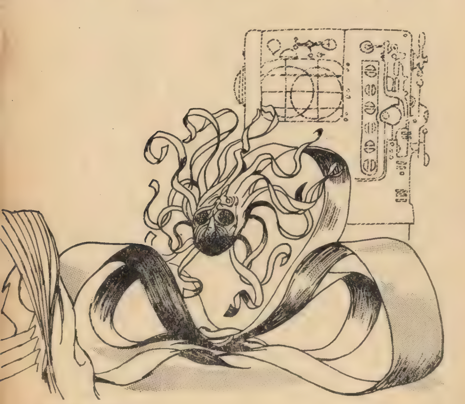
L'arbre généalogique de l'Homme était assez impressionnant pour donner un complexe d'infériorité à toutes les autres races de la galaxie — mais on ignorait quelle en était la souche.



Au repos, Taphetta le Rubané ressemblait à une série d'arceaux enchevêtrés. Ses quatre jambes plates se recourbaient vers l'intérieur pour se rejoindre sous son corps mince qui formait, en quelque sorte, le nœud d'une bizarre faveur. Le cou, non moins plat, constituait une boucle supplémentaire. Seule sa tête, auréolée d'une dizaine d'autres rubans longs et plus étroits, avait une épaisseur appréciable.

Taphetta fit se frotter les pétales qui le couronnaient, ce qui produisit un bruit imitant de façon remarquable le langage articulé. « Oui, j'ai entendu parler de cette légende. »

— « C'est plus qu'une légende, » dit Sam Halden, le biologiste. Il s'était attendu à cette réaction : les non-humains avaient tendance à considérer les données de fait comme des spéculations commodes et rien de plus. « Il existe au bas mot une centaine de races humaines, chacune apparue sur une planète différente, du moins le suppose-t-on, et n'ayant eu abso-



lument aucun contact les unes avec les autres. Il est évident que ces races, largement disséminées, ne s'étaient jamais rencontrées avant la découverte du voyage dans l'espace. *Or, n'importe laquelle d'entre elles peut se croiser avec un minimum de dix races sœurs !* C'est plus qu'une légende... Fichtrement plus ! »

— « Impressionnant, » reconnut Taphetta. « Mais je trouve pour ma part un peu repoussante l'idée de m'accoupler avec quelqu'un appartenant à une espèce étrangère. »

— « C'est parce que votre espèce est unique, » répondit Halden. « Il n'existe aucune race semblable à la vôtre en dehors de votre monde. Et cela est vrai de toutes les autres créatures, intelligentes ou pas, à une seule exception près : celle de l'Homme. En fait, mes trois collègues et moi-même représentons — c'est d'ailleurs purement fortuit — une sorte de coupe biologique de l'évolution humaine. Emmer, notre archéologue, qui est de type néanderthal, se trouve vers le bas de l'échelle. Je suis, personnellement, originaire de la Terre, et me situe à peu près au milieu de la courbe, du côté d'Emmer. Meredith, elle, est notre linguiste ; elle occupe une place homologue à la mienne, mais de l'autre côté de ce point central. Enfin, Kelburn, le mathématicien, est à l'extrémité opposée du spectre. Nos possibilités d'hybridation correspondent à cette courbe. La race d'Emmer ne peut se croiser avec la mienne mais il y aurait de grandes chances pour que mon union avec Meredith soit fertile. A un moindre degré, il est vraisemblable que son union avec Kelburn le serait également. »

Taphetta fit crisser ses rubans pour dire avec curiosité : « Pourtant, je croyais qu'il avait été prouvé qu'un groupe d'humains était apparu sur une seule et unique planète, et que leur lignée évolutive pouvait être reconstituée sans solution de continuité sur un milliard d'années. »

— « C'est de la Terre que vous parlez, » répondit Halden. « Les humains ont besoin d'un certain type de planète. Il est raisonnable de supposer que, si des hommes s'implantaient sur une centaine de mondes appartenant à ce type, ils sembleraient adaptés aux formes de vie propres à quelques-unes des planètes en question. C'est ce qui s'est passé sur la Terre : lorsque l'Homme y est arrivé, une créature humanoïde s'y trouvait déjà. Naturellement, nos premiers évolutionnistes ont donné un coup de pouce à leurs théories afin de les faire cadrer avec les données dont ils disposaient.

» Mais il existe d'autres mondes où les humains qui y étaient installés avant l'Age de la Pierre n'ont aucun point commun avec les aborigènes. Nous devons en conclure que l'Homme n'est originaire d'aucune des planètes où on le rencontre actuellement. Au contraire, il a évolué ailleurs et a essaimé plus tard dans tout ce secteur de la Voie Lactée. »

— « Ainsi, pour expliquer que vous êtes la seule race dont les rameaux peuvent se croiser, même si leurs points d'origine sont séparés par des milliers d'années-

lumière, vous avez fait intervenir l'hypothèse d'un grand ancêtre, » commenta sèchement Taphetta. « Cela me paraît une simplification inutile. »

— « Alors donnez-moi une meilleure explication. Une aussi vaste dissémination a une cause. Ce ne peut être le résultat d'une évolution parallèle. N'oubliez pas que des centaines de races sont en jeu, et des races exclusivement humaines. »

— « Je ne peux vous proposer une meilleure explication. » Taphetta remit de l'ordre dans ses rubans. « A parler franc, en dehors de l'Homme lui-même, personne ne s'intéresse beaucoup à ces théories. »

C'était là une attitude facile à comprendre. L'Homme constituait la race la plus nombreuse, sinon toujours la plus avancée (les Rubanés avaient une civilisation sans rivale dans la région explorée de la Voie Lactée, et ils n'étaient qu'une race parmi d'autres) et les humains suscitaient plus que de l'appréhension. S'ils s'unissaient... mais ils n'étaient jamais tombés d'accord sauf sur la question de leur ancêtre commun.

Taphetta le Rubané était un pilote expérimenté qui pouvait être fort utile. Il était indispensable de lui expliquer clairement les choses pour l'aider à se décider. « Avez-vous entendu parler du principe de l'union proximale ? » demanda Sam Halden.

— « Vaguement. La plupart des gens qui ont fréquenté les humains en ont une notion. »

— « Nous avons de nouveaux éléments qui nous permettent de mieux l'interpréter. La théorie est que les races humaines dont l'union peut être fructueuse furent autrefois voisines dans l'espace. Nous avons dressé la liste de toutes les races humaines groupées en séquences. Si la race planétaire F peut s'unir avec les races de E à A et de G à M, et si la race G est fertile avec toutes les races qui la précèdent, sauf la race A, et avec celles qui la suivent jusqu'à la race O inclusivement, on admet que, jadis, G était adjacente à F. Si l'on projette dans le temps les systèmes stellaires où il existait des humains avant l'âge spatial, on obtient un diagramme précis. Kelburn pourra vous l'expliquer. »

Le corps normalement rose du Rubané vira légèrement au pourpre. Le changement de couleur était presque imperceptible mais il indiquait suffisamment que l'intérêt de Taphetta était éveillé.

Kelburn s'approcha du projecteur. « Ce serait plus simple si nous connaissions toutes les étoiles de la Voie Lactée. Mais, bien que nous n'en ayons exploré qu'une faible partie, nous sommes en mesure de reconstituer assez exactement l'image du passé. »

Il actionna le bouton : sur l'écran, des étoiles se mirent à scintiller. « Ce que vous voyez est une coupe en plan de la Galaxie. Voici l'un de ses bras — il n'a pas changé aujourd'hui — et voici les systèmes humains. »

Il enclencha une autre commande et un certain nombre d'étoiles brillèrent d'un éclat plus vif, mais on ne discernait aucune ordonnan-

ce : ce n'était qu'un semis d'astres éparpillés.

« La Voie Lactée tout entière est soumise à un mouvement de révolution et, si les étoiles d'une région donnée tendent à rester groupées, on constate également un mouvement tourbillonnaire qui n'obéit pas à des lois fixes. Voici ce qui arrive lorsque l'on cherche à déterminer la position que les étoiles occupaient dans le passé. »

Des traînées lumineuses zébrèrent l'écran. Kelburn bloqua le projecteur pour avoir une image fixe.

« Voici la configuration qui existait il y a deux cent mille ans. »

A présent, il y avait un ordre dans la disposition des étoiles repérées. Elles se trouvaient réparties à des distances presque égales le long d'une courbe régulière en forme de fer à cheval.

— « Les calculs sont-ils exacts ? » demanda Taphetta dans un froissement de rubans.

— « Aussi exacts qu'ils peuvent l'être lorsque l'on a affaire à un problème mettant plus d'un million de corps en jeu. »

— « Et c'est là la trajectoire hypothétique suivie par l'encêtre inconnu ? »

— « Oui... dans la limite de nos connaissances. Et partout où il y a des humains relativement proches mais dont les unions sont stériles, ils peuvent se croiser avec les membres de races qui étaient adjacentes à la leur il y a deux cent mille ans ! »

— « Le principe de l'union proximale... Je ne l'avais jamais vu démontré, » murmura Taphetta en faisant onduler ses rubans. « Est-ce la seule période couverte par les calculs ? »

— « Avec une marge de cent mille ans en plus ou en moins, nous pouvons tracer ce que pourrait être la route suivie par un astronef tentant de couvrir un secteur représentatif de territoire. Nous disposons cependant d'autres moyens de datation. Sur certains mondes où il n'y avait pas d'autres mammifères, nous pouvons situer chronologiquement les premiers fossiles humains. Les conclusions sont parfois contradictoires mais nous pensons que le chiffre auquel nous sommes arrivés est juste. »

L'un des rubans de Taphetta se braqua sur le diagramme. « Et vous croyez que votre lieu d'origine se trouve au point d'intersection théorique des deux branches de cette courbe ? »

— « Oui. Nous avons réduit le champ de nos recherches à un cube de plusieurs années-lumière de côté... à l'époque ! Actuellement, il est beaucoup plus vaste et, bien entendu, s'il s'agissait d'une étoile rapide, il se peut qu'elle soit maintenant complètement hors d'atteinte. Cependant, nous estimons que nous avons une chance sérieuse de la retrouver lors de ce voyage. »

— « Il faut donc que je prenne rapidement ma décision. » Le Rubané jeta un coup d'œil en direction du hublot, au-delà duquel on apercevait un autre astronef immobile dans l'espace. « Me permettez-vous de vous poser d'autres questions ? »

— « Allez-y, » répondit Kelburn sur un ton sarcastique. « Mais s'il ne s'agit pas de mathématiques,

vous feriez mieux de les poser à Halden qui est le chef de l'expédition. »

Halden rougit ; la raillerie était inutile. Kelburn, certes, représentait le type humain le plus avancé parmi les quatre membres de la mission mais, en dépit de différences d'ordre biologique et intellectuel, l'écart n'était pas aussi grand qu'on pouvait le penser. D'ailleurs, les non-humains ignoraient les distinctions subtiles que les hommes établissaient entre eux. Supérieur ou pas, Halden était aussi bon biologiste que Kelburn était bon mathématicien. En outre, il y avait la question de l'expérience : il avait plusieurs expéditions à son actif alors que Kelburn en était à son premier voyage. Cela méritait un peu de considération, que diable ! songeait Halden.

— « Abstraction faite de la maladie soudaine de votre pilote, pour quelle raison avez-vous fait appel à mon concours ? »

— « Cela ne s'est pas passé exactement de cette façon. Notre pilote est tombé malade et il lui fallait des soins que nous ne pouvions lui donner. Heureusement, nous avons croisé un navire et l'avons arrêté ; nous sommes à quatre mois de la planète la plus proche ; les autres ont accepté de le rapatrier et nous ont signalé qu'un passager qui se trouvait être un pilote éprouvé était à leur bord. Des hommes auraient été capables de se débrouiller plus ou moins bien, mais la région vers laquelle nous nous dirigeons est encore très mal connue. Aussi avons-nous préféré avoir un spécialiste — et les Rubanés sont renommés pour leur habileté de navigateurs. »

Taphetta fit poliment crisser ses rubans à ce compliment. « J'avais d'autres projets, » dit-il, « mais je ne puis me dérober à mes obligations professionnelles. Une urgence comme celle-ci doit passer en priorité. Quelles bases de rémunération envisagez-vous ? »

Sam Halden toussota. « Le tarif habituel plus une prime. Nous avons repris le contrat type des Rubanés, en le simplifiant un peu et en ajoutant un pourcentage ici et là pour que le pilote et le personnel scientifique aient une part de toutes les découvertes que nous pourrions faire. »

— « Je suis flatté d'apprendre que notre formule vous agrée mais je dois m'en tenir à notre version non simplifiée. Si vous désirez mon concours, il vous faudra accepter mes conditions. J'ai apporté un contrat tout préparé. »

Il brandit un rouleau étroitement serré qu'il avait jusque-là dissimulé quelque part à l'intérieur de son corps.

Les humains échangèrent un regard tandis que Halden prenait le rouleau.

« Vous pouvez le lire si vous le désirez, » reprit Taphetta. « Mais cela vous demandera toute la journée — il est micro-imprimé. Vous n'avez pas à craindre une tromperie de ma part. Nous honorons nos contrats partout où nous allons, et il n'y a guère d'endroits dans ce secteur où nous ne soyons pas allés — des endroits où l'homme n'a jamais mis les pieds. »

Ils n'avaient pas le choix : ils tenaient à avoir Taphetta comme

pilote. Et c'était vrai : on ne pouvait mettre en doute l'honnêteté des Rubanés. Halden signa.

« Bien, » dit Taphetta. « Envoyez-le au navire ; ils se chargeront de le transmettre. Et dites-leur de repartir sans moi. » Il se frotta les rubans. « Maintenant, passez-moi vos cartes. J'aimerais étudier mon cap. »

Firmon, le spécialiste de l'hydroponique, entra en traînant la jambe. C'était un personnage dégingandé, au cheveu rare et qui manquait totalement de grâce. Il semblait ne pas pouvoir détourner son regard de Meredith qui, pourtant, n'aurait pas dû éveiller tant d'intérêt de sa part puisqu'il se trouvait à un ou deux crans au-dessus d'elle dans l'échelle de la cofertilité. Mais sa planète d'origine avait eu un développement inexplicablement lent et Firmon n'était pas entièrement assuré de sa place dans la hiérarchie humaine.

Dédaigneusement, Meredith ajusta une jupe qui, eût-elle été plus courte de quelques pouces, n'aurait pas été une jupe, et, ce faisant, elle révéla à quel point des jambes féminines pouvaient être longues et belles. Ceux de sa race ne s'étaient jamais beaucoup souciés de la pudeur : avec des jambes pareilles, on comprenait aisément pourquoi.

Marmonnant quelque chose où il était question de femelle primitive, Firmon se tourna vers le biologiste : « Le pilote n'apprécie pas notre air. »

— « Eh bien, modifiez-le à sa convenance. Il a la responsabilité du bâtiment et il en connaît plus que moi sur ce genre de choses. »

— « Plus qu'un homme ? » Firmon lança un coup d'œil à Meredith et, renonçant à lui arracher un sourire, ajouta d'une voix plaintive : « J'ai déjà essayé de modifier la composition de l'atmosphère mais il se plaint toujours. »

Halden respira profondément. « Moi, je ne trouve rien à reprocher à cet air. »

— « Personne ne trouve quoi que ce soit à lui reprocher mais ce ténia en forme de rubans n'a pas de poumons. Il respire au moyen de je ne sais combien de tubes éparpillés d'un bout à l'autre de son corps. »

Il n'aurait servi à rien d'expliquer à Firmon que Taphetta n'était pas un ténia, que son évolution avait pris une direction différente mais qu'il n'était pas moins complexe que l'Homme. Chose paradoxale, certains humains biologiquement supérieurs n'avaient pas autant progressé que les races inférieures et n'avaient pas acquis la maturité requise pour être prêts à rencontrer la multitude des formes vivantes qui peuplent l'espace. La réaction de Firmon était typique à cet égard.

— « S'il demande un air plus pur, c'est parce que son organisme en a besoin, » dit Halden. « Faites le nécessaire pour lui donner satisfaction. »

— « L'ennui, c'est que je ne peux faire mieux. Taphetta prétend que vous devez intervenir. »

— « Moi ? Que voulez-vous que je fasse ? C'est vous que l'hydroponique regarde. » Halden médita

un instant et reprit : « Y a-t-il des ennuis du côté des plantes ? »

— « Peut-être bien, en un sens. Mais pas vraiment. »

— « Que voulez-vous dire ? Une sorte de toxicité ? »

— « Les plantes sont parfaitement saines mais quelque chose les ronge à mesure qu'elles poussent. »

— « Des insectes ? Il ne devrait pourtant pas y en avoir. En tout cas, nous avons de l'insecticide. Vous n'avez qu'à vous en servir. »

— « Ce sont des animaux, » répliqua Firmon. « Nous avons essayé le poison et nous en avons coincé quelques-uns ; mais maintenant, ils n'y touchent plus. J'ai fait fabriquer des pièges électroniques. Ces bêtes semblent savoir ce que c'est et nous n'en avons jamais attrapé une seule de cette manière. »

Halden dévisagea son interlocuteur. « Depuis combien de temps cette situation dure-t-elle ? »

— « Depuis trois mois environ. Ce n'est pas tragique et nous pouvons nous en accommoder. »

Il n'y avait probablement pas de quoi s'inquiéter, mais des parasites à bord, c'était quand même fâcheux. Doublement, même, à cause du pilote.

— « Racontez-moi tout ce que vous savez, » ordonna Halden.

— « Ils sont tout petits. Je ne sais pas comment ils sont arrivés mais, une fois dans le navire, ce n'était pas la place qui leur manquait pour se cacher. C'est un vieux bâtiment sur lequel on a monté un nouveau matériel et ils se dissimulent sous les machines, » ajouta Firmon, sur la défensive. « Il n'y a rien à faire, sinon démonter l'astronef de fond en comble et le reconstituer. »

Il avait raison. On avait placé les nouvelles installations partout où on l'avait pu et il y avait maintenant d'innombrables recoins inaccessibles.

Impossible d'assurer une permanence continue pour abattre ces animaux : les effectifs auraient été insuffisants. D'ailleurs, la décharge des armes dans les salles de l'hydroponique serait encore plus néfaste aux cultures que les bêtes elles-mêmes. Il fallait trouver un autre moyen de se débarrasser d'elles.

Sam Halden se leva. « Je vais jeter un coup d'œil là-bas pour essayer de voir s'il y a une solution. »

Meredith décroisa ses jambes et se pencha vers lui. « Je vous accompagne pour vous donner un coup de main. Il est normal que votre maîtresse bénéficie de certains privilèges. »

Halden sortit. Ainsi, elle savait que l'équipage l'appelait sa maîtresse ? Peut-être avait-elle dit cela pour décourager Firmon mais Halden le regrettait. Ce n'était vraiment pas de nature à améliorer la situation.

Taphetta était installé sur un siège dessiné pour des humains. Si son corps avait été moins flexible, il n'aurait pas pu s'en accommoder. Il n'était pas assis, à proprement parler, mais ses quatre jambes plates étaient repliées avec soin sous son corps et sa tête reposait confortablement sur le coussin. Les rubans qui le couronnaient, et qui étaient à la fois ses

mains et sa voix, frémissaient sans trêve.

Il regarda tour à tour Halden et Emmer. « Le spécialiste de l'hydroponique m'a informé que vous envisagez une expérience. Cette expérience ne me plaît pas. »

Halden haussa les épaules. « Il est indispensable d'obtenir un air plus pur. Et cela peut marcher. »

— « Des parasites à bord ! C'est dégoûtant ! Nous ne le tolérerions jamais, nous autres. »

— « Nous non plus. »

Le Rubané n'insista pas. « De quelle sorte de créatures s'agit-il ? »

— « Je ne les ai jamais vus mais on me les a décrites. Ce sont de petites bêtes à quatre pattes, possédant deux antennes charnues à la base du crâne. »

Taphetta fit crisser ses rubans. « Avez-vous découvert comment elles se sont introduites dans le navire ? »

— « Elles se trouvaient probablement avec le fret que l'on a embarqué, » répondit le biologiste. « Compte tenu de la route que nous avons suivie, elles peuvent venir d'au moins une demi-douzaine de planètes. Toujours est-il qu'elles se sont cachées à bord. Comme la plupart des endroits où elles pouvaient se dissimuler étaient à proximité de la coque extérieure, elles ont dû éponger une dose supplémentaire de radiations dures. A moins qu'elles ne se soient installées près des moteurs atomiques. Les deux hypothèses sont également plausibles. Une autre possibilité est qu'elles aient muté et soient devenues un autre animal. Elles ont acquis une immunisation aux poisons dont nous avons saupoudré les plantes. Entre autres choses, elles détectent et évitent même les pièges électroniques. »

— « Vous croyez donc qu'elles se sont transformées intellectuellement aussi bien que physiquement, qu'elles sont devenues plus intelligentes ? »

— « Peut-être. Une créature dont il est si difficile de se débarrasser est forcément assez maligne. Mais on peut quand même la prendre au piège, pour peu que l'appât soit suffisamment puissant. »

— « C'est cela que je n'aime pas, » dit Taphetta. « Laissez-moi réfléchir pendant que vous répondrez à mes questions. » Il se tourna vers Emmer. « Les humains m'intéressent. Pouvez-vous me parler encore de vos ancêtres hypothétiques ? »

A le voir, Emmer ne donnait pas l'impression d'être le génie qu'il était — un Néanderthal mais un génie quand même. Il était remarquable dans sa spécialité.

Ses mains poilues fourragèrent dans ses cheveux ras. « J'ai effectivement une certaine autorité en la matière, » grommela-t-il. « Je suis né sur un monde qui possède les vestiges du passé les plus nombreux. Dans mon enfance, je jouais dans les ruines de leurs camps. »

— « Je ne mets pas en doute votre autorité. Pour moi, tous les humains — primitifs ou développés, mâles ou femelles — se ressemblent étonnamment. Vous êtes archéologue : cela me suffit. » Il ménagea une pause, puis ses rubans vocaux s'agitèrent à nou-

veau. « Des camps, avez-vous dit ? »

Emmer sourit, ce qui découvrit ses larges dents. « Vous n'avez jamais vu de photos ? C'est impressionnant mais ce ne sont que des camps, des édifices monolithiques à un seul étage, et nous donnerions cher pour savoir quel était le matériau utilisé. Sans doute ma planète fut-elle l'une des premières qu'ils ont atteintes. Des édifices d'un seul étage : c'est ce qui nous permet d'évaluer leur taille. Les portes mesuraient douze mètres. »

— « C'est très grand, » concéda Taphetta. Il était difficile de dire s'il était troublé. « Qu'a-t-on trouvé dans ces ruines ? »

— « Rien. Des édifices, un point c'est tout ; pas le moindre idéogramme, pas un outil, pas un seul dessin. Ils couvrirent une distance évaluée à trente mille années-lumière en moins de cinq mille ans et aucun d'entre eux n'a laissé de témoignage. »

— « Un moyen de propulsion plus rapide que la lumière et une vie extrêmement longue, » murmura Taphetta songeur. « Mais ils n'ont pas transmis d'informations à leurs descendants. Pourquoi ? »

— « Comment le savoir ? Leurs processus mentaux étaient certainement très différents des nôtres. Il se peut qu'ils aient pensé que nous nous en sortirions mieux de cette façon. Nous savons qu'ils étaient à la recherche d'un monde d'un type particulier, semblable à la Terre, parce qu'ils ont visité une multitude de planètes de cette sorte. Et pourtant, celle dont ils étaient en quête devait avoir d'autres caractéristiques puisqu'ils ne sont restés nulle part. Peut-être avaient-ils les moyens de déterminer que celle qui leur convenait n'existait pas dans la Voie Lactée. Leur science était prodigieuse et, lorsqu'ils sont arrivés à cette conclusion, il se peut qu'ils aient modifié leur plasma germinal et nous aient abandonnés en espérant que quelques-uns d'entre nous survivraient. Nous avons presque tous survécu. »

— « Cette planète unique... cela paraît bien extraordinaire, » dit Taphetta.

— « Ce ne l'est pas vraiment. Cinquante races humaines ont découvert le voyage dans l'espace, chacune de leur côté, et il s'agissait d'espèces anciennes aussi bien que d'espèces récentes. On sait que mes congénères sont souvent aussi brillants que ceux de Halden ou de Meredith mais, collectivement, nous ne possédons pas l'ensemble des capacités qui caractérisent l'Homme ultérieur. Or, notre civilisation est aussi avancée que la sienne. La raison de cette différence ? Elle doit tenir aux planètes où nous vivons et il est malaisé de la définir exactement. »

— « Qu'est-il arrivé aux races qui n'ont pas découvert le voyage spatial ? »

— « Nous les avons aidées. »

Oui, ils les avaient aidées, sans se soucier de savoir ce qu'elles étaient, des races biologiquement anciennes ou biologiquement récentes, enfoncées dans l'âge du bronze ou parvenues au seuil de l'ère atomique. Parce que c'étaient des races humaines. Cette solida-

rité inquiétait quelque peu les non-humains. Les humains n'étaient pas réellement agressifs mais leur nombre était considérable et ils se tenaient les coudes. On en revenait à l'ancêtre inconnu. Quelle autre espèce avait-elle eu pareille origine et, tout le monde en convenait tacitement, pareille destinée ?

L'interrogatoire de Taphetta prit une autre direction. « Quel bénéfice escomptez-vous retirer de la découverte de cet ancêtre inconnu ? »

Ce fut Halden qui répondit : « La satisfaction de savoir d'où nous venons. »

— « Bien sûr, » fit le Rubané. « Mais cette expédition a exigé beaucoup d'argent et beaucoup de matériel. Je ne peux pas croire que les organismes éducatifs qui vous soutiennent aient eu la curiosité pour seul mobile. »

— « Recherches culturelles, » maugréa Emmer. « Comment vivaient nos ancêtres ? Quand la taille d'une créature diminue dans des proportions importantes, ce qui est notre cas, ce n'est pas seulement sa physiologie qui se modifie : son mode de vie lui-même change. Ce qui était simple pour nos ancêtres nous est impossible. Et il y a la question de la durée de l'existence individuelle. »

— « Sans doute, » reconnut Taphetta, « des découvertes culturelles intéressent-elles un archéologue. »

Halden intervint : « Ils avaient une civilisation extrêmement avancée il y a deux cent mille ans. Ils connaissaient la propulsion extraluminique que nous n'avons mise au point, pour notre part, que depuis moins d'un millénaire. »

— « Je crois que notre technique est supérieure à la leur, » objecta le Rubané. « Peut-être pourra-t-on apprendre d'eux un certain nombre de choses dans le domaine de la mécanique ou de la physique, mais ne pensez-vous pas que c'étaient avant tout des biologistes ? »

Halden acquiesça : « Parfaitement ! Ils ne sont pas parvenus à trouver une planète qui leur convînt ; alors, ils se sont transformés en manipulant directement leur plasma germinal et ils nous ont ainsi donné naissance. Ils étaient effectivement des maîtres dans le domaine de la biologie. »

— « C'est bien ce que je supposais, » dit Taphetta. « Je n'avais jamais attaché beaucoup d'attention à cette théorie fantastique avant d'avoir accepté de piloter ce navire, mais votre thèse est convaincante. » Il souleva sa tête et ses rubans frémirent par petites touches. « Bien que cela ne m'enchante guère, il va nous falloir prendre le risque d'utiliser un appât pour vos petites bêtes. »

Les humains l'auraient fait, en toute hypothèse, mais il était préférable d'avoir le consentement du pilote. Il y avait une question que Halden voulait poser, une question qui le tracassait vaguement : « Quelle différence y a-t-il entre votre contrat-type et celui que nous vous avions proposé ? Nos conditions étaient plus favorables. »

— « Sur le plan individuel, c'est vrai. Mais la différence est la suivante : mon contrat vous interdit

de conserver par devers vous les découvertes que vous pourrez être amenés à faire et d'en réserver le bénéfice à une seule race. »

Taphetta se trompait : ils n'avaient pas l'intention de dissimuler quoi que ce soit. Halden fit son examen de conscience. Il n'en avait pas l'intention, lui, mais pouvait-il jurer que les institutions qui patronnaient l'expédition avaient la même attitude ? Non. D'ailleurs, il était désormais trop tard — toutes les connaissances qu'ils pourraient éventuellement acquérir devraient être partagées.

Halden savait ce que craignait Taphetta : une technique dont le progrès eût été redoutable. Une race capable de se transformer en contrôlant scientifiquement son plasma germinal posséderait une avance impossible à rattraper. Désormais, le Rubané n'avait plus d'inquiétude à avoir.

Meredith leva la tête. « Pourquoi faut-il faire nos observations par l'intermédiaire de l'écran ? Je préférerais être dans la salle d'hydroponique. »

Halden haussa les épaules. « Je ne sais pas s'ils sont plus ou moins intelligents que les animaux planétaires mais ils sont belliqueux. Ils ne se montreront pas si quelqu'un est à proximité. »

Là-bas, dans la salle d'hydroponique, les lumières baissèrent et l'écran s'assombrit. Halden le régla sur les fréquences infra-rouges. Il fit un signe aux deux membres de l'équipage installés chacun devant un écran individuel, un clavier miniature à portée de la main.

— « Prêts ? »

Ils firent signe qu'ils étaient prêts et Halden reprit : « Rappelez-vous les répétitions. Faites le moins de bruit possible mais, quand il en faudra, ne soyez pas trop précis et n'essayez pas de les imiter exactement. »

Tout d'abord, rien n'apparut sur le grand écran. Puis l'on vit ramper une forme grise. Elle se faufilait entre les feuilles, attentive et aux aguets. Soudain, elle sauta et atterrit dans un bac hydroponique. Là, elle s'immobilisa, une lueur dans les yeux, les antennes palpitantes.

Après un regard circulaire, la créature fit un bond et, s'aidant de ses griffes et de ses dents, escalada la paroi de la cuve. Elle s'accroupit sur le rebord et se mit à mâchonner toute la verdure qui se trouvait à sa portée.

Brusquement, elle fit volte-face. Une autre bête, plus grosse, avait surgi par derrière. Elle approchait lentement. La première recula en donnant des signes de nervosité. Sans avertissement, l'intrus se rua en avant et s'abattit sur son adversaire, le molestant cruellement.

Il continua de le lacérer lorsque l'autre eut cessé de remuer. Enfin, il s'éloigna et attendit. Voyant que rien ne bougeait plus, l'animal s'en prit aux cultures. Quand il eut dévoré toutes les feuilles, il s'attaqua aux branches.

La victime déplaça prudemment une patte et battit discrètement en retraite. Elle se laissa tomber au fond du bac ; sa chute fut curieusement silencieuse. A présent, elle semblait revivre ; elle s'ébroua et se hâta de trouver un abri.

Toutefois, elle ne quitta pas le champ de l'écran.

La petite créature escalada une sorte de plate-forme qui s'appuyait à la paroi. Là, elle trouva quelque chose qui, apparemment, excita sa curiosité. Ayant oublié ses blessures, elle examina sa découverte, un objet dont elle s'empara et avec lequel elle regagna le théâtre du combat. Mais, cette fois, elle ne prit aucune précaution et fit beaucoup de bruit en s'installant sur le rebord de la cuve. L'autre l'entendit, se retourna et fonça à toute vitesse en poussant un cri aigu.

Au dernier moment, le petit animal allongea brusquement une patte — et une lame d'un centimètre de long s'enfonça dans la gorge de son ennemi, qui hurla tandis qu'un flot de sang rouge jaillissait de la plaie. La lame scintilla à plusieurs reprises jusqu'à ce que l'assaillant s'écroule.

Le vainqueur essuya le couteau sur la fourrure de son agresseur puis retourna vers la plate-forme. *Il y déposa l'arme.*

Au signal d'Halden, les lampes se rallumèrent et leur éclat éblouissant aveugla les écrans.

— « Allez les récupérer, » ordonna Halden. « Inutile que cette vermine découvre qu'ils n'étaient pas en chair et en os. »

— « C'était suffisamment réaliste, » fit Meredith tandis que les hommes d'équipage débranchaient leurs appareils et quittaient la salle. « Pensez-vous que cela marchera ? »

— « C'est possible. Le public était présent au spectacle. »

— « Vraiment ? Je n'ai pas remarqué. Les maquettes étaient-elles des imitations fidèles ? Sinon, les rongeurs marcheront-ils ? »

— « Oui, ces mannequins électroniques constituaient une honnête imitation, mais il n'est pas indispensable que les animaux les prennent pour leurs semblables. S'ils sont intelligents, ils comprendront la valeur que représente un couteau. Quel que soit celui qui s'en sert. »

— « Et s'ils sont encore plus intelligents ? Supposons qu'une créature qui n'a pas de véritables mains ne peut pas manier un couteau ? »

— « Cela fait partie du plan. Ils ne peuvent le savoir qu'en essayant — et s'ils essayent, ils tomberont dans un piège d'où ils ne pourront pas sortir. »

Meredith s'approcha d'Halden. « Très bien ! C'est une idée que je n'aurais jamais eue. J'aime la manière dont fonctionne votre cerveau primitif. Il y a des moments où j'envisage sérieusement de vous épouser. »

— « Primitif ! » grommela Halden. Pourtant, il savait que, par rapport à elle, il était un arriéré.

— « C'est presque une insulte, n'est-ce pas ? » Elle éclata de rire et, provocante, se colla contre lui. « Mais les amants barbares sont souvent délectables. »

Cela recommence, songea-t-il avec irritation en la prenant par la taille. Elle ne voit en moi qu'un sauvage passionné.

Ils se rendirent dans la cabine d'Halden.

Elle s'assit et le regarda en souriant. Etait-elle jolie ? Peut-être. Elle était grande selon les critères terriens, en tout cas. Ses jambes,

démesurément longues, étaient d'un galbe parfait. Son visage était régulier et le seul trait saillant de sa physionomie était un nez mince et droit. C'était son regard qui faisait toute la différence. Elle avait des yeux extrêmement larges et son équipement optique supérieur lui permettait de percevoir une couleur supplémentaire au-delà du violet.

Elle s'installa confortablement et contempla Halden. « Ce pourrait être amusant de vivre avec toi sur la Terre primordiale. »

Il ne répondit rien. Elle savait aussi bien que lui que la Terre était aussi avancée que sa planète à elle. Elle avait autre chose en tête.

« Mais je ne crois pas que j'accepterais. Nous pourrions avoir des enfants, » reprit-elle.

— « Où serait le mal ? Je suis aussi intelligent que toi. Nos enfants ne seraient pas des monstres infra-humains. »

— « Ce serait un pas en avant — pour toi. » Il y avait une certaine tension sous le calme apparent de Meredith, une tension qu'il avait détectée depuis qu'il avait fait sa connaissance mais qui, actuellement, était plus proche de la surface. « Ai-je le droit de condamner mes futurs enfants ? De les condamner à être à un niveau inférieur au mien ? »

C'était là un dilemme qui n'avait rien d'original et devant lequel ils n'étaient pas les seuls à se trouver. Sous une forme ou sous une autre, ce conflit était à la base des rapports individuels entre les races unies contre les non-humains mais qui établissaient de subtiles hiérarchies entre elles.

— « Je ne t'ai pas demandé de m'épouser, » dit sèchement Halden.

— « Parce que tu as peur que je ne refuse. »

C'était vrai : on ne demandait pas à un membre d'une race supérieure de contracter une union permanente.

— « Je voudrais bien savoir pourquoi tu t'es intéressée à moi, » fit Halden.

— « L'amour, » répondit-elle d'une voix morne. « L'attirance physique. Mais je ne peux pas laisser l'amour me faire faire une idiotie. »

— « En ce cas, tu devrais essayer Kelburn. Si tu veux agir scientifiquement, il te donnera des enfants supérieurs. »

— « Kelburn... Il ne me plaît pas et il ne voudrait pas se marier avec moi. »

— « Effectivement, il refuserait, mais il te donnerait des enfants si tu faisais preuve de suffisamment d'humilité. Il y a cinquante chances sur cent pour que votre union soit fertile. »

Elle prit une pose aguichante. Aucune femme de la race de Kelburn n'avait un corps pareil au sien, et elle le savait.

— « Génétiquement parlant, il y aurait une chance, » fit-elle. « Mais, en fait, Kelburn et moi ne pourrions avoir d'enfants. »

— « Comment en es-tu tellement sûre ? » demanda-t-il en s'efforçant bien mal d'avoir l'air indifférent.

Elle eut un sourire oblique qui lui rétrécit les yeux. « Personne ne peut avoir de certitude tant

que l'on se cantonne exclusivement à la théorie. Je *sais* que nous ne pouvons pas procréer. »

— « Etait-il indispensable que tu me dises cela ? »

Il était comme paralysé. Elle se leva et vint à lui. Quand elle appuya sa tête sur son épaule, il eut une réaction instinctive : mû par un réflexe, son poing partit. Il sentit la chair céder sous ses phalanges.

Elle tomba à la renverse et, stupéfaite, porta la main à son visage. Quand elle la retira, elle était tachée de sang. Elle se dirigea en tâtonnant vers le miroir, s'essuya et s'examina avec attention.

— « Tu m'as cassé le nez, » dit-elle placidement. « Il va falloir que j'arrête l'hémorragie et la douleur. »

Elle remit son nez en place, le secoua pour s'assurer qu'il tenait et, fermant les yeux, parut se recueillir. Au bout de quelques instants, elle fit un pas en arrière et s'étudia d'un air critique.

« Cela ira pour le moment. Ce soir, je me concentrerai et ce sera cicatrisé demain matin. »

Elle prit dans le tiroir de la coiffeuse une languette invisible qu'elle se colla à la base du nez. Cela fait, elle s'avança vers Halden.

« Je me demandais ce que tu ferais. Tu ne m'as pas déçue. »

Il lui jeta un regard maussade, pitoyable. Invisible ou pas, la compresse n'améliorait pas Meredith. Et pourtant, il se sentait toujours attiré par elle !

— « Essaye Emmer, » suggéra-t-il d'une voix lasse. « Il te trouvera irrésistible et il est encore plus sauvage que moi. »

— « Tu crois ? » Elle eut un sourire énigmatique. « Peut-être, dans un sens biologique. Mais il est trop sauvage, justement. Toi, tu es parfait. »

Halden s'assit sur le lit. Là aussi, il n'y avait qu'une seule façon de savoir comment se comporterait Emmer — et elle le savait. L'amour, pour Meredith, était quelque chose d'exclusivement physique ; c'était se servir de son corps afin d'avantager — mais quel avantage était-ce ? — les enfants qu'elle voulait avoir. Rien d'autre ne comptait pour elle. Elle était aussi cruelle envers elle-même qu'envers lui. Et pourtant, il la désirait.

— « Je crois vraiment que je t'aime, » dit-il. « Et si l'amour suffit, je t'épouserai peut-être en dépit de tout. Mais il faudra te méfier : de qui seront mes enfants ? »

Elle se pelotonna entre ses bras.

Leur disparité raciale était grande et Meredith l'avait provoquée. Mais elle avait un corps superbe, capable de porter des enfants supérieurs... des enfants qui pourraient être ceux d'Halden.

Il s'écarta d'elle. Avec ces idées en tête, il ne valait pas mieux qu'elle. Etaient-ils tous comme cela ? Cherchaient-ils tous à émerger du limon, à ramper en direction du but le plus grandiose qu'ils pouvaient concevoir ? A s'élever aux dépens des autres, de tous ceux que l'on pouvait écraser, séduire ou épouser ? Il leva la main mais c'était à présent contre lui-même que se tournait sa rage.

— « Attention à mon nez, » dit Meredith en se collant contre lui. « Tu l'as déjà cassé une fois. »

Il l'embrassa avec tant de fou-

gue qu'il ne pouvait plus nier être un primitif.

L'exhibition des mannequins électroniques ne produisit pas de résultats immédiats et il fallut la répéter à plusieurs reprises. Après le troisième essai, Firmon vint faire son rapport. Il trouva Halden plongé dans le maigre dossier réunissant les données biologiques qu'il avait rassemblées sur l'ancêtre inconnu. Des données statistiques bourrées d'hypothèses téméraires, mais sans un seul fait concret. Après deux cent mille ans, il ne restait guère d'éléments sur quoi travailler.

— « Ça a marché, » annonça Firmon. « On en a pris trois il y a quelques heures. »

Halden le dévisagea ; il avait espéré que cela ne marcherait pas. Il était agréable d'avoir eu raison mais il aurait préféré avoir à affronter des êtres moins intelligents. Des animaux que l'on ne voit pas, belliqueux, inquiets, rusés... c'était une chose. Mais le comportement d'une créature intelligente était plus difficile à prédire.

— « Où sont-ils ? »

— « Vous vouliez les voir ? » Firmon paraissait surpris.

Halden soupira. C'était de sa faute. Firmon possédait théoriquement un esprit agile mais il n'avait pas été entraîné à s'en servir et c'était plus gênant qu'on ne le pensait généralement.

— « Un animal suffisamment malin pour se rendre compte de la valeur que présente un couteau mérite d'être étudié, et il le mérite deux fois plus quand il constitue un fléau. »

— « Je vais modifier le dispositif, » dit Firmon. « La prochaine fois, nous nous contenterons de les étourdir. »

Le piège fut donc perfectionné et l'on captura plusieurs bêtes. Elles ressemblaient physiquement de très près à la description que Halden en avait faite à Taphetta ; c'étaient de petits quadrupèdes munis d'antennes musculeuses. La dissection révéla qu'ils avaient une forte capacité cérébrale et les tests de comportement indiquèrent un niveau d'intelligence quelque peu inférieur à celui que l'on attendait. Mais c'était encore beaucoup trop pour une créature nuisible, d'autant plus qu'elle avait des mains.

Le mécanisme biologique de celles-ci était simple. L'animal marchait en s'appuyant sur la face externe de ses pattes de devant, dont les doigts comportaient des coussinets ; quand il se dressait sur ses pattes arrière, la flexibilité de ses poignets lui permettait d'utiliser ses antérieures comme des mains. Les gestes étaient gauches mais, comme l'un des doigts était un pouce opposable, la bestiole était capable de manipuler des outils tels qu'un couteau.

Là, Halden avait commis une erreur. Il avait deviné que ces animaux étaient intelligents mais n'avait pas prévu qu'ils pourraient se servir de l'arme qu'il leur avait offerte. Un être aussi petit n'était pas beaucoup plus dangereux armé d'un couteau dont la lame mesurait un centimètre qu'à l'état naturel, mais Halden n'aimait pas

l'idée de les savoir en liberté à bord.

Il faudrait remplacer le couteau de métal par autre chose. Les techniciens pourraient mettre au point une matière plastique qui resterait tranchante quelque temps et s'émousserait en l'espace de deux ou trois semaines. Il n'empêche qu'il avait donné à ces créatures une arme redoutable : le concept de l'outil. La seule solution pour se débarrasser d'elles était de les exterminer. Mais cela ne pouvait se faire tout de suite.

Heureusement, c'était un animal dont la vie était courte et la période de reproduction plus courte encore. En fait, leur taux de multiplication était presque négligeable. En accédant à l'intelligence, ces rongeurs avaient vu diminuer leur fertilité et, par conséquent, ils ne constituaient une menace, si menace il y avait, que dans l'environnement spécialisé de l'astronef.

C'était un coup de chance. Si la fécondité de ces bestioles avait été légèrement supérieure, c'était l'existence de tous qui eût été en danger. En l'état actuel des choses, il suffirait de désinfecter le navire avant qu'il atterrisse sur une planète habitée.

Halden communiqua l'information au pilote et, après discussion, il fut convenu qu'un couteau en plastique serait substitué au couteau métallique. Le Rubané et l'homme décidèrent aussi de laisser quelques animaux capturés s'échapper avec l'arme ; il fallait en effet un stimulant pour que les créatures viennent fréquemment visiter les pièges. En outre, on pouvait toujours espérer que des conflits éclateraient entre elles. Et qu'elles finiraient — pourquoi pas ? — par s'entretuer et s'exterminer toutes seules.

Les semaines s'écoulèrent et, petit à petit, les dommages infligés aux plantes de la section hydroponique s'atténuèrent : le fléau était en passe d'être jugulé. Il n'y avait plus de soucis à se faire à moins qu'une mutation n'apparaisse, ce qui était peu probable.

Kelburn jeta au pilote un regard soupçonneux. « Où sommes-nous ? »

— « Vous avez accès à toutes les informations. Aussi vous devriez le savoir, » répondit Taphetta.

Son corps était arqué et il paraissait être sur le point de bondir. Mais, en réalité, il se contentait de respirer tranquillement par le truchement de ses innombrables tubes aérifères.

— « Je le sais. Mes calculs indiquent une certaine étoile comme la plus probable. Mais nous aurions dû l'atteindre il y a deux jours et nous ne nous en sommes pas approchés. »

— « C'est exact, » reconnut Taphetta. « Nous nous dirigeons vers une autre qui viendrait en cinquième ou sixième position, selon votre échelle de probabilités. »

Kelburn vit immédiatement ce qu'impliquerait cette nouvelle. C'était d'une évidence aveuglante. « Vous savez donc où nous trouverons ce que nous cherchons ? » demanda-t-il. Ses soupçons s'étaient évanouis.

— « Pas dans le sens que vous l'entendez — non, je ne suis pas

certain que ce soit là que finira votre quête. Mais, jadis, il y avait dans cette région une civilisation grandiose. »

— « Et vous ne nous en avez rien dit ! »

Taphetta considéra Kelburn d'un air quelque peu surpris. « Pourquoi vous l'aurais-je dit ? Avant que vous m'engagiez, je me serais tu pour des raisons qui vont de soi. Et après... Eh bien, vous avez loué mon habileté et mon savoir. Ils m'ont servi à vous mener ici par la voie la plus courte. Je n'ai pas jugé nécessaire de vous mettre au courant avant d'être à pied d'œuvre. Avais-je tort ? »

Non, il n'avait pas tort : cela illustrait tout simplement le fait que son cerveau fonctionnait autrement que le cerveau humain. Tôt ou tard, l'expédition aurait fini par trouver mais Taphetta lui avait épargné des mois de recherches.

— « A quoi ressemble ce monde ? » s'enquit Emmer.

Les rubans de Taphetta palpitèrent. « Je l'ignore. Je suis déjà passé dans ces parages et j'ai seulement entrevu la planète de loin. »

— « Et vous ne vous êtes pas arrêté ? » demanda Emmer avec une note d'incrédulité dans la voix.

— « Pourquoi faire ? C'est pour cela que nous sommes de grands navigateurs. Nous n'irions guère loin si nous nous arrêtions pour examiner tout ce qui semble intéressant. En outre, ce n'est pas une bonne politique lorsque l'on se trouve dans une région inconnue avec un vaisseau qui n'est pas armé. »

C'était là un problème qui ne se posait pas pour eux. L'astronef avait tout ce qu'il fallait pour intimider des pirates non civilisés ayant récemment accédé à l'ère du voyage dans l'espace et, en dehors de tels peuples, tous les autres seraient vraisemblablement hospitaliers.

— « Quand atterrissons-nous ? » demanda Halden.

— « Dans quelques heures, mais vous pouvez déjà distinguer la planète. » L'un des rubans céphaliques de Taphetta se tendit vers un bouton de commande et l'image d'une planète se forma sur l'écran.

Il n'existait pas dans toute la Voie Lactée deux civilisations capables de construire des édifices sur une aussi grande échelle. Même à la distance à laquelle ils se trouvaient, ils pouvaient voir d'immenses cités partout disséminées. Impossible de mettre en doute la signification de leur découverte.

« A présent, vous allez apprendre pourquoi ils se sont enfuis, » reprit Taphetta.

— « Voilà bien une nouvelle théorie ! » s'exclama Kelburn. « Qu'est-ce qui vous fait penser qu'ils ont eu peur ? »

— « L'absence d'air. Si vos calculs sont exacts, il devait y avoir une importante masse atmosphérique il y a quelques centaines de milliers d'années. A présent, elle a disparu. Une planète de cette taille ne perd pas son atmosphère aussi rapidement. C'est donc là une situation artificiellement créée. Qui aurait pris la peine de quitter une planète après l'avoir rendue inhabitable, sinon quel-

qu'un qui craignait que d'autres ne l'utilisent ? »

— « Peut-être ont-ils agi ainsi afin de préserver ce qu'ils ont laissé, » suggéra Halden.

— « Peut-être, » dit Taphetta. Mais il était manifeste qu'il ne le croyait pas.

L'absence d'air avait un avantage : ils n'avaient pas à craindre que les parasites ne s'échappent. Mais il avait aussi un inconvénient : le port d'un vidoscaphe était indispensable. Ils atterrirent au sommet d'un puissant édifice, intact bien qu'il datât de plusieurs millénaires, assez solide encore pour supporter le poids de l'astronef. Puis...

Et puis rien.

Des bâtiments, des kyrielles de bâtiments, des bâtiments de toutes les formes, des bâtiments colossaux dont le plus modeste n'avait pas moins de cinq étages, des bâtiments dont des plans inclinés remplaçaient les escaliers, ce qui était prévisible compte tenu de la taille que devaient avoir leurs constructeurs.

Mais il n'y avait rien dans ces bâtiments ! Sur ce monde sans air, la décomposition, la rouille, la corrosion étaient inconnues — et il n'y avait rien qui soit susceptible de putréfaction ou de corrosion. Pas de tableaux, pas d'outils, rien qui ressemblât à une sculpture, et pas de machines bien qu'il y eut des hangars qui en avaient incontestablement abrité. Ici et là, dans des endroits inaccessibles, des blocs de métal informes. Leur signification était claire : quand ils n'avaient pas pu emporter une machine, ils l'avaient fait fondre sur place.

La perfection de ce nettoyage systématique avait quelque chose d'hallucinant. Ce n'était pas là l'œuvre d'un ennemi : un ennemi eût rasé les cités avant de repartir, mais il n'y avait pas de décombres ; les bâtiments étaient vides. C'étaient les habitants eux-mêmes qui avaient déménagé tout ce qui valait la peine de l'être.

Un peuple entier avait fait ses bagages et il avait fui, n'abandonnant derrière lui que des structures massives et silencieuses.

Il n'y avait rien à apprendre d'elles. Des constructions ne suffisent pas ; il aurait fallu quelque chose d'autre, quelques-uns des produits complexes de la civilisation. Mais il n'y avait rien. Hors des villes, dans les plaines, on trouva des vestiges végétaux et animaux qui attestaient que la disparition de l'air avait été un phénomène soudain. Sam Halden, le biologiste, étudia ces restes mais ils ne lui furent d'aucun secours. L'ancêtre inconnu conservait son mystère.

Emmer, l'archéologue, et Meredith, la linguiste, n'avaient rien à se mettre sous la dent. Ce fut Kelburn qui trouva le début de la piste. N'ayant pas de tâches particulières, maintenant que l'on avait identifié la planète, il était parti en exploration à bord d'une fusée auxiliaire de reconnaissance. Sur l'autre hémisphère, il tomba sur une machine. Une machine intacte !

Au reçu de son message, les autres remballèrent hâtivement leur matériel et la fusée décolla pour



gagner le point où Kelburn attendait.

La machine était là — titanesque comme le reste. Solitaire, elle semblait escalader le ciel. A sa base se trouvait une porte par laquelle un astronef eût aisément passé. Seulement, elle était fermée.

Kelburn était debout près du portail cyclopéen, minuscule dans son scaphandre. Il s'avança à la rencontre de ses trois compagnons et dit : « Il ne reste plus qu'à l'ouvrir. »

— « Comment ? » demanda Meredith. Elle semblait avoir oublié son antipathie pour Kelburn. C'était par hasard qu'il avait fait sa découverte — parce qu'il avait des loisirs, alors que les autres étaient occupés — mais elle y voyait une preuve supplémentaire de sa supériorité.

Halden se détourna car l'air d'extase de Meredith, dont le regard était braqué sur Kelburn, lui était intolérable.

— « Il suffit d'appuyer sur le bouton, » dit-il.

Emmer remarqua son expression. « C'est qu'il est énorme ! » objecta-t-il. « Il ne va pas être facile de savoir quand nous y arriverons. »

— « Il y a une sorte d'inscription, » dit Kelburn avec hauteur. « C'est intentionnellement qu'on a laissé cette chose ici. Il est certain qu'il existe des instructions quelque part. »

Une voix crépita dans leurs écouteurs — celle de Taphetta qui les appelait depuis le navire : « D'ici, cela évoque l'aspect d'une onde complexe. Nous n'avons qu'à déterminer la bande correspondante du spectre électro-magnétique et reproduire l'onde. En principe, la porte s'ouvrira alors. Vous êtes trop près pour la voir aussi distinctement que moi. »

Peut-être étaient-ils trop près du grand ancêtre, songeait tristement Halden tandis que le groupe rebroussait chemin. Son ombre leur avait obscurci l'esprit. Qui savait, en réalité, à quoi il ressemblait et quels mobiles l'animaient ?

Mais le Rubané ne s'était pas trompé, bien que le repérage du signal demandât plusieurs jours. Finalement, l'énorme vantail s'ouvrit tandis que de l'air s'échappait en sifflant.

Une nouvelle déception attendait les explorateurs : ils se trouvaient dans un hall nu. Une rampe montait jusqu'au plafond où elle s'interrompait. Ils auraient pu forcer l'obstacle mais ne désiraient pas risquer de se servir d'une torche : compte tenu des multiples précautions rencontrées, il était logique de supposer qu'il en existait encore d'autres.

C'est Emmer qui trouva la solution. « Cette machine a l'aspect d'un astronef. Admettons que c'en est un, moins les moteurs. Il n'a jamais été conçu pour voler. Ecoutez... évidemment, on ne peut pas entendre parce qu'il n'y a pas d'air mais posez vos mains contre le mur. »

Une vibration perceptible faisait frémir l'édifice tout entier. Un mécanisme quelconque s'était mis en marche. La vibration s'arrêtait pour repartir, s'arrêter encore et

reprendre à nouveau. Etait-ce un mode de communication ?

Dans la salle, des appareils furent hâtivement montés afin de produire de l'air pour qu'il soit possible d'enregistrer. On installa l'équipement de traduction et, une fois les essais effectués, la porte fut refermée lentement. Personne ne resta : rien ne garantissait qu'il serait aussi facile de ressortir.

Ils attendirent un jour et demi et ce délai leur parut interminable. Le plus à son aise était Kelburn. Le fait qu'il était biologiquement supérieur à ses compagnons lui était un stimulant. Il déambulait sans but précis. Rencontrant Meredith, il lui sourit avec amabilité. Etonnée, elle lui rendit son sourire et, très pâle, jeta un coup d'œil derrière elle. Halden était sur ses talons.

Si je n'avais pas été là... songeat-il. Dès lors, il se fit un devoir d'être là.

Meredith était surexcitée mais il serait exagéré de dire qu'elle était heureuse. Elle n'avait rien à faire tant que l'enregistrement durait. Finalement elle alla ostensiblement s'enfermer dans sa chambre.

Pour ne pas dormir, Halden se dopait avec des pilules anti-fatigue — en partie parce que Meredith pouvait changer d'avis au sujet de Kelburn, en partie aussi à cause de cette porte close.

Emmer essayait, et non sans succès, d'avoir l'air flegmatique. Seul Taphetta restait indifférent. Pour lui, il s'agissait d'une découverte intéressante, peut-être profitable, mais dont l'importance se réduisait à cela. Ce qu'il apprendrait ne le transformerait pas.

Les heures s'étiraient lentement. Enfin, la porte fut rouverte. On ramena le matériel de traduction à bord du vaisseau et Meredith resta en tête à tête avec ses instruments. Ce ne fut que douze heures plus tard qu'elle autorisa ses compagnons à pénétrer dans son laboratoire.

— « La machine est encore en état de marche, » leur annonça-t-elle. « Il semble que l'on a volontairement rendu difficile le déchiffrement du message. Mais la technique employée à cette fin était exactement l'indice qu'il fallait pour le décoder. Mon rôle, en tant que linguiste, se bornait à aider le translateur en interprétant les mots et les phrases-clés. Je ne connais même pas un fragment de ce message : je l'apprendrai en même temps que vous. Après la première étape, l'appareil n'a apparemment pas rencontré de grosses difficultés. »

Taphetta, Kelburn, Meredith, Halden et Emmer s'installèrent en face de l'engin. Meredith était assise entre Kelburn et Halden. Cela avait-il une signification, se demanda ce dernier, ou mettait-il trop de choses derrière l'attitude de la jeune femme ?

— « Traduction terminée, » annonça l'instrument.

— « Transmettez, » ordonna Meredith.

— « Les mots seront accélérés en fonction du rythme de la parole humaine, » précisa le translateur. « Dans toute la mesure du possible, les particularités stylistiques de l'original seront reproduites. Toutefois, veuillez vous rappe-

ler qu'il ne s'agit que d'une équivalence. »

Le translateur toussa, eut un chevrotement et commença : « Nous avons délibérément rendu difficile l'accès de nos archives. Si vous réussissez à traduire ce message, vous trouverez la fin des instructions vous permettant de parvenir au reste des reliques de notre culture. En tant que race avancée, vous serez heureux d'en disposer. Quant à nous, il ne nous reste rien d'autre à faire que de partir en bon ordre à la recherche d'un lieu où nous pourrons espérer vivre en paix. Cela signifie que nous abandonnons cette galaxie. En raison de la durée de notre existence, nous sommes en mesure de le faire avec l'assurance que nous ne serons pas suivis. »

Taphetta fit crisser ironiquement ses rubans. Kelburn fronça les sourcils mais les autres ne remarquèrent même pas l'interruption.

« Notre taux métabolique, » poursuivit le translateur, « est, à notre connaissance, plus bas que celui de n'importe quelle créature. Notre cycle vital représente plusieurs milliers de révolutions planétaires standard et notre taux de reproduction est extrêmement faible : dans les conditions les plus favorables, notre population peut tout au plus être multipliée par deux au bout de deux cents générations. »

— « On n'a pas l'impression que ces gens-là aient été des maîtres de la science biologique, » commenta Taphetta.

Halden, mal à l'aise, s'agita. Les choses ne se passaient pas du tout comme il l'avait escompté.

— « A l'heure du départ, » continua la machine, « nous n'avons pas trouvé d'autre race intelligente, bien que nous en ayons repéré quelques-unes encore capables d'évoluer. Peut-être, dans un passé reculé, nos vaisseaux de reconnaissance ont-ils rencontré vos ancêtres sur une lointaine planète. Nous n'avons jamais été très nombreux et, comme nous nous mouvons et nous multiplions avec une telle lenteur, nous sommes en danger d'être submergés dans un avenir prévisible. Nous préférons nous en aller quand nous le pouvons encore. La raison qui nous oblige à fuir se trouve sur notre propre planète, enfouie profondément sous nos villes, dans les fondations que nous avions cessé d'inspecter parce que ce n'était pas nécessaire. Elles devaient durer un million de générations, ce qui est beaucoup, même pour nous. »

Emmer se redressa brusquement. Il avait l'air vexé. « Bien sûr ! Il y a toujours des égouts, et je n'ai même pas pensé à les examiner ! »

— « Au cours des dernières générations, nous avons lancé quatre expéditions — des voyages d'agrément car, alors, nous pensions avoir le temps d'explorer complètement l'espace. Chaque mission a pris une direction différente, afin que soit couvert un territoire aussi représentatif que possible. »

Kelburn se raidit. Sa physionomie exprimait à la fois la fierté et le dépit. Ses calculs avaient été justes. Mais pourquoi être parti

du principe que l'exploration avait été limitée à une seule direction ? Non, les ancêtres avaient voulu reconnaître la Voie Lactée tout entière.

Taphetta avait bronché : cela faisait quatre fois plus d'humains à supporter ! On n'en avait encore rencontré que le quart, et c'était une pensée qui n'avait rien de réconfortant.

« Après de longs préparatifs, nous avons envoyé une flotte vers l'une des planètes les plus proches, qui avait été sélectionnée sur la base des rapports de la première expédition. Nous avons eu la mauvaise surprise de constater qu'elle était infestée, alors qu'elle était saine lors du précédent passage ! »

Halden fronça les sourcils. Ces gens-là se révélaient de moins en moins experts en biologie. Ils avaient dû avoir une raison pour fuir et la maladie en était une aussi valable qu'une autre, mais, s'il ne se trompait pas, le mot « infesté » n'était pas pris dans son strict sens sémantique. Il pouvait s'agir d'une erreur de traduction.

« Les colons ont refusé de s'installer. Ils sont revenus immédiatement pour rendre compte de la situation. Nous avons alors fait décoller nos unités les plus rapides et les plus lourdement armées. Nous n'avions pas le temps de refaire tout le chemin parcouru car nous nous étions arrêtés sur d'innombrables planètes. Nous nous sommes contentés d'en inspecter quelques-unes, les plus lointaines. Partout, nous avons trouvé les parasites. C'était nous qui étions responsables de leur présence. Nous avons fait ce que nous avons pu. Nous avons détruit les planètes les plus rapprochées qu'avaient visité les quatre équipes de prospection. Toutes nos réserves nucléaires y ont passé. »

— « Je me demandais bien pourquoi la trajectoire s'arrêtait brusquement, » s'exclama Taphetta. Mais il n'y eut ni commentaire ni réponse.

— « Nous avons reconstitué les événements : les parasites vivaient depuis longtemps dans nos égouts, se nourrissant de nos déchets. Comme ils sont minuscules et se meuvent extraordinairement vite, la nuit, ils pouvaient s'introduire dans nos vaisseaux. Chaque fois qu'un astronef partait, ils étaient à son bord. Nous connaissions leur existence, mais ils étaient si petits qu'il était malaisé de les déloger de leurs repaires. Nous les avions donc tolérés. »

— « Ces êtres n'étaient pas si intelligents que cela, » dit Taphetta. « Il y a longtemps que nous avons résolu ce genre de problème. Certes, notre astronef présente une exception, mais nous n'avons atterri nulle part et nous n'atterrirons pas avant qu'il soit désinfecté. »

La machine continuait de traduire le message : « Nous ne savions pas que, cachées à proximité de la coque et exposées de façon continuelle aux radiations de l'espace, ces créatures infimes subiraient des mutations dangereuses et s'évaderaient pour peupler les planètes sur lesquelles nous nous posions. Il y a toujours eu de répugnantes bestioles qui mar-

chaient au lieu de ramper, mais, maintenant, elles étaient encore plus vicieuses, se multipliant de façon explosive et attaquant avec une violence inlassable. De tout temps, elles avaient été porteuses de germes qu'elles nous transmettaient, mais elles étaient désormais elles-mêmes de véritables péninières de parasites, encore plus petits, qui eux aussi nous contaminaient. Finalement, nous sommes devenus allergiques à elles et, maintenant, ramper est une torture lorsqu'il y en a une à un kilomètre de nous. »

Taphetta contempla les humains. « Qui aurait imaginé cela ? Vous vous trompiez complètement sur vos origines. »

Kelburn, immobile, regardait fixement devant lui sans rien voir. Meredith s'appuyait contre Halden ; elle gardait les paupières baissées.

« La femme a finalement choisi, maintenant qu'elle sait qu'elle fut, autrefois, une vermine, » enchaîna Taphetta. « Mais il y a des larmes dans ses yeux. »

Le message n'était pas terminé : « L'intelligence de cet animal a légèrement progressé, bien qu'il n'y ait pas une grande différence entre le plus évolué et le plus bestial — nous avons vérifié les deux extrémités de l'échelle au cours de nos quatre expéditions. Toutefois, auparavant, il était relativement inoffensif. A présent, il est pervers et enragé. »

Taphetta fit claquer ses rubans. « Arrêtez la machine. Inutile que vous entendiez cela. Notre origine, aux uns comme aux autres, n'est pas forcément raffinée. Ces êtres étaient des genres de limaces — et vous, êtes-vous aujourd'hui conformes à la description qu'ils font ? Peut-être un peu, intellectuellement, par votre orgueil. Mais c'était un orgueil mal fondé. »

— « Nous ne pouvons, » continuait le translateur, « détruire toutes les planètes sur lesquelles nous avons étourdiment lâché ces vermines : elles sont trop nombreuses et leur métabolisme est trop rapide. Il y a une dérive des étoiles ; quelques-unes nous échapperaient nécessairement et, avant que nous ayons réussi à annihiler la dernière, le parasite aura découvert l'astronautique — il a peu d'intelligence, mais il est capable d'aller jusque là — et nous aura distancés. Nous savons reconnaître quand une entreprise est vouée à l'échec. C'est pourquoi nous partons. Nous veillerons d'abord à ce que cet animal ne puisse jamais utiliser à son profit les fruits de notre civilisation. Peut-être atteindra-t-il un jour cette planète, mais il ne percera pas notre code : il est trop stupide pour cela. Vous qui aurez à l'affronter, pardonnez-nous, nous vous en conjurons. C'est la seule chose dont nous ayons honte. »

— « N'écoutez pas ! » s'écria le Rubané. Son corps mince s'arqua et ses rubans malmenèrent le translateur jusqu'à ce que celui-ci fût réduit au silence. « Inutile d'en parler à qui que ce soit. Ne vous faites pas de souci en ce qui me concerne : je ne le répèterai pas. »

Taphetta examina chacun des visages qui l'entouraient. « Mais je devine que vous rapporterez

fidèlement votre découverte. Vous allez avoir besoin de cet orgueil que vous avez développé ! »

Il s'assit sur l'appareil. On aurait dit une énorme faveur entourant un cadeau d'anniversaire.

Les humains remarquèrent vaguement cette ressemblance incongrue. Mais ils savaient que, en tant que membres de la race la plus nombreuse peuplant la Voie Lactée, une race que l'on ne craindrait plus à cause de ses mystérieuses qualités — que l'on mépriserait partout, au contraire — ils n'auraient jamais de présents à attendre. On ne ferait plus de cadeaux aux hommes. Plus jamais.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Big ancestor.

LES DONS DU TWERLIK

par JACK SHARKEY

Richesses, puissance... le twerlik était disposé à offrir aux hommes tout ce qu'ils désiraient.

Il gisait sur le froid sable gris, sa substance fibreuse étirée au maximum dans toutes les directions, semblable à un immense parapluie dépouillé de son tissu.

De chacune des baleines de ce parapluie rayonnaient des bras — ou des jambes. A partir de ces membres s'étiraient, à angle droit, d'innombrables filaments ressemblant à des tronçons de fil de fer, qui portaient eux-mêmes une multitude de longs cils sensitifs.

Ce gigantesque éventail circulaire s'étalait sur une superficie dépassant 15.000 km². Mais, si l'on eût pesé le twerlik suivant les normes terrestres, sa masse n'eût guère déplacé l'aiguille de la balance au-delà de la graduation indiquant une livre. Ses bras et ses cils, qui s'accrochaient fortement au sol, étaient si ténus et si diaphanes qu'un homme, même scrutant le sol de très près, n'eût certainement rien vu d'autre que du sable là où il s'étalait.

Il lui était impossible de se fragmenter. Dans sa substance gisaient des forces qui dépassaient sa compréhension.

La planète sur laquelle le twerlik était né et avait grandi était trop éloignée de son soleil pour permettre à une vie cellulaire de se développer. Il était donc constitué d'une molécule unique, indestructible, faite d'un nombre incalculable d'atomes.

Il possédait un sens visuel, mais un peu à la manière d'un radar. De douces vagues de lumière, en provenance de son soleil lointain, le baignaient éternellement ; les

objets qui se plaçaient entre lui et sa source de vie s'imprimaient en tant que valeurs négatives sur ses cils sensitifs. Le twerlik, alors, les enregistrait, les étiquetait et les classait dans son cerveau oblong, qui occupait le centre du cercle.

Il avait ainsi la possibilité de savoir ce qui se passait dans son voisinage. Il pouvait voir, il pouvait penser. Et il pouvait aussi agir.

Depuis des temps incommensurables, il s'occupait à transformer une partie de l'énergie lumineuse qu'il absorbait, de manière à agir sur les atomes du sable gris sur lequel il était étendu. Par un processus chimique complexe, il les transformait en sa propre substance, ce qui lui permettait de grandir d'un centimètre par année de temps terrestre.

Il grandissait. Et plus il grandissait, plus il captait d'énergie en provenance de l'astre. Et plus il captait d'énergie, plus il assimilait de sable gris. De ce sable gris qui couvrait sa planète, dont la période de rotation était égale à la période de révolution. Et plus il assimilait de sable, plus il grandissait.

Tel était le cycle de vie du twerlik. Absorber, transformer, grandir. Absorber, transformer, grandir. Il s'en contentait. Aussi longtemps qu'il pourrait le faire, il serait heureux.

Et un jour, dans le temps de sa cent millionnième orbite autour de la faible étoile lointaine, les hommes de la Terre arrivèrent.

Le signe prémonitoire de leur apparition fut une sorte de sensation de gonflement, un peu comme le doux tiraillement d'une nausée — quand les cils, sous l'effet des feux étincelants des fusées de propulsion de la nef, commencèrent brutalement à surabsorber.

Le twerlik n'avait pas une idée exacte de ce qui se passait, mais il se contrôla immédiatement. Il était dangereux de laisser les cils trop près des feux, malgré la tentation qu'offrait ce festin inattendu. Il supputa rapidement l'endroit où la légère fusée métallique, qui amorçait sa manœuvre d'atterrissage, allait se poser, et les en écarta à une distance raisonnable.

« Cette chose qui arrive, » pensa le twerlik, « est une *bonne* chose. »

Il fut heureux de cette idée nouvelle. Jusqu'alors, il avait pensé que son existence avait atteint son apogée. Or, il savait maintenant qu'il existait de *meilleures* choses que celles qu'il connaissait. Entre autres, cette nécessité de distribuer l'énergie nouvellement absorbée à ses membres. Elle donnait au twerlik une conscience plus grande de l'existence de son cerveau, en tant que centre moteur de l'immense empire qu'il constituait.

« J'ai un *moi*, » réalisa-t-il, « et mes extrémités ne sont que des parties de ce *moi*. »

Il se sentait surexcité — non en raison de l'énergie supplémentaire qu'il continuait d'absorber et de distribuer — mais à la pensée de tout ce qu'il avait appris en quelques instants.

Alors il réalisa ce qu'était un *instant*. Jusqu'à l'arrivée de la nef,

faute de système de référence, il ignorait ce qu'était le *temps.* Son existence passée avait pu durer des temps immémoriaux, aussi bien que le temps d'un clin d'œil, à l'échelle des choses de la Terre ; il n'avait jamais eu la possibilité de s'en rendre compte.

« Je sais ce qui est *bien,* et je sais ce qui est *mieux.* Je connais la différence qui existe entre un *instant* et une *éternité,* » se dit-il.

Brusquement, une nouvelle sensation l'envahit : la *gratitude.*

« Ce grand événement, » pensa-t-il (et en même temps lui venait sa première notion de différenciation des grandeurs) « m'a rendu un immense service, en un instant. Mon *moi* s'en trouve amélioré, donc reconnaissant. »

Mais, en même temps qu'il pensait cela, il connut sa première souffrance : dans son cerveau, tous les nouveaux concepts essayaient de se grouper en structures synoptiques et sub-atomiques. Son *moi,* incapable de suivre un influx aussi rapide, commença à devenir douloureux.

Alors, pour éliminer la souffrance, il eut l'idée d'augmenter le volume de son cerveau en utilisant une partie de l'énergie absorbée. Et, comme la *sagesse* lui vint en même temps, il l'augmenta suffisamment pour laisser de la place à de nouveaux concepts qui, il le sentait, n'allaient pas tarder à venir se graver dans son *moi.* Il avait compris qu'il lui fallait de la place pour les notions nouvelles de *sagacité,* de *prudence,* de *remède au mal de tête* et de *vigilance.*

Perdu dans ses pensées, il continuait d'observer la Nouvelle-Chose-sur-la-Planète, quand il sentit de nouveau un surcroît d'absorption dans ses cils. Compte tenu des modifications apportées au flux lumineux en provenance de son soleil lointain, il en déduisit que certaines choses sortaient de la fusée.

Et à sa collection d'idées, son cerveau ajouta immédiatement celle de *pitié.*

Car les créatures qui émergeaient de la fusée étaient de désolantes parodies de son propre organisme, quelque chose comme des twerliks verticaux embryonnaires. Elles étaient faites d'un bloc central apparemment inutile, auquel étaient attachés quatre membres ridiculement courts, et surmonté d'un petit *moi.* Elles possédaient cinq filaments à l'extrémité des membres supérieurs, mais pas de cils apparents.

« Ces créatures, qui sont si peu de chose, m'ont pourtant montré de la générosité, » se dit le twerlik.

Après une série de mouvements incohérents, les créatures retournèrent au Grand Objet. Elles en ressortirent bientôt, apportant avec elles des objets volumineux qu'elles posèrent sur le sable gris et sur le twerlik lui-même. Et les objets émirent bientôt une grande quantité de luminosité et de chaleur, tandis que les créatures s'occupaient à des choses incompréhensibles, en utilisant des objets anguleux à quatre membres verticaux, qui n'étaient certainement pas vivants.

Les cils du twerlik absorbaient

goulûment tout ce qu'ils pouvaient de ce nouveau festin inattendu.

« En peu de temps, je puis maintenant grandir comme je n'ai jamais grandi de ma vie ! Je vais bientôt pouvoir couvrir la planète tout entière ! »

De nouveaux concepts le pénétrèrent, embarrassants. D'où pouvait bien venir cette idée d'une énorme boule, faite de matériau solide, et gravitant autour d'une étoile ? En même temps, il sut que les choses anguleuses à quatre membres étaient des *tables* et des *chaises*, et que les pauvres twerliks embryonnaires étaient des *hommes*.

Une chose intriguait le twerlik : comment toutes ces notions l'atteignaient-elles ? Elles venaient des *hommes*, il le comprenait. Mais par quel processus ? Il ne pouvait le déterminer.

Il ne comprit que lorsqu'il eut analysé l'un des concepts nouveaux qui l'habitaient, celui de *pression*.

Cette notion lui était venue quand la *nef* avait pressé ses membres, ses filaments et ses cils. Puis celle de *différence de pression* quand les *hommes* avaient marché sur lui, et quand ils avaient installé les *chaises*, les *tables*, le *chauffage* et les *lampes*.

Mais il existait une autre sorte de *pression*. Elle était parfois très importante, parfois très subtile, et il ne la ressentait que dans un faible rayon autour des *hommes* — et seulement quand ils étaient là. Que pouvait bien être cette *pression* inégale et mobile, qui frappait durement ou bien qui caressait, et qui, il le savait, était à l'origine des concepts qui l'atteignaient ?

Le twerlik établit un champ de concentration tout près des hommes, le plus près possible, cherchant l'origine de ces étranges différences de pression. Et soudain il sut.

Les *bouches* des hommes. Ils *parlaient*. Le twerlik entendait les *sons* qu'ils émettaient.

Son cerveau recommençait à lui faire terriblement mal. Une fois de plus, il utilisa pour l'agrandir une partie de l'énergie absorbée.

Puis il *écouta* ce que l'on *disait*, et commença à *apprendre*.

Ces hommes étaient les premiers, des *pionniers*. Plus tard il y en aurait d'autres, beaucoup d'autres, car ils savaient maintenant que l'*air*, la *gravité* et les *conditions climatiques* étaient *okay*. Il y aurait des *maisons*, et des *rues*, et des *enfants*, et la *colonisation*, l'*expansion*. Et aussi (le twerlik en frissonna de plaisir) de la *lumière*. Ces créatures avaient constamment besoin de *lumière*. Elles ne pouvaient pas *voir* sans lumière. Il y aurait beaucoup de *chauffage*, de *lampes*, de *feux de camp*, d'*allumettes*, de *flammes*, d'*étincelles*, d'*éclairs*. Ici, à cet endroit même. Toute une quantité invraisemblable d'énergie... à la disposition du *moi* du twerlik...

Gratitude était une bien faible expression pour dire ce qu'il ressentait, et pour rendre l'intensité de son émotion. Il devait aider ces créatures, les *récompenser*.

Oui, mais comment ?

La seule chose qu'il pouvait leur offrir, c'était de l'énergie. Mais

qu'avaient-ils à faire de son énergie à lui, eux qui en possédaient assez pour se permettre de la gaspiller ?

Il lui fallait découvrir ce qui avait le plus de valeur à leurs yeux, et le leur offrir. Désespérément, il concentra ses facultés d'audition et de compréhension.

Avec voracité, il absorba tout ce qu'ils disaient. Il enregistra, tria, mixa, indexa. Et, petit à petit, d'un flot de bizarreries, d'espoirs et d'ambitions, émergea la réponse qu'il cherchait.

Ce qu'ils désiraient avec autant d'intensité, le twerlik avait le pouvoir de le leur procurer...

Cela nécessitait des *mouvements*, et le twerlik n'était pas très sûr de savoir se mouvoir. De toute son existence, il n'avait jamais fait autre chose que s'étendre, appuyé sur le sol, en de rigoureuses horizontales.

Il questionna son *moi*, afin de savoir s'il avait la possibilité de se déplacer. Quelles que pussent être les difficultés. Il avait une dette envers ces créatures, une dette de reconnaissance. Quel qu'en soit le prix, il fallait qu'il réussît.

Il opéra plusieurs tentatives. D'abord, il essaya de plier et de remuer ses filaments, tout comme les créatures le faisaient avec leurs membres. Sans succès. Avec découragement, il fouilla une nouvelle fois dans sa réserve de concepts... et découvrit soudain celui de *levier*. C'était grâce au principe du levier que les hommes se mouvaient. Ils avaient des *muscles* qui se *contractaient*, permettant aux *tendons* de modifier l'angle des *os*.

Le twerlik ne possédait aucune de ces choses.

Alors il essaya *propulsion*, cette force qui faisait mouvoir la nef des hommes. Mais s'y greffèrent aussitôt *élément combustible*, des canaux creux appelés *fusées*, et un conditionnement mécanique des fusées appelé *venturi*. Il y avait aussi *pistons*, *cylindres*, *engrenages*, et des tas d'autres notions inutilisables.

Le twerlik continua de réfléchir. Il s'écoula des centaines d'intervalles de temps qu'il avait assimilés comme étant des *moments*. Et il arriva au concept de *magnétisme*.

Les forces requises étaient en sa possession.

Par un subtil contrôle des électrons qui circulaient le long de la face intérieure d'un de ses membres, long de dix kilomètres, il réussit à créer un courant électronique différentiel. Le résultat fut un léger mouvement d'ondulation vertical à l'extrémité du membre.

La joie s'empara du twerlik. Le reste était aisé. En quelques instants, il assimila la notion de *coordination*, et se rendit compte qu'il pouvait agiter ses membres en tous sens, en d'agréables mouvements ondulatoires.

Il se mit au travail. Les hommes, à ce moment-là, étaient en train de subir, à bord de la nef, une étrange somnolence appelée *sommeil*. Le twerlik sentit l'excitation le gagner. S'il travaillait avec suffisamment de rapidité, il allait pouvoir leur faire une *surprise*.

Concentrant toute son énergie, il se contracta, se replia, se tortil-

la, jusqu'à ce que tout son immense corps fût rassemblé à proximité de la nef. Il en fit alors pénétrer une partie par le sas demeuré ouvert et se répandit partout, sauf sur le corps des humains qui dormaient.

Le twerlik se sentait affaibli par l'effort immense qu'il avait fourni, mais il se refusa à se reposer. Le résultat était presque acquis maintenant. Il eut soudain une sorte de vertige, mais juste à ce moment-là, un cordon de cils qui tâtonnait atteignit une source d'énergie énorme, à proximité des fusées propulsives de la nef.

Par un intense siphonnage, le twerlik rétablit son potentiel énergétique. Il se trouva de nouveau en pleine forme, et poursuivit son œuvre.

Cela lui prit des centaines et des centaines d'instants, mais en définitive ce fut un twerlik heureux, bien que mortellement affaibli, qui reprit sa position première, collé au sable gris jusqu'à une distance incroyable. Sous la faible lueur qui émanait de son étoile lointaine, il attendit le réveil des créatures, tout en regardant la nef, dont la forme s'était légèrement modifiée. Elle avait perdu de sa hauteur mais, en revanche, elle s'était considérablement élargie à la base, et présentait un centre bulbeux.

Le twerlik n'attacha pas d'importance à ces modifications. Il avait manifesté sa reconnaissance envers les hommes, et cela seul importait.

Soudain, les créatures jaillirent de la nef, poussant des cris inarticulés que le twerlik interpréta comme étant des manifestations de *peur*. Les hommes *criaient*.

Cela n'avait pas de sens. Ces êtres étaient-ils devenus fous ? Ne leur avait-il pas donné ce qu'ils désiraient le plus au monde ?

Il ne comprenait plus.

Il avait besoin de recouvrer ses forces, sérieusement amenuisées, et il attendit qu'ils missent en service le chauffage et les lampes que, comme tout le reste, il avait *améliorés*. Mais rien ne vint. Les hommes étaient immobiles, prostrés. Ils utilisaient des mots nouveaux, *piège*, *impossible*, *condamnés*.

Le twerlik sentait qu'ils étaient terriblement malheureux, mais il ne comprenait pas pourquoi. Il semblait qu'il y eût un rapport entre leur désespoir et sa manifestation de reconnaissance. Oui, mais lequel ?

Peut-être devait-il annuler tout ce qu'il avait fait pour eux ? Malheureusement, il ne possédait plus l'énergie nécessaire.

Il continua de réfléchir. Sur le comportement des humains, qui ne désiraient rien d'autre que l'*or*, et qui agissaient si bizarrement quand on leur offrait une nef faite tout entière de cet élément.

Alors, il comprit, en un éclair. Ce qu'il avait fait ne leur suffisait pas. Il comprit qu'un mot était indissolublement lié à celui d'*hommes*. Celui de *cupidité*.

Les créatures étaient maintenant immobiles, allongées sur le sable. Avec tristesse, il puisa dans ses dernières réserves d'énergie et, d'un seul coup, il les transforma en cet or qu'ils aimaient tant.

.. ..

Le twerlik gisait sur le froid sable gris, aspirant la vie qui émanait de sa faible étoile lointaine. Il réfléchissait, se demandant s'il ne valait pas mieux, en définitive, se contenter d'être un twerlik tout simple. Sans dettes envers quiconque.

Mais *aider* était dans sa nature. Et l'on ne refait pas sa nature.

Deux révolutions plus tard, une seconde nef se posait sur la planète où gisait le twerlik. Elle contenait des créatures identiques à celles qu'il avait transmutées en or. Elles avaient eu un accident à une chose appelée *réservoir de recyclage,* et étaient très faibles.

Une rapide analyse de leur conversation prouva au twerlik qu'il se trompait, que ces créatures étaient totalement différentes des premières. La seule chose qu'elles désiraient, c'était un élément fait de molécules d'une composition relativement simple, qu'elles appelaient *eau.*

Il était aisé de les satisfaire. Cela ne demandait qu'une dépense infinitésimale d'énergie.

Quand la transmutation de cette seconde nef fut achevée, le twerlik, étalé sur le sable imbibé d'eau, ajouta fièrement *perméabilité* à son vocabulaire.

Traduit par Martine Christiaens et Marcel Battin.
Titre original : The twerlik.

GUIDE PROFESSIONNEL DU SPECTACLE

(Guide du show business)

AUTODAFÉ

par DAMON KNIGHT

ILLUSTRÉ PAR RITTER

Le jeu de la vie n'était pas encore complètement terminé ; il n'avait pas tout à fait perdu son sel.

Le roi du monde était assis sur le balcon, écoutant le vent qui soufflait sur la tour. Il était saoul. Il le serait de plus en plus, jusqu'à en être malade, jusqu'à ce que les chiens s'occupent de lui. Dès l'après-midi du lendemain, il serait de nouveau saoul, puis malade.

Le chien Roland se tenait près de lui, à distance suffisante pour être hors de portée d'un éventuel coup de pied. L'homme éprouvait son regard patient comme une démangeaison, comme l'irritation d'une blessure mal cicatrisée qu'il ne pouvait gratter.

Il regarda le chien, détailla la fourrure grise au-dessus des yeux injectés de sang, les babines pendantes et les crocs jaunes. Mon gaillard, tu es trop vieux, pensa-t-il avec une amère satisfaction. Tu ne passeras pas un autre siècle.

Hommes et chiens, tous mourraient à leur tour. Les chiens vivaient tout au plus cinq cents ans ; toute la science de leurs maîtres n'était pas parvenue à leur accorder plus longtemps. Mais la race des chiens n'était pas encore éteinte. Celle des hommes l'était.

Il restait cinquante-neuf chiens,

cinquante-huit femelles et un mâle.

Il ne restait qu'un seul homme, qui pouvait se donner le titre de roi du monde, ou de Dalaï-Lama, ou tout autre qui lui conviendrait. Personne ne viendrait lui disputer cet honneur.

Il était âgé de neuf mille et quelques centaines d'années. Longtemps auparavant, durant la première partie de sa vie, on lui avait donné les catalyseurs organiques qui avaient ralenti et presque supprimé le processus de maturité et de vieillissement... Presque, mais pas vraiment. A mille ans, il était comme un homme de trente ans et à deux mille il en paraissait à peu près quarante. Les années d'or de la maturité, de la pleine puissance, avaient été multipliées jusqu'à sembler ne jamais devoir finir.

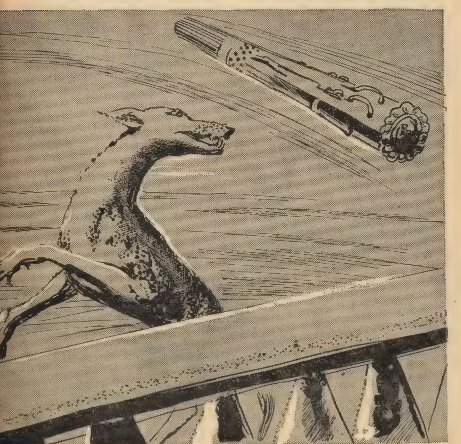


Mais les années de vieillesse furent, elles aussi, multipliées. Pendant plus d'un millénaire, il avait été un vieil homme. Il agonisait depuis un autre millier d'années.

Les chiens le gardaient en vie. Ils surveillaient les machines, le servaient et accomplissaient le travail pour lequel il était devenu trop faible. Les chiens intelligents et fidèles qui seraient encore là, bien vivants, lorsqu'il serait mort.

Avec un regret amer, il songea à sa mère. Il se souvenait vaguement d'elle ; elle était morte quatre mille ans auparavant. Il se dit qu'elle aurait aussi bien pu avoir une fille. Elle n'avait pas besoin de le laisser partir seul !

Peut-être avait-elle essayé. Il croyait se le rappeler. Elle avait eu des fausses couches. Les facultés humaines s'affaiblissaient et se détérioraient dans le confort ex-



cessif. Il avait lui-même été incapable de procréer lors de ses années de pleine puissance.

Pour les chiens, ce n'était pas la même chose, se dit-il sombrement. Ils se reproduisaient par obligation, et non pour leur propre plaisir. *Je ne voulais pas* d'enfant, lorsque j'étais jeune. *Eux*, ils ne pensent à rien d'autre.

A nouveau, il regarda Roland, et la queue du chien se mit à battre sur le sol dallé.

L'homme ressentit brusquement une douleur qui nouait sa poitrine. Il imaginait parfaitement les petits chiots avec leur grosse tête rassemblés autour du feu, le soir, écoutant leurs aînés tandis qu'ils leur parlaient de l'Homme. Il imaginait leurs grognements de désespoir en apprenant qu'il n'existait plus aucun homme dans le monde...

Siècle après siècle... Peut-être oublieraient-ils à la longue qu'il avait existé une race de maîtres. Peut-être leur désarroi et leur tristesse deviendraient-ils un vague chagrin, un besoin persistant qui les emmènerait en une quête sans fin, à l'image de l'Homme. A leur tour, ils pourraient être grands.

Et alors, toutes les œuvres de l'Homme seraient oubliées, perdues à jamais. Elles ne représenteraient plus que l'insignifiant prélude au règne du Chien.

Cette pensée accrut son chagrin jusqu'à le rendre intolérable. Il saisit le pot frais qui se trouvait sur la table, près de lui, et but une longue gorgée. La liqueur, maintenant, était un poids lourd au fond de lui. Bientôt, il allait être malade.

Il but encore et aspira une bouffée d'air. D'un geste soudain, il jeta le pot vers la balustrade. « Il est vide, » dit-il. « Va m'en chercher un autre. »

Immédiatement, Roland fut debout, agitant sa queue de façon comique. « Oui, maître. » Et il s'éloigna, tenant le pot entre ses doigts maladroits.

Roland se hâtait, ignorant l'étroite zone douloureuse au bas de son échine et les élancements dans ses pattes. Le corps des chiens, bien que grandi et amélioré, n'était pas fait pour marcher debout. On accepte un cadeau et l'on s'en fait une joie, mais il faut payer pour cela. Et c'était là que l'âge frappait d'abord : les très vieux chiens ne pouvaient pas du tout se tenir debout et ils rampaient misérablement sur leurs quatre pattes. La honte qu'ils éprouvaient alors, pensa Roland, abrégeait leur vie.

La douleur véritable surgissait quand le devoir impliquait deux directions différentes dans le même instant. Tout le reste avait bien peu d'importance. C'était une chose que de savoir ce qui était bien pour le maître — et même de comprendre, en un recoin caché de son esprit, que le maître était stupide, amer, jaloux et cruel. Et c'en était une autre que de faire le bien quand le maître ordonnait le contraire. L'obéissance était une joie et une nécessité primordiale ; si le maître ordonnait : « Tue-moi ! », alors, bien que le cœur du chien fût plein de remords, il devait obéir.

Ainsi, il éprouvait de la joie à remplir le pot et à le servir, mais aussi de la douleur car la liqueur était un poison lent. Et même ceci n'était rien. Il y avait la question de la reproduction qui, maintenant, devrait être résolue très bientôt. Roland était le dernier mâle de sa lignée. Il savait comment les autres étaient morts. Un par maladresse, un autre parce qu'il avait la queue trop grosse, d'autres encore par plaisanterie, ou parce que les taches de leur pelage étaient mal placées, voire simplement parce que le maître était en colère.

Mais Roland atteignait le terme de son temps de fertilité et l'ordre de reproduction n'avait toujours pas été donné. La machine-nourrice glissait toujours dans chaque bouchée de nourriture l'agent chimique qui continuait de rendre stérile.

La plus jeune des chiennes encore en vie ne pourrait guère vivre plus de trois cents ans encore. Le maître, bien assisté, pouvait passer un autre siècle.

Comme tant d'autres fois, l'esprit de Roland se mit à tourner autour de la pensée inexprimée de la mort du maître. La mort solitaire, misérable, d'un exilé dégénéré...

Les chiens devaient se reproduire. Le maître devait en donner l'ordre.

Il remplit le pot et remonta la rampe, ses pattes fatiguées se dérobant sous l'effort. Près du seuil, une des femelles l'attendait. Elle ne dit rien mais, dans son regard anxieux, il y avait une question.

Roland secoua tristement la tête et passa son chemin.

Il déposa le pot sur la petite table et l'approcha de la main du maître. Le maître ne sembla pas le voir. Effondré dans les coussins qui garnissaient le trône d'argent et d'ébène, il contemplait le ciel. Son visage amer était détendu, presque paisible.

Peut-être songeait-il aux jours de sa jeunesse, lorsqu'il parcourait le vaste monde qui lui était échu. Peut-être méditait-il sur la grandeur qu'avaient connu ses ancêtres, sur les machines qui tournaient autour du globe, les puissantes cités, la profondeur et l'audace de l'intelligence qui avait résolu les ultimes secrets de l'univers.

C'était un moment favorable. Roland ne pouvait se permettre d'attendre plus tard. Son cœur battait douloureusement et sa gorge était sèche lorsqu'il dit : « Maître, puis-je parler ? »

L'homme tourna lentement la tête et ses yeux bordés de rouge se fixèrent avec surprise sur le visage de Roland. « Tu es revenu ? » demanda-t-il d'une voix épaisse. « Où est le pot ? »

— « Ici, maître, » dit Roland en avançant le pot. Il attendit pendant que l'homme s'en saisissait et buvait. Puis il répéta : « Maître, puis-je parler ? »

L'homme rota et essuya ses lèvres gercées d'un geste de la main. « D'accord. Qu'y a-t-il ? »

Les mots se pressèrent sous l'effet de l'émotion. « Maître, je suis le dernier des chiens mâles. J'approche du terme de ma fécondité. Si nous ne nous reproduisons pas,

vous resterez sans soin après la mort de cette génération. »

L'homme le regarda. Il y avait une franche hostilité dans ses yeux rétrécis. « Eh bien, reproduis-toi donc, » dit-il. « Ne viens pas me demander la permission pour faire tes petites saletés. »

La gorge de Roland était brûlante de honte. « Maître, pour me reproduire, il faut arrêter la drogue qui est dans la nourriture. »

— « Arrête-la. »

Roland comprit qu'ils jouaient. La mémoire du maître était faible, mais pas à ce point. Ses pensées se firent plus vives, bien qu'il eût peu d'espoir. Si c'était là un jeu, cela procurait donc du plaisir au maître. Il dit : « Maître, cela est dirigé par une machine automatique. Le cylindre de contrôle est placé sous votre sceau. »

Pendant un instant, l'homme le contempla en silence, puis il gratta les poils de son menton d'une main maigre, osseuse. « C'est ça, n'est-ce pas ? » dit-il. « Tu veux que j'ouvre le cylindre afin que tu puisses faire une autre génération de sales petits chiots gémissants. »

— « Oui, maître. »

— « Tu veux que tes chiots me survivent. »

— « Non, maître ! »

Des choses innombrables, inexprimables, se pressaient dans l'esprit de Roland. Il ressentait de la honte, de l'horreur et un désespoir sans fin. Dans le même temps, il savait que c'étaient là des choses qu'il se devait d'éprouver, et il en était heureux. Car un chien, si bon qu'il soit, reste un chien, et une homme, pour vil qu'il devienne, est un homme.

Le maître dit lentement : « Que veux-tu donc, Roland ? »

— « Je veux que vous viviez, » dit le chien, et sa voix se brisa. Les larmes de sa race, rares et lentes, coulèrent sur ses joues.

L'homme demeura silencieux pendant un moment encore, puis il se retourna. « Très bien, apporte-le, » dit-il.

La femelle l'attendait à mi-chemin de la rampe. Derrière elle, il y en avait deux autres. Elles s'écartèrent timidement à son approche, mais leur anxiété les retenait. Il n'eut pas le cœur de les réprimander comme elles le méritaient.

— « A-t-il... ? »

— « Oui ! » dit Roland. Il s'éloigna rapidement au long de la rampe et les femelles le suivirent. Il en vint d'autres, à chaque étage, certaines courant à son avance, d'autres se rassemblant derrière lui. Le couloir était plein de leurs cris involontaires et de leurs gémissements de satisfaction.

Dans la salle de nutrition, elles étaient une douzaine à l'attendre, groupées autour de la cabine, près du mur opposé. Comme il approchait, elles se rangèrent en ligne et précautionneusement, avec cérémonie, il ouvrit la boîte et prit le long cylindre autour duquel se trouvait un fil avec le sceau de cire du maître.

Depuis son trône d'argent et d'ébène, le roi du monde contemplait la face pâle, sans expression, du ciel. Derrière lui, au bas de la rampe qui sentait perpétuellement

le chien quoi qu'il fît pour la désinfecter, il percevait les échos de l'allégresse canine.

Roland leur avait tout dit, pensa-t-il. Il se sentait revigoré, excité par la décision à prendre. Puis il cessa de songer à cela. Il était nécessaire de leur donner une vie nouvelle, il le savait. Autrement, il allait souffrir et mourrait dans la douleur et la solitude.

Mais il ne pouvait prolonger sa vie sans les épargner. Et c'était là une chose amère comme le fiel. Mieux valait tout achever en une seule fois, les chiens et l'homme.

Roland revint, haletant, la joie se lisant dans ses yeux. Il tenait le cylindre avec précaution. Sans un mot, il le lui tendit.

L'homme le prit. C'était un mince tube de métal argenté, avec les rainures et les saillies des divers éléments. Ils était entouré du fil et de la cire rouge de son propre sceau.

Combien de temps auparavant avait-il fait cela ? Cent, deux cents années ? Il avait su alors que ce jour viendrait.

Il regarda le chien qui attendait et il se souvînt avec étonnement du temps de sa jeunesse où l'ancêtre de ce chien avait été son plus cher ami. Ils avaient été alors plus unis que des frères. Durant des années, il avait redouté la mort des chiens.

Comment les choses avaient-elles pu changer à ce point ? Il contempla de nouveau Roland, ses larges sourcils froncés, ses yeux pleins d'adoration. Rien n'avait changé en lui. Il était incroyable de songer à quel point cette race avait été fidèle. Millénaire après millénaire, de l'aube de l'histoire jusqu'à ce jour, tous ces bouts de bois rapportés, ces maisons gardées et ces coups acceptés sans colère. Le poids de cette loyauté lui parut soudain devenir écrasant. Qu'avait bien pu faire son espèce pour être ainsi servie ? Et comment pourrait-elle jamais les récompenser ?

Les chiens valaient bien mieux...

Et ils survivraient.

En un instant, cette vision d'un monde de chiens ayant oublié l'Homme lui revint et son désir de meurtre reparut, se tordit en lui pour devenir une colère sourde, amère.

Il serra le cylindre de contrôle entre ses mains, comme si ses forces déclinantes pouvaient lui permettre de le briser.

— « Maître... » dit Roland en hésitant. « Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? »

— « Quelque chose qui ne va pas ? » dit-il. « Pas pour toi. Tes chiots hériteront la Terre. Une bande de sales chiens galeux pleins de puces. »

Les mots n'étaient pas suffisants. Ils devinrent le gémissement chevrotant et impuissant d'un vieil homme. Il leva le cylindre, peut-être pour frapper ; il ne savait pas ce qu'il avait l'intention d'en faire.

— « Maître ? Vous allez desceller le cylindre ? »

Des larmes de rage jaillirent au coin de ses yeux. Il dit sèchement. « Le voilà, ton sale cylindre. Attrape-le et tu l'auras ! »

Et il fit la chose : il lança son bras avec toute son énergie défaillante et le cylindre tourbillonna dans l'aire, au-delà de la balustrade.

Roland agit sans réfléchir. Ses pattes griffèrent les dalles, tous ses muscles tendus pour un acte aussi vieux que sa race. Puis il sentit pendant un instant le doux contact de l'ivoire de la balustrade sous ses pattes.

Il essaya une fois, vainement, de happer entre sa mâchoire le cylindre comme celui-ci décrivait un arc au-dessus de lui. Puis il n'y eut plus que le souffle du vent autour de lui.

Le roi du monde demeura assis sur son trône, écoutant le hurlement des chiennes.

Traduit par Michel Demuth.
Titre original : Auto-da-fé.

MÉTAMORPHOSE

par CHARLES VAN DE VET

ILLUSTRÉ PAR RITTER

Toute larve a besoin d'un cocon pour se développer avant de parvenir à maturité. Rien de plus normal... sauf si ce cocon est un être humain !

Une ville de plus. Une ville de plus, dans laquelle je devais rechercher un homme que je ne connaissais pas, dont je ne reconnaîtrais pas le visage. Je ne possédais ni ses empreintes digitales, ni son électro-encéphalogramme, ni aucun autre indice qui pourrait me permettre de l'identifier.

Et pourtant, il fallait le retrouver.

Il avait été autrefois mon meilleur ami. Son nom était alors Howard Zealley. Ce ne serait plus le même maintenant.

D'ailleurs, la « larve » qui se trouvait dans son cerveau aurait fait de lui un étranger.

Une seule façon d'accomplir ma mission : entrer en contact — même si je n'en étais pas conscient sur le moment — révéler mon identité et espérer ensuite qu'il me suivrait.

Je louai une chambre dans un hôtel bon marché. Pas au point cependant de ne pas avoir une liaison avec le service des renseignements.

J'écrivis mon nom en grosses lettres sur le registre d'entrées : MAX CALOF. Ses yeux pouvaient

tomber dessus par hasard. Il s'en souviendrait.

La pièce était petite : le classique réduit, pourvu du strict minimum. Ce qui me convenait parfaitement. Je n'avais pas l'intention d'y coucher. Je n'avais pas dormi dans une chambre depuis neuf ans — un an avant le début de la poursuite. Je quittai mes souliers de sport, me dirigeai en chaussettes vers le vidéo et glissai un demi-dollar dans la fente de l'appareil.

L'écran s'illumina et le visage d'une belle femme souriante apparut. « En quoi puis-je vous être utile, monsieur ? » me demanda-t-elle d'une voix agréablement timbrée et sur un ton fort amical.

Je m'aperçus que la femme ne parlait pas réellement, comme elle en avait l'apparence. Ce n'était qu'une image dont la voix et les expressions de physionomie étaient émis par le central d'information.



Je m'étendis sur le lit en pliant l'oreiller sous ma tête de façon à obtenir une vision parfaite de l'écran. « Donnez-moi les noms des deux cents citoyens mâles les plus éminents de la cité, » dis-je.

Le visage de la femme n'exprima aucune surprise, mais ma demande fut suivie de la longue pause habituelle en pareil cas. La requête était insolite. Les relais du central éprouvaient toujours des difficultés à définir convenablement le mot « éminent ».

— « Avez-vous une préférence pour une catégorie spéciale ? » s'enquit l'image.

— « Donnez-moi toutes les catégories, » répondis-je.

Nouvelle pause. Même un cerveau mécanique avait besoin d'un certain temps pour rassembler toutes ces informations, mais je les obtiendrais.

Au bout d'un moment, la femme commença : « Edward Anderson, Russell Baker, Joseph Dillon, Francis... »



Tandis que la voix doucement modulée poursuivait son énumération, je fermais les yeux, gardant mon esprit inerte, laissant chaque nom traverser, sans résistance, ma conscience. Parfois cette méthode faisait naître une intuition. Nul besoin de rédiger une liste. Ma mémoire est sans défaut.

Je m'aperçus que j'avais dégrafé mon col de chemise et que je transpirais. Je n'avais pas remarqué l'élévation de la température ni l'absence de conditionnement d'air dans la pièce. La sueur s'évapora et mon corps s'adapta à l'ambiance de la chambre. Ayant retrouvé le confort physique, mon attention se concentra de nouveau sur la voix féminine.

A la fin de l'énumération, je n'avais retenu aucun nom. Je rouvris les yeux. « Limitez-vous aux personnes entre vingt et quarante ans, » dis-je. Zealley devait avoir trente-sept ans — mais il paraissait probablement plus jeune. « Compris ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Combien en reste-t-il ? »

— « Soixante-quatre. »

J'étais toujours tenté d'interrompre la liste. J'étais las de l'éternelle répétition de la même formalité et des mêmes résultats décevants. C'est bien long de chercher un homme pendant huit ans. Et pourtant je ne pouvais me permettre la moindre négligence. J'avais analysé le mécanisme mental de Zealley, ses méthodes d'action, sa façon de se cacher et c'est là-dessus que j'avais misé toutes mes chances. Lorsque la femme eut fini de parler, je coupai le vidéo.

La pendule murale indiquait midi moins quelques minutes. Je n'avais pas encore pris mon petit déjeuner. Je commandai un repas, mais une arrière-pensée me disait qu'un jour je perdrais mon appétit. Il me restait si peu de satisfactions...

Le premier nom sur ma liste était celui d'Edward Anderson.

Il me fallut deux heures pour me rendre à son bureau et deux minutes pour me retrouver de nouveau sur le pavé. J'avais posé mes questions habituelles et obtenu la même réponse négative.

Pendant une heure, je flânai dans le quartier commerçant. Nul ne me prit en filature.

Ce qui éliminait Anderson de la liste — ou ceux qui se trouvaient en contact direct avec lui.

Le second était Russell Baker. Industriel. Société des Mines de Minneapolis.

Je fus reçu par son secrétaire, John Roesler.

— « Que puis-je faire pour vous ? » s'enquit Roesler. C'était un bel homme, fortement charpenté, avec une expression d'indolence somnolente. Il se faisait les ongles avec un petit canif d'or.

— « Je voudrais voir Mr. Baker, » dis-je.

— « A quel sujet ? »

— « Il s'agit d'une affaire confidentielle. »

— « Mr. Baker ne reçoit pas aussi facilement. Il n'a pas de temps à perdre avec tous les hurluberlus de la ville. »

Je n'irais pas plus loin. Autant faire contre mauvaise fortune bon cœur. « Auriez-vous la bonté de

lui faire parvenir un message ? » demandai-je.

Roesler haussa les épaules. « Si je le juge utile. »

— « Je vous conseille de le lui remettre, » dis-je en m'efforçant de l'impressionner. « S'il ne le reçoit pas, vous pourriez bien vous trouver sans emploi. »

Ses sourcils se levèrent légèrement.

« Dites-lui, » articulai-je, « que Max Calof désire le voir. » Et je lui épelai mon nom de famille.

— « Et à quel propos voulez-vous que je lui dise que vous désirez le voir ? » J'avais décelé une légère faille dans l'attitude hautaine de Roesler.

— « Il s'agit d'un ami commun — Howard Zealley, » répliquai-je. « Je crois que cela l'intéressera. »

Roesler dissimula un bâillement derrière une main parfaitement manucurée. « Nous verrons, » dit-il et je pris congé.

Deux fois, au cours des dix minutes qui suivirent, je remarquai dans mon sillage le même jeune homme au pâle visage, et mon pouls prit le galop. J'avais peut-être touché juste.

Je m'arrêtai pour examiner les chapeaux d'hommes dans une devanture. Du coin de l'œil, je vis le jeune homme faire halte à son tour. Il s'appuyait contre un poteau de signalisation lumineuse, tout en bottant négligemment un morceau de papier sur le trottoir.

Je pénétrai dans un grand magasin où je fis l'emplette d'une brosse à dents et d'un mouchoir et il me suivit en prenant soin de maintenir une certaine distance entre nous. Le dernier doute s'envola. Je rentrai à mon hôtel. Avec un peu de chance, le chasseur allait devenir maintenant le chassé.

Revenu à ma chambre, je tirai de dessous mon lit une valise, d'où je sortis un tournevis à poignée de caoutchouc, une paire de pinces, un couteau de poche, plusieurs mètres de fil de cuivre et un petit instrument logé dans une boîte noire de la taille du poing. Grimpant sur une chaise, je démontai le globe translucide qui recouvrait la lampe centrale. Je dénudai les arrivées, y connectai soigneusement deux fils que je reliai à la boîte et remontai le globe.

Le câblage de la pendule électrique me donna un peu plus de difficulté mais je terminai néanmoins mon travail de façon satisfaisante. Il était deux heures quinze. Je réglai mon dispositif pour trois heures. Zealley devrait être ici avant ce moment. Sinon, j'avais toujours la ressource de reculer mon réglage.

Il ne me restait plus maintenant qu'à attendre.

Près d'une heure s'était écoulée depuis la fin de mes préparatifs et je commençais à me demander si Zealley ne serait pas en retard, lorsque la porte de la chambre fut ouverte d'un furieux coup de pied.

L'homme qui entra était mince et brun, avec des cheveux châtains ondulés méticuleusement coiffés. Un nez crochu dissipait toute illusion de douceur.

J'étais déçu. Si c'était là Zealley, ce n'était pas du tout sous cet aspect que je m'étais attendu à le retrouver. Je l'aurais imaginé plus raffiné, plus intelligent, portant davantage sur sa personne les signes extérieurs du succès.

J'avais jaugé le personnage d'un regard rapide et je reportai mon attention sur les deux hommes qui suivirent mon premier visiteur : Roesler et le jeune homme au visage pâle. Roesler portait un chapeau jaune.

Je passai mes jambes sur le bord du lit où j'étais étendu et me dressai sur mon séant. « Entrez, » dis-je.

L'ironie n'échappa point à Roesler. Sans cesser de me fixer, il s'adressa aux deux hommes qui l'accompagnaient. « Restez auprès de la porte, George, » ordonna-t-il au jeune homme. « Vous, Steve, » dit-il à l'homme mince, « placez-vous de l'autre côté de lui. Tout près. » Il se laissa tomber dans le fauteuil derrière lui.

Je décidai d'activer un peu les choses. « Je vois que vous avez amené un adolescent, » dis-je en indiquant d'un signe de tête la sentinelle postée près de la porte. « Ce travail conviendrait plutôt à un homme. »

Roesler jeta un coup d'œil de côté au garçon qui découvrit ses dents et dont les yeux brillèrent d'une flambée de haine. Il tira de sa poche un couteau à cran d'arrêt et l'ouvrit.

Je dus reviser mon jugement en une seconde. Ce n'était pas un bandit vulgaire comme je l'avais cru au premier abord. Un certain méplat autour des larges blancs de ses yeux m'avertissait qu'il y avait là quelque chose de différent du simple courage.

— « Pas encore, George, » dit Roesler et sa voix, bien qu'empreinte d'une certaine douceur, arrêta le garçon avant qu'il eût fait le premier pas.

Roesler tira son canif de sa poche et se mit à se faire les ongles.

— « Un de ces jours, il ne vous restera plus d'ongles à tailler, » dis-je.

Roesler, amusé, eut un rire silencieux.

Je jetai un regard discret vers la pendule. Trois heures moins dix. Le temps s'écoule avec une désespérante lenteur en de semblables occasions.

Roesler m'observait d'un air songeur. « Vous ne semblez pas très nerveux, » dit-il.

— « Je devrais ? »

— « Je le pense, » dit-il. « A votre place, je crois que je serais nerveux. »

— « Vraiment ? »

— « Déshabillez-vous, » dit-il sans changer de ton.

Je pris une longue aspiration et commençai de déboutonner ma chemise. Un nouveau coup d'œil à la pendule m'avertit qu'il restait encore huit minutes. Il fallait faire durer les choses.

Roesler ne fit aucune tentative pour me presser. Il était certain de posséder le contrôle de la situation.

Je retirai mon slip et, pour la première fois, me sentis mal à l'aise. De me trouver nu comme un ver devant ces hommes me mettait en état d'infériorité morale. Je ne les craignais que dans une certaine mesure, mais j'avais perdu un peu de mon aplomb. Je me rassis sur le bord du lit en faisant de mon mieux pour affecter l'indifférence.

Roesler se tourna vers l'homme

brun. « Le rideau, Steve, » dit-il, « abaisse-le une minute. »

Steve obéit.

Ma peau était phosphorescente et luisait faiblement dans la demi-obscurité, mais le fait n'avait rien qui pût me surprendre.

Roesler se pencha en avant et le canif qu'il avait déposé sur son genou tomba. D'un geste automatique, il le rattrapa avant qu'il eût touché le sol.

Ce qui confirma mes premiers soupçons. Nul n'avait de réflexes aussi prompts — à part Zealley et moi-même. Je l'avais donc correctement jaugé. Il était trop intelligent pour s'être exposé aux regards d'un éventuel chasseur ; il avait dédaigné le prestige qu'il aurait pu acquérir et préféré demeurer dans l'ombre mais en occupant un poste qui lui permettait de déceler un poursuivant, lorsqu'il se présenterait.

Roesler-Zealley avait remarqué la brève lueur de compréhension qui avait brillé dans mes yeux et il hocha la tête. « Je voulais être sûr de ne pas me tromper, Max, » dit-il. « Toi aussi, tu as changé. »

Ce qui était vrai. Les larves qui se trouvaient dans nos veines nous avaient considérablement altérés au cours des années. Une petite sympathie s'était développée entre nous et il arrivait souvent qu'elles se prêtassent à nos désirs. Elles ne pouvaient pas lire nos pensées, bien entendu. Leurs activités n'étaient probablement que des réactions envers nos fonctions émotives et glandulaires. De plus, elles se comportaient souvent au mieux de leurs desseins, changeant les structures de notre corps et réglant au hasard, semble-t-il, notre métabolisme.

— « Que veux-tu de moi, Max ? » interrogea Zealley sur un ton des plus aimables. « Es-tu venu te joindre à moi pour conquérir le monde ? »

Il plaisantait et je ne lui répondis pas. Il savait la raison de ma présence en ce lieu.

Un léger déclic se fit entendre dans le globe, au-dessus de ma tête. Je fus sans doute le seul à l'entendre et je sus que l'alarme était donnée. Il ne faudrait que quelques minutes à la police pour arriver sur les lieux.

« Ou bien, as-tu l'intention de prétendre que les médecins ont trouvé un moyen de nous débarrasser de ces larves ? » demanda Zealley. Avais-je discerné un appel déguisé pour que je lui donne cette lueur d'espoir ?

Je secouai la tête. « Non, ils n'ont rien trouvé, Howard. »

— « Bon vieux Max. » L'amertume se glissa dans sa voix. « Fidèle Max, et tellement altruiste avec ça. Il va sauver le monde, il va sauver l'humanité tout entière ! » s'écria-t-il.

Il n'avait pas tellement changé. Il avait toujours son esprit sarcastique, ce qui ne rendait pas les choses plus plaisantes.

Il aurait pu dire : ce vieux Max stupide, lourdaud, ennuyeux. Les mots auraient mieux convenu à l'expression de sa voix. D'ailleurs il aurait eu raison. Les autorités du Nouveau Nébraska, d'où nous étions issus, avaient dit de même, mais en employant des termes plus diplomatiques.

— « Zealley et vous êtes très différents, » m'avait-on dit. « C'est l'une des raisons pour lesquelles nous vous avons fait travailler en équipe. Zealley est intelligent et doué d'imagination, mais c'est fondamentalement un égoïste. Il se moque éperdument de son prochain. Heureusement, vous ne lui ressemblez pas. Vous êtes un homme qui accepte ses responsabilités, un homme qui possède un sens solide du devoir. Nous savons que nous pouvons avoir confiance en vous. » Avaient-ils réellement confiance ou n'avaient-ils pas le choix, je n'avais jamais pu le savoir.

— « Nous caressions de si hauts espoirs. » Zealley s'abandonnait à des réminiscences et s'adressait plutôt à lui-même qu'à moi.

C'était vrai. Nous avions formé équipe tous les deux pour découvrir de nouveaux territoires et en dresser les cartes en vue de l'expansion de la race humaine. Sur un monde sans autre nom qu'un numéro d'enregistrement sur les cartes stellaires : le TR768-L-14, nous avions rencontré le désastre. Nous avions constaté que la planète était tout à fait inapte à servir d'habitat aux humains, mais nous avions eu le temps d'être piqués par des insectes que nous n'avions même pas vus.

Il n'en était résulté aucune infection et nous avions oublié l'incident jusqu'au moment où nous nous trouvions déjà fort avancés sur le chemin du retour. Graduellement, nous observâmes une accélération de nos processus sensoriels, un bien-être corporel trop prononcé pour être normal. Au cours des longues semaines de notre vol spatial, Zealley écrivit un roman historique dont je suis persuadé qu'il deviendra classique. Moi-même je découvris que je résolvais sans peine des problèmes de hautes mathématiques qui étaient toujours demeurés bien au-delà de mes moyens.

Au bout du troisième mois, nous n'éprouvions plus le besoin de sommeil. Au cours des jours et des nuits qui suivirent, nous nous entretînmes brillamment de sujets qui ne nous avaient jamais intéressés auparavant, poussant la discussion jusqu'à des profondeurs dont nous n'aurions jamais eu l'idée. Nous étions dans l'incapacité de fournir une explication de cette étrange métamorphose, mais nous nous doutions cependant qu'elle était liée à notre séjour dans la planète TR768-L-14, et aux insectes qui nous avaient piqués. La cause du phénomène n'avait qu'une importance secondaire ; seule nous intriguait l'extraordinaire réalité. Aussi c'est avec une joie sans retenue que nous apprêtions à faire étalage de nos prouesses physiques et mentales.

Les autorités du Bureau Spatial se trouvèrent au moins aussi impressionnées que nous l'avions prévu. Les médecins découvrirent rapidement que nous avions été infectés par un germe, mais un germe bénéfique qui vivait en symbiose dans notre organisme. Cette découverte fut suivie par des mois de tests et d'examens.

Dans l'intervalle des conférences avec nos propres médecins, chercheurs de laboratoires et di-

vers spécialistes de passage, nous nous amusions à exhiber nos facultés récemment acquises. Une douzaine de fois par jour, je devais prouver mon invincibilité dans l'épreuve du bras-roulé. Et même lorsque mes adversaires eurent trouvé le moyen de se mettre à deux contre moi, je n'eus pas de difficulté à les vaincre.

Zealley se trouvait attiré par des exhibitions plus spectaculaires. L'un des tours dont il était le plus friand consistait à prendre une lame de rasoir et, sous les yeux de l'assistance médusée, à faire une longue incision dans son avant-bras. Un instant, le sang jaillissait à flots, puis se coagulait et cessait rapidement de couler. Le lendemain, il leur montrait son bras où seule une mince ligne rouge indiquait encore la place de la blessure.

Apparemment, ses réminiscences avaient marché du même train que les miennes. « Quel dommage, hein, Max ? » dit-il. Sa tristesse n'était pas feinte.

La mienne non plus.

Les résultats des tests et les théories se développaient rapidement au cours de ces premiers jours. On s'aperçut que les symbiotes réparaient les dommages causés à nos organismes et en amendaient les défectuosités. De plus, ils nous protégeaient des maladies. Certains avançaient même qu'ils prolongeraient nos vies indéfiniment.

Nous étions cependant prévenus contre un optimisme excessif. La larve — nous en parlions toujours au singulier tout en sachant que les germes primitifs s'étaient multipliés dans notre flux sanguin — ne pouvait pas agir assez rapidement pour nous sauver la vie en cas de lésion grave à une organe essentiel tel que le cervau, par exemple. Nous pouvions nous noyer. Nous pouvions mourir à la suite d'une chute d'une grande hauteur.

Le premier avertissement que tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes nous fut donné sous forme de rumeur. Deux biochimistes avaient fait des expériences de transplant de la larve sur des mouches à fruits. Ils avaient fait une découverte sensationnelle.

Zealley était absent lorsque j'appris la désastreuse nouvelle. Au bout de vingt à trente ans d'incubation — les chimistes étaient incapables d'apprécier la longueur du cycle avec une meilleure approximation — les symbiotes se transformaient en de minuscules insectes ailés. A ce stade, ils se développaient en dévorant les tissus de leur hôte.

Dans vingt ou trente ans, donc, nos bienveillants commensaux nous tueraient — et s'étendraient par millions pour infecter la vie animale. Si on ne parvenait pas à les détruire, non seulement Zealley et moi serions condamnés à mourir, mais aussi toutes les populations de tous les mondes se trouveraient en danger d'être infestées.

Zealley avait dû se douter de ce qui se préparait. Il avait disparu la semaine précédente. Avant son départ, j'avais noté des changements considérables dans notre corps et nos traits. Il serait bientôt impossible de l'identifier. Les autorités ne possédaient qu'un

seul indice : il s'était enfui clandestinement sur la Terre. A cette époque la Terre et le Nouveau Nebraska se trouvaient engagés dans l'une des querelles les plus sérieuses qui aient jamais surgi entre différents mondes. Les citoyens de chacun d'eux se voyaient refuser l'accès à l'autre, ce qui était probablement la raison qui avait poussé Zealley à choisir la Terre comme refuge.

Les autorités du Nouveau Nebraska me convoquèrent et me donnèrent leurs instructions. Elles avaient la possibilité de me faire passer en fraude sur la Terre grâce à de faux papiers qui m'identifiaient comme le citoyen d'une autre planète.

Il fallait retrouver Zealley pour l'empêcher de propager la mort — et j'étais leur seul espoir.

— « Tu t'intéresses tellement à cette pendule ? » Les mots de Zealley me tirèrent de mes réflexions. Je me maudis intérieurement pour avoir laissé mes pensées et mes yeux s'égarer. J'étais désappointé aussi en constatant qu'il ne s'était écoulé que quelques minutes depuis que j'avais consulté la pendule pour la dernière fois. Et la police mettait plus de temps pour arriver que je ne l'avais calculé.

Zealley abandonna toute prétention à la jovialité. « C'est le moment, George, » dit-il en se tournant vers le jeune homme au visage pâle qui se tenait toujours devant la porte, le couteau à la main.

Le garçon se mit en route vers moi et je contractai mes muscles en déplaçant mes pieds pour lui faire face. Un objet vint heurter violemment ma tempe droite et c'est à ce moment, seulement, que je me souvins de Steve, qui se trouvait derrière moi. La force du coup fit dévier ma tête mais ne me fit pas perdre connaissance. Comme je me retournais, un second coup, non moins brutal, heurta mon front. Je repris pied sur le sol, de l'autre côté du lit.

Il me restait tout juste assez de conscience pour tenir debout lorsque le jeune garçon arriva sur moi. Je le saisis à bras-le-corps, mais pas assez vite, toutefois, pour empêcher le couteau de se planter dans mon estomac.

Si les symbiotes pouvaient réparer les dommages, ils étaient incapables de supprimer la douleur. La morsure de l'acier contracta mes muscles dans un spasme d'agonie, et c'est à peine si je perçus le grognement de détresse que poussa mon adversaire lorsque l'étau de mes bras se resserra sur son corps.

Quelque chose tomba sur mon pied — son couteau. Un brouillard s'étendit sur mes yeux, mes bras perdirent leur vigueur et je glissai le long de son corps.

Je m'évanouis, mais seulement pendant une seconde. Le garçon était tombé en même temps que moi et mes mains étreignaient ses chevilles dans un effort pour conserver ma lucidité. Je me relevai sans les avoir lâchées. Rassemblant toutes mes forces, je le fis tourner autour de moi et le lançai à toute volée sur Steve qui contournait le lit à ce moment. Ils s'écroulèrent en tas.

J'aspirai l'air, comprimant mon estomac avec des mains poisseu-

ses de sang. Je me tournai vers Zealley. Il était toujours assis sur son fauteuil et son sourire ne l'avait pas quitté. Une de ses mains reposait négligemment sur ses genoux et tenait un pistolet à canon court.

Il aurait déjà pu me tuer dix fois, mais il avait tenu à jouir du spectacle de son ancien ami, luttant pour défendre sa vie. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais à ce moment la porte fut ébranlée par une série de coups lourds.

— « Entrez ! » criai-je à travers l'écume qui me sortait de la bouche.

— « Malédiction, » dit Zealley entre ses dents. Il essuya le pistolet sur son pantalon et le fit glisser sur le sol jusqu'à l'autre bout de la pièce.

La porte céda.

— « Ces hommes ont tenté de me tuer, » dis-je aux deux policiers.

Les traits impassibles de Zealley simulèrent la surprise. « Moi ? » dit-il. « J'ai entendu du bruit dans cette chambre au moment où je franchissais le couloir et je suis entré pour voir ce qui se passait. »

— « Il ment, » dis-je aux policiers qui tournaient vers moi un regard interrogateur. « Il fait partie de la bande. »

Zealley secoua tristement la tête. « Il doit avoir le délire... » commença-t-il, mais les preuves se trouvaient toutes de mon côté.

— « Silence ! » dit l'un des policiers en le saisissant à pleines mains par son plastron de chemise et en le soulevant de son siège.

J'avais aussitôt commencé à m'habiller. Je voulais cacher ma blessure à l'estomac. Elle me brûlait mais je contraignais mon visage à l'impassibilité.

Zealley était silencieux. Sa comédie aurait réussi si ma blessure n'avait été que superficielle — elle se serait guérie quasi instantanément. Comme ce n'était pas le cas, il devait attendre la suite des événements. J'espérais lui fournir l'occasion d'assister à quelques péripéties.

Tandis que l'un des policiers s'efforçait de ranimer le jeune garçon — l'homme de main nommé Steve s'était remis debout — je me rendis au lavabo et lavai le sang dont mes mains et mon estomac étaient barbouillés.

Le jeune homme était debout lorsque je revins vers eux.

— « Etes-vous sérieusement blessé ? » demanda le policier qui maintenait Zealley.

— « Pas trop. » Je réussis à parler d'une voix ferme. « Je pourrai tenir jusqu'au moment où vous aurez fait venir une ambulance. »

Pendant quelques instants, il parut en proie à l'incertitude. « Je n'aimerais pas vous laisser seul, mais je puis lancer un appel depuis notre voiture de patrouille. L'ambulance devrait être là dans dix minutes. »

— « Ce sera parfait ! » dis-je.

Le bruit de la porte qui se ferme fut le seul indice qui m'avertit de leur départ. Pendant les trente dernières secondes je n'avais tenu debout qu'en me cramponnant aux montants du lit. A présent, l'énergie qui m'avait soutenu jus-

que-là m'abandonna et je m'effondrai sur le parquet.

Cette fois, je ne perdis pas conscience mais demeurai prostré, attendant la fin de mes souffrances — ou la mort. Une légère accalmie se produisit et je me contraignis à me détendre. Bientôt je fus capable de dominer les spasmes de la douleur et de me mettre debout. Je n'étais pas encore tiré d'affaire ; même si je n'étais pas mortellement blessé, il faudrait des heures aux symbiotes pour réparer le dommage.

Je parvins à me vêtir avec des doigts gourds et gauches et à quitter la chambre avant l'arrivée de l'ambulance. Je n'emportai que ma valise. J'en aurais encore besoin.

Il y avait peu de chance que la police pût garder Zealley sous les verrous. L'après-midi même, il serait probablement mis en liberté sous caution.

Toutes les chances étaient contre moi. Je me battais contre Zealley sur son propre terrain, blessé et entièrement seul, tandis qu'il avait dû se préparer pendant des années pour cette occasion. Mais j'avais réalisé la première partie de mon plan. J'avais découvert l'identité sous laquelle il se cachait, et je l'avais acculé à une position qui ne lui permettait pas de faire appel à ses ressources supérieures, du moins pour quelque temps. Maintenant il fallait que je l'attaque avant qu'il ait eu le loisir de mobiliser ces ressources.

Une fois dans la rue, j'éprouvai une violente attaque de crampes au diaphragme. Je mis un genou en terre, feignant d'ajuster mon lacet de soulier tandis que je luttais contre la souffrance. La transpiration perlait en gouttes poisseuses sur toute la surface de mon corps. Lorsque la douleur cessa, je me remis sur pieds et repris farouchement ma route.

En face des bureaux principaux de la Société des Mines de Minneapolis, et à quelques dizaines de mètres plus bas, je trouvai le genre de bâtiment commercial que je cherchais et pénétrai dans l'immeuble où je demandai le gérant.

— « Avez-vous un bureau à louer dans l'un des étages inférieurs ? » lui demandai-je. « Je voudrais qu'il donne sur la rue. »

— « Nous en avons plusieurs, » répondit-il avec une courtoisie professionnelle. Il consulta des fiches et en tira une à laquelle était accolée une enveloppe brune. « Voici un beau local au sixième étage. Il ne comporte qu'une pièce mais... »

— « Je vais y jeter un coup d'œil, » l'interrompis-je.

— « Naturellement. » Il ouvrit la petite enveloppe et en tira une clé de bronze. « Je vais vous y conduire. »

— « Je préfère m'y rendre seul. »

Tandis qu'il hésitait, je sortis de ma poche un rouleau de billets de banque et déposai une coupure de cent dollars sur son bureau. « Je vais vous laisser des arrhes — au cas où le local me plairait, » dis-je en lui prenant la clé des mains.

— « Je pense qu'il n'y a pas

d'inconvénient à cela, » fit-il d'un ton dubitatif.

— « Merci. » Je lui lançai par-dessus mon épaule : « Cela peut durer un certain temps, j'ai l'intention de l'examiner soigneusement. » Il voulut ajouter quelque chose mais je n'en tins pas compte.

Le bureau était petit mais je n'en avais cure. De la fenêtre, j'avais une vue parfaite de la rue. C'est tout ce qui m'importait.

Dans un coin se trouvait une petite valise, laissée par le locataire précédent. Je la traînai jusqu'à la fenêtre et m'y assis. De ma propre valise, je tirai un canon et les différentes pièces d'un fusil que j'assemblai. Puis je remplis le magasin de munitions. Tout en travaillant, je surveillais du coin de l'œil le bâtiment en contrebas de la rue.

J'espérais que j'avais deviné juste — que Zealley serait relâché par la police et qu'il reviendrait à son bureau.

Les employés de la Société des Mines commençaient déjà à sortir de l'immeuble lorsqu'un taxi se rangea le long du trottoir. Un homme en chapeau jaune en sortit.

C'était Zealley.

Il était seul. J'ajustai sa tête dans ma ligne de mire et attendis le moment favorable. Alors j'appuyai sur la détente.

J'avais terminé mon travail.

Il me fallut un an pour retourner au Nouveau Nebraska, car je ne correspondais plus au signalement libellé sur mon passeport.

— « S'il n'y avait pas eu le danger que je présentais pour les autres, je n'aurais pas pris la peine de rentrer, » dis-je en faisant mon rapport.

— « Vous avez bien fait de revenir, » me dit-on.

Les biochimistes avaient poursuivi leurs travaux pendant toutes les années que j'avais passées à poursuivre les traces de Zealley. Ils avaient appris que le cycle de vie des symbiotes se développait en trois stades distincts : cinq années de propagation, quinze ans de maturation dans un état latent, et un nombre indéterminé d'années dans la forme finale.

Si le sang d'un porteur de germes était renouvelé au cours des cinq premières années, les larves recommençaient leur œuvre de propagation à partir du sang résiduel demeuré dans le corps, ce qui retardait de cinq nouvelles années le processus de maturation.

— « En d'autres termes, » me dit-on, « nous avons obtenu le contrôle du symbiote. L'humanité peut en récolter les bénéfices — sans encourir les dangers qui constituaient autrefois la contrepartie. »

Le pauvre Zealley excepté, pensai-je avec compassion, mais aussi avec quelque doute. Les gros malins qui se figurent avoir tout prévu pour avoir le dernier mot... Comment se fait-il qu'ils perdent toujours la dernière manche ?

Il aurait bien mieux fait d'attendre au lieu de se précipiter.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Metamorphosis.

LE SILKIE

par A.E. VAN VOGT

ILLUSTRÉ PAR MORROW

Transformé par d'incroyables mutations artificielles, il n'était plus un homme normal. Mais il devait se battre aux côtés de l'humanité, contre un ennemi effroyable.

NAT CEMP, Silkie de classe C, se réveilla sélectivement. Ses récepteurs, jusqu'ici endormis, lui indiquèrent qu'il était maintenant tout près du navire dont il avait enregistré la présence une heure plus tôt.

Il modifia un instant une plage du tégument, normalement dur comme de l'acier, qui formait le revêtement extérieur de sa carapace chitineuse, afin de la rendre sensible aux ondes lumineuses du spectre visible. Il focalisa ces ondes à travers un dispositif optique qui utilisait une partie de la chitine pour la vision à distance.

Il éprouva une pression soudaine dans son corps, tandis qu'il l'ajustait pour diminuer la tension de la barrière qui s'interposait entre lui et le vide de l'espace. Il ressentait l'impression particulière due à la consommation accélérée de l'oxygène emmagasiné dans la chitine — voir exigeait toujours une dépense considérable d'oxygène. Quand il eut fait une série de mesures visuelles, il durcit à nouveau sa chitine et, instantanément, sa consommation d'oxygène retrouva son taux normal.

Ce qu'il avait perçu grâce à son système de vision télescopique


GRAY MORROW

l'inquiétait. il avait repéré un navire V.

En principe, et Cemp le savait, les V n'attaquaient pas les Silkies adultes. Mais il avait eu connaissance de rapports récents signalant une activité inhabituelle des V. Plusieurs Silkies avaient été psychologiquement malmenés. Ce groupe pourrait fort bien découvrir l'endroit vers lequel il se dirigeait et employer toute son énergie pour l'empêcher de l'atteindre.

Comme Cemp s'interrogeait sur la conduite à tenir — éviter le navire ou monter à son bord, ce qu'il arrivait parfois aux Silkies de faire — il devina que la trajectoire du vaisseau s'infléchissait imperceptiblement. Les V avaient résolu le problème pour lui : ils cherchaient le contact.

En termes de spatio-orientation, le navire n'était ni au-dessus ni au-dessous de lui. Mais Cemp adopta la gravité artificielle de l'engin comme cadre de référence. Ainsi, en fonction de ce système arbitraire de coordonnées, le navire se trouvait légèrement audessous de lui.

Comme il l'observait en utilisant des perceptions à long rayon d'action, qui se traduisaient dans son cerveau comme des *bips* de radar très aigus, le navire ralentit, décrivit une large courbe et adopta une trajectoire parallèle à la sienne mais un petit peu moins rapide. De la sorte, s'il ne modifiait pas sa route, Cemp le rattraperait.

Cemp ne modifia pas sa route. Le navire V grossissait. D'après les mesures du Silkie, il avait environ 1.500 mètres de large sur 5.000 mètres de long et était épais de 500 mètres.

Etant dépourvu d'appareil respiratoire — il se procurait son oxygène uniquement par un processus d'échanges électrolytiques — Cemp ne pouvait pas soupirer, mais il éprouvait l'équivalent de ce qu'un soupir eût exprimé : un sentiment de résignation, le regret que le hasard ait voulu que ce navire V se présentât à un moment si mal choisi.

Comme il arrivait à son niveau, le vaisseau s'éleva légèrement pour se stabiliser à quelques mètres de distance. Plusieurs dizaines de V attendaient sur le pont plongé dans les ténèbres. Comme lui, ils ne portaient pas de scaphandres, étant pour l'instant intégralement adaptés au vide de l'espace. Tout près, Cemp distinguait un sas d'accès dont le tambour extérieur était ouvert. Ses parois en étaient transparentes et il sentit la présence de l'eau.

Un désir fondamental s'éveilla au fond du Silkie qui frémit de plaisir anticipé. Etonné de sa réaction, il songea avec dépit : « Le changement est-il si proche ? »

Cemp, qui, dans sa phase actuelle, était totalement une créature de l'espace, se posa gauchement sur le pont. Ses structures osseuses qui avaient jadis été des jambes étaient sensibles à l'activité moléculaire des masses solides ; aussi était-ce par l'entremise d'échanges énergétiques au niveau même de l'os qu'il sut qu'il touchait le métal.

En un sens, il était debout. Mais son équilibre dépendait, non de

contractions et d'extensions musculaires, mais d'écoulements d'énergie. Il n'avait pas de muscles. C'était par le canal d'une force magnétique qu'il était solidaire du pont, et c'était en ayant recours à ses capacités de contrôle interne qu'il déplaçait l'un après l'autre les blocs virtuellement massifs d'os hautement différenciés.

Il avançait comme un bipède, éprouvant la tension de ses os rendus élastiques. Marcher était un processus compliqué pour lui. Il lui fallait à chaque pas amollir, puis redurcir, ses os. C'était une technique qu'il connaissait depuis longtemps mais il progressait lentement. Lui qui pouvait filer à travers l'espace avec une accélération de 50 G, il marchait sur le pont du navire V à la vitesse d'un kilomètre à l'heure, tout heureux de pouvoir quand même être capable d'un simulacre de mouvement dans cet environnement.

Il alla jusqu'à l'endroit où se tenaient les V et s'immobilisa à quelques mètres de la première forme poussive.

Les V semblaient superficiellement un peu plus petits que les Silkies, mais Cemp savait que ces créatures implacables étaient des Variants. V signifiait Variant. Il était toujours malaisé de déterminer à quel type de V l'on avait affaire. Les différences étaient internes et difficiles à détecter.

La première tâche de Cemp allait donc de soi : établir l'identité des V qui se trouvaient sur ce navire.

Il émit son message en faisant appel à cette fonction cérébrale que l'on avait appelée télépathie, au temps où on ne la comprenait pas encore. Il y eut un temps mort, puis un V — qui se trouvait derrière le groupe — répondit de la même façon :

— « Nous avons nos raisons pour ne pas nous identifier, monsieur. Aussi nous sollicitons de votre obligeance de bien vouloir ne pas tenir rigueur de notre silence tant que vous ne serez pas au fait des problèmes qui se posent à nous. »

— « Le secret est illégal, » rétorqua sèchement Cemp.

Chose étrange, il n'y eut pas, dans la réponse qui suivit, ces harmoniques d'hostilités qui caractérisaient les V : « Nous ne cherchons pas à créer de difficultés. Je me nomme Ralden. Nous voulons vous faire voir quelque chose. »

— « Quoi ? »

— « Un jeune garçon qui a maintenant neuf ans. C'est un V, fils d'un Silkie et d'une respirante, qui a récemment manifesté des variations extrêmes. Nous voulons être autorisés à le détruire. »

— « Ah ! »

Cemp était troublé. Il avait vaguement conscience que son propre fils, né après sa première phase de reproduction, serait à présent âgé de neuf ans.

Evidemment, les relations individuelles ne comptaient pas. Jamais les Silkies ne voyaient leurs enfants. La formation silkie exigeait que tous les enfants soient placés sur le même pied. Mais c'était là un des cauchemars hantant la paix inquiète qui régnait entre les humains ordinaires, le Peuple Spécial et les deux classes

survivantes de Silkies, qu'un jour un V doté d'aptitudes supérieures surgisse dans le monde instable des Variants.

Cette crainte s'était jusqu'à présent révélée vaine. De temps en temps, des Silkies visitant un vaisseau V apprenaient qu'un garçon chez qui l'on avait détecté des dons prometteurs avait été exécuté par les V eux-mêmes. Loin d'accueillir avec des transports de joie la naissance d'un enfant supérieur, les Variants semblaient redouter que, si on le laissait grandir, il ne devienne un chef naturel qui menacerait leur liberté.

L'extermination des garçons doués exigeait maintenant l'autorisation préalable d'un Silkie, ce qui expliquait le secret : si cette permission leur était refusée, les V pourraient toujours tuer le jeune homme en comptant que le vaisseau meurtrier ne serait jamais identifié.

— « Est-ce pour cette raison ? » demanda Cemp.

C'était pour cette raison.

Cemp hésitait. Il éprouvait ce mélange de sensations internes annonciatrices de l'imminence du changement. Ce n'était guère le moment de perdre une journée, ou plus, à bord d'un navire V.

Mais s'il ne restait pas, la tentation serait grande d'autoriser l'exécution les yeux fermés. Et il savait qu'une telle solution était exclue.

— « Vous avez bien fait, » émit-il gravement. « Je vais gagner votre bord. »

Le groupe des V l'accompagna jusqu'au sas ; ils se serrèrent les uns contre les autres tandis que la massive porte d'acier se refermait derrière eux, les isolant du vide. Le tambour se remplit silencieusement d'eau. Cemp la voyait se vaporiser au contact du vide absolu mais, bientôt, à mesure que l'étroit compartiment se remplissait, elle conserva sa forme liquide, baignant de ses remous les extrémités des V.

C'était une exquise sensation. Les os de Cemp s'amollissaient d'eux-mêmes et il devait lutter pour leur conserver leur rigidité. Mais lorsque le niveau de l'eau eut dépassé la partie supérieure de son corps, il laissa se fluidifier le revêtement extérieur de sa carapace. Le contact de l'eau le surexcitait à tel point, maintenant que l'heure du changement était si proche, qu'il fallait se contrôler consciemment. Il aurait voulu s'imbiber de ce liquide tiède et délicieux qui lui noyait les ouïes. Mais il craignait que des signes visibles d'exubérance ne trahissent sa condition aux yeux des V les plus expérimentés.

Autour de lui, les Variants se transformaient, abandonnant leur forme spatiale pour réintégrer leur état normal de créatures à branchies. Le tambour intérieur s'ouvrit et le groupe tout entier fila en nageant avec aisance. Puis la porte du sas se referma. Ils étaient à l'intérieur du vaisseau — ou, plus exactement, dans le premier des nombreux réservoirs qui constituaient le vaisseau.

Cemp, utilisant maintenant sa vision, s'efforçait d'identifier les objets. Il se trouvait dans la pénombre familière d'un monde liquide où la vie marine avait été

transplantée. Des algues se balançaient au gré de puissants courants dus — il le savait — à un système de pompage. Il pouvait sentir l'eau frémir à chaque battement des moteurs. Il commença à se raidir pour affronter ce frémissement, pour l'accepter, pour l'intégrer à ces rythmes corporels.

2

Le milieu ne posait pas de problèmes à Cemp. L'eau était pour lui un élément naturel et, en se transformant comme il venait de le faire en poisson humain, il n'avait perdu que très peu de ses aptitudes de Silkie. Son univers interne de sensations infinies demeurait intact. Il avait des centres nerveux qui, individuellement ou en combinaison, s'accordaient à différents flux d'énergie. Autrefois, on les eût appelés des sens. Mais les Silkies n'en possédaient pas cinq, à l'instar des humains dont le faisceau de conscience était resté étroitement limité pendant des siècles : ils accusaient 184 sortes d'impressions sensorielles, dont la gamme d'intensité était largement développée.

Il en résultait une somme considérable de « bruits » internes. C'était un incessant raz-de-marée de stimulations qui déferlait sur Cemp. Dès sa prime jeunesse, la maîtrise des données que lui fournissaient ses récepteurs sensoriels avait été le principal objet de son entraînement et de son éducation.

L'eau caressait rythmiquement ses branchies. Il nageait avec le reste du groupe dans un paysage féerique. Une mer chaude, tropicale. A mesure qu'ils avançaient, l'univers liquide réagissait en se modifiant. Les coraux prenaient une coloration plus crémeuse. Dix mille aiguilles de mer avaient fait disparaître leurs têtes étincelantes au fond de leurs minuscules cavernes ; dès que le groupe s'était éloigné, elles surgissaient à nouveau hors de leur trou. Une douzaine de poissons bleus, verts, pourpres, jaillirent des profondeurs. Leur beauté sauvage était émouvante. Ils représentaient une forme de vie ancienne, ayant naturellement évolué sans subir les sortilèges de cette science qui avait fini par résoudre, par élucider tant de mystères concernant la vie. Cemp tendit ses doigts palmés vers l'un des poissons qui passaient à sa portée. L'animal fugace s'enfuit, laissant derrière lui un tourbillon laiteux. Le Silkie, radieux, se mit à rire et l'eau tiède s'engouffra dans sa bouche ouverte.

Il était déjà plus petit. Son corps de Silkie, dur et coriace, avait subi une réduction naturelle. Ses muscles récemment formés se contractaient, sa structure osseuse, à présent interne, n'avait plus que deux mètres de long sur trois de large.

Sur les trente-neuf V qui étaient sortis pour persuader Cemp d'entrer dans le navire, trente-et-un étaient des Variants de type banal — il l'avait appris par ses investigations. L'état de poisson dans lequel ils se trouvaient présentement était celui qui leur convenait le mieux. Ils pouvaient prendre forme humaine pendant de courts

moments ; ils pouvaient aussi être des Silkies pendant des périodes allant, selon les individus, de quelques heures à une semaine ou à peu près. Les trente-et-un étaient dans une certaine mesure capables de contrôler l'énergie, quand elle était en petite quantité.

Quant aux huit autres, trois d'entre eux étaient à même de contrôler des doses d'énergie considérables, l'un pouvait élaborer des boucliers anti-énergie et quatre pouvaient se changer en respirants pendant un laps de temps prolongé. Tous étaient intelligents, pour autant qu'il était possible d'en juger. Mais Cemp, qui avait le moyen de détecter, par le canal de tel ou tel de ses nombreux systèmes récepteurs, de subtiles odeurs corporelles, et des changements de température dans l'eau et hors de l'eau, de déchiffrer la signification inscrite au sein d'une architecture d'os et de muscles, percevait, émanant de chacun de ces êtres, un puissant mélange d'émotions — mécontentement, colère, irritation et quelque chose de plus intense encore : de la haine. Ainsi qu'il le faisait presque toujours lorsqu'il avait affaire à des V, il s'approcha de l'un d'eux et, utilisant une ligne de force magnétique particulièrement résistante comme support, il fit passer cette question en surimpression :

— « Quel est votre secret ? »

Le V fut momentanément désorienté. Le réflexe de captation se déclencha ; la réponse passa par une ligne de force analogue et, sans inertie appréciable, pénétra le cerveau de Cemp.

Et Cemp fut en possession du secret.

Il sourit, satisfait de son efficacité. Imposer le dialogue lui était un jeu d'enfant. Il émit : « Personne ne menace les V, ni individuellement ni collectivement. Pourquoi donc cette haine ? »

La réponse vint, morose : « Je me sens menacé ! »

— « Je sais que vous avez une femme — je le sais parce que c'est lié à votre secret. Avez-vous aussi des enfants ? »

— « Oui. »

— « Travail ? »

— « Oui. »

— « Journaux, spectacle. Télévision ?... »

— « Oui. »

— « Sports ? »

— « En spectateur. Je ne pratique pas. »

Ils traversaient une jungle sous-marine. Des algues gigantesques flottaient, les coraux s'étageaient à perte de vue, une pieuvre tapie dans son antre crépusculaire les observait ; une anguille fila en froufroutant ; les poissons s'entrecroisaient. Le groupe se trouvait encore dans la partie sauvage du vaisseau, où étaient reproduites les conditions qui règnent dans les océans tropicaux de la Terre. Pour Cemp, qui venait de passer près d'un mois dans l'espace, sans interruption, cette séance de natation était quelque chose d'absolument merveilleux. Mais il se contenta de dire : « Eh bien, mes amis, la vie ne peut rien m'offrir de mieux qu'une existence paisible et heureuse. Gardez-vous d'envier mes devoirs de police. J'y suis

habitué mais ma période d'accouplement n'a lieu qu'une fois tous les neuf ans et demi. Cela vous plairait-il ? »

Ce qu'il laissait ainsi entendre — que les Silkies ne pouvaient avoir de commerce charnel que tous les neuf ans ou à peu près — était faux. Mais c'était là un mythe qu'ils avaient jugé profitable, eux et leurs alliés humains les plus proches, le Peuple Spécial, d'entretenir. Les humains normaux, en particulier, paraissaient éprouver une grande satisfaction à savoir que le sort enviable des Silkies comprenait quand même une limitation qu'ils considéraient comme capitale.

Après ce message que Cemp voulait rassurant, les effluves d'hostilité qui émanaient du V se firent plus intenses. « Vous me traitez comme un enfant, » fit-il, rébarbatif. « Je sais ce qu'est la logique des niveaux. Aussi, épargnez-moi vos arguments captieux. »

— « Il s'agit encore surtout de spéculation, » répondit doucement Cemp. Et il ajouta : « Ne vous en faites pas. Je ne répéterai pas à votre femme que vous lui êtes infidèle. »

— « Allez au diable ! » fit le V. Et il s'éloigna.

Cemp se tourna vers l'un de ses compagnons et eut avec lui une discussion analogue. Le secret de ce V était que, au cours de l'année, il s'était à deux reprises endormi alors qu'il était de service à l'un des sas de l'immense vaisseau.

Le troisième V auquel Cemp s'adressa était du sexe féminin. Son secret était étonnant : elle se figurait qu'elle était folle. Dès qu'elle eut compris que ses pensées avaient été captées par Cemp, ses messages prirent un caractère franchement hystérique.

C'était une respirante. Une créature gracieuse, mais, pour le moment, complètement démontée : « Ne leur dites pas ! » émettait-elle avec terreur. « Ils me tueraient. »

Cemp avait à peine eu le temps de songer qu'il avait trouvé là un allié inattendu, et de s'interroger sur la raison pour laquelle elle se croyait folle, quand la femme lui lança un message forcené : « Ils vont vous faire pénétrer dans une des cuves à requins... »

Lorsqu'elle se fut rendu compte de ce qu'elle avait révélé, son visage presque humain se déforma.

— « Qu'est-ce qu'ils cherchent ? » s'empressa de demander Cemp.

— « Je ne sais pas. Mais ce n'est pas ce qu'ils disaient... Oh ! je vous en prie ! » A présent, ses membres battaient frénétiquement l'eau ; elle était physiquement bouleversée. D'un moment à l'autre, ce serait la crise.

— « Ne vous inquiétez pas, » se hâta de la rassurer Cemp. « Je vous aiderai. Vous avez ma parole. »

Il découvrit qu'elle s'appelait Mensa. Elle affirma qu'elle était très belle sous sa forme de respirante.

Cemp avait décidé que, puisqu'elle pourrait lui être utile, il se laisserait jeter dans le réservoir aux requins.

Cela se fit sans qu'il s'en rendît compte. L'un des V capables de diffuser l'énergie s'approcha de

lui en nageant. Simultanément, ses compagnons s'éloignèrent discrètement.

— « Par ici, » dit le guide.

Cemp le suivit mais il lui fallut un moment avant de se rendre compte qu'ils se trouvaient tous les deux derrière une paroi transparente et que le reste du groupe était de l'autre côté.

Alors il se retourna. Le guide avait plongé : il était en train de se glisser dans une anfractuosité de rocher.

Soudain, l'obscurité entoura Cemp.

Les V planaient au-dessus de lui, par-delà les murs transparents. Les algues ondulaient — il y avait des ombres fugaces, des formes qui passaient, un œil qui étincela, un reflet qui fit miroiter une masse grise... Cemp passa sur un autre niveau de perception, celui de la vision crépusculaire. Et il se prépara à la bataille.

Sous son aspect de poisson, Cemp pouvait combattre comme un super-gymnote, à cette différence près que c'était un faisceau électrique qu'il déchargeait. Aucun contact n'était nécessaire. Le faisceau, telle une aveuglante série d'éclairs en chaîne, était suffisamment puissant pour tuer une douzaine de monstres marins. Il se formait extérieurement à son corps, au point de rencontre de deux courants de particules de charges contraires.

Seulement, Cemp ne se trouvait pas en possession de ses facultés normales. Le moment de la mue était trop proche. Le combat devrait avoir lieu au niveau de la logique et non à celui de l'énergie, trop précieuse pour qu'il osât la gaspiller.

Comme il réfléchissait ainsi, un requin émergea nonchalamment de la jungle marine et, tout aussi paresseusement — en apparence, du moins — se dirigea vers lui. Il se renversa sur le côté, gueule ouverte, et ses mâchoires formidables claquèrent violemment.

Cemp émit en direction de l'animal une onde d'énergie spécialement modulée afin de déclencher un mécanisme extrêmement primitif chez le squale, le mécanisme grâce auquel les images étaient créées par le cerveau.

Le requin était sans défense devant ce mode d'attaque. En l'espace d'une fraction de seconde, il vit ses dents se refermer sur sa victime, imagina un duel sanglant et le festin qui le suivait. Alors, rassasié, il s'imagina plonger à nouveau au cœur de l'ombre, au cœur de la forêt sous-marine qui occupait ce minuscule compartiment du gigantesque astronef croisant au large de Jupiter.

...Les niveaux de logique. Il y avait très longtemps, les hommes s'excitaient en se frayant un chemin à travers les parties les plus anciennes du cerveau humain, là où les images et les sons suggérés étaient aussi réels que les vrais. C'était le niveau bestial de la logique... Cela n'avait rien d'humain. Pour un animal comme un requin, la réalité se réduisait à un enchaînement de conditionnements mécaniques. Une stimulation, puis une absence de stimulation. Le mouvement, toujours... Inlassablement... Sans fin — l'inextinguible soif d'oxygène, cet oxygène qui

n'était nulle part en quantité tout à fait suffisante.

Englué comme il l'était dans l'univers fantasmagorique dont la suggestion lui était imposée, le requin immobile sombrait dans l'engourdissement dû au manque d'oxygène. Avant qu'il fût tout à fait inconscient, Cemp émit une question à l'adresse des V qui l'observaient : « Voulez-vous que je tue ce poisson de combat ? »

Silencieusement, ceux qui se trouvaient de l'autre côté de la cuve lui indiquèrent l'issue par laquelle il pourrait s'échapper.

Cemp rendit au monstre son contrôle de lui-même, mais il savait qu'il faudrait plus de vingt minutes au squale pour récupérer.

Quelques minutes plus tard, le Silkie sortait de l'aquarium. Dès qu'il eut rejoint les V, il se rendit compte que leur état d'esprit n'était plus le même. Ils se moquaient de lui : attitude bien étrange puisque, à leur connaissance, ils étaient entièrement à sa merci.

Quelqu'un devait sûrement connaître la clé de ce mystère. Par conséquent...

La cuve où il se trouvait maintenant était très profonde ; on n'en voyait pas le fond. Des bancs de poissons polychromes zébraient les abîmes glauques et l'eau était légèrement plus froide, plus tonifiante. Cemp s'approcha d'un V émetteur d'énergie et, comme il l'avait fait un peu plus tôt, lui demanda : « Quel est votre secret ? »

Il se nommait Gell et son secret était qu'il avait, à plusieurs reprises, utilisé ses facultés énergétiques pour tuer ses rivaux alors qu'il recherchait les faveurs de telle ou telle femelle. L'idée que ses crimes pourraient être révélés le terrifiait. Mais la seule information qu'il put donner à Cemp était que l'officier administratif du navire, Ribber, l'avait envoyé à sa rencontre. Le nom était en soi un renseignement d'une certaine importance.

Mais, et ceci était plus important encore, le Silkie avait la désagréable intuition que la mission qui lui était échue était cruciale. Plus que les apparences ne l'avaient laissé supposer jusque-là. Cemp devinait que l'épisode du requin était un test. Mais un test destiné à quoi ?

3

SOUDAIN, Cemp aperçut la cité. L'eau était d'une transparence de cristal. Il n'y avait pas, ici, ces impuretés qui rendaient souvent troubles les océans terrestres.

Les édifices de la cité s'arrondissaient en dômes. C'était la reproduction des cités sous-marines de la Terre où la pression de l'eau imposait cette forme. Mais, à bord de l'astronef où n'existait qu'une gravité artificielle, l'eau était maintenue par des parois de métal et n'avait que le poids décidé par les officiers. Les bâtiments pouvaient avoir n'importe quelle taille dans les limites du raisonnable, être d'une architecture compliquée ou même être en porte-à-faux. Ils pouvaient ne pas être bornés à la sévère beauté de

l'utilitaire et sacrifier librement aux séductions de l'esthétisme.

L'édifice vers lequel on conduisit Cemp était une coupole à l'essor aérien, flanquée de minarets. Deux respirants, Mensa et un mâle nommé Grig, pénétrèrent avec lui dans le sas.

Le niveau de l'eau se mit à baisser. L'air envahissait le tambour avec un sifflement. Cemp reprit bientôt sa forme humaine et sortit du réduit. Il découvrit un couloir climatisé. Tous trois étaient nus. L'homme dit à la femme : « Menez-le chez vous et donnez-lui des vêtements. Dès que je vous avertirai, conduisez-le à l'Appartement Un. »

Cemp arrêta Grig qui s'éloignait déjà et lui demanda : « D'où cette directive vous est-elle venue ? »

Le V hésita, visiblement effrayé d'être ainsi pris à partie par un Silkie. Soudain, son expression se modifia. Il avait l'air d'écouter quelque chose.

Instantanément, Cemp remit en liberté les centres de vigilance d'une fraction de son équipement sensoriel, jusque là maintenue au repos, et attendit une ou plusieurs réactions. Comme un homme qui sursaute instinctivement au contact d'un objet chauffé au rouge, il comptait sur une réponse mécanique d'un de ses innombrables sens. Il n'y en eut aucune.

Certes, sa sensibilité était moindre quand il était homme que lorsqu'il était sous sa forme de Silkie. Mais un résultat totalement négatif était un phénomène sans précédent.

Grig parla : « Il dit... dès que vous serez habillé... venez. »

— « Qui dit cela ? »

Grig parut étonné. « Le garçon, » répondit-il sur un ton qui semblait vouloir dire : Qui d'autre voulez-vous que ce soit ?

Tout en se séchant et en mettant les vêtements que Mensa lui tendait, Cemp se demanda pourquoi celle-ci se croyait folle. Il l'interrogea prudemment : « Comment se fait-il que les V aient une si médiocre opinion d'eux-mêmes ? »

— « Parce qu'il existe des gens qui leur sont supérieurs : les Silkies. »

Mensa s'était exprimée d'une voix rageuse mais il y avait des larmes de frustration dans ses yeux. Elle continua avec lassitude : « Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais je me sens détraquée depuis mon enfance. Présentement, j'ai l'espoir irrationnel que vous désirerez m'accepter et me posséder. Je veux être votre esclave. »

Elle était à demi nue. Ses cheveux d'un noir de jais étaient encore humides. Elle n'avait pas menti, tout à l'heure : sa peau blanche et mate était douce, et svelte son corps aux courbes gracieuses. Sous sa forme de respirante, elle était belle.

Cemp n'avait pas le choix. D'une heure à l'autre, il pourrait avoir besoin de son aide.

— « Je vous accepte comme mon esclave, » se hâta-t-il de répondre.

Mensa réagit avec violence. Elle se rua sur lui et, d'un seul élan, arracha les vêtements dont elle avait déjà recouvert sa poitrine. « Prends-moi ! Prends-moi comme une femme ! »

Cemp, qui était marié à une jeune personne appartenant au Peuple Spécial, se dégagea.

— « Les esclaves n'exigent pas, » dit-il avec fermeté. « Les esclaves se soumettent à la volonté de leur maître. Et la première chose que ton maître te demande est celle-ci : ouvre-moi ton esprit. »

La femme s'écarta de lui en tremblant. « Je ne peux pas, » murmura-t-elle dans un souffle. « Le garçon l'interdit. »

Cemp posa alors sa question : « Qu'est-ce qui te fait croire que tu es folle ? »

Elle secoua la tête : « Quelque chose... quelque chose qui est en rapport avec le garçon. Je ne sais pas ce que c'est. »

— « En ce cas, » fit sèchement Cemp, « tu n'es pas mon esclave mais la sienne. »

Elle lui adressa un regard suppliant. « Libère-moi ! Je ne peux le faire moi-même. »

— « Où est l'Appartement Un ? »

Elle le lui expliqua. « Vous pouvez prendre l'escalier ou l'ascenseur, » termina-t-elle.

Cemp choisit l'escalier. Il lui fallait quelques minutes — à peine quelques minutes — pour établir son plan d'action. Il prit sa décision.

Voir ce garçon ! Déterminer son destin. Parler à Riber, l'officier administratif. Punir Riber ! Diriger le navire sur un point de contrôle.

Tout était organisé dans son esprit quand il atteignit le niveau supérieur et appuya sur le bouton de la porte de l'Appartement Un.

La porte s'ouvrit sans bruit. Cemp entra ; le garçon était là. Il mesurait un peu moins d'un mètre cinquante et jamais Cemp n'avait vu si bel enfant humain. Il regardait un écran de télévision incrusté dans le mur de la vaste pièce. Il se retourna négligemment au moment de l'apparition du Silkie et dit : « J'étais curieux de voir ce que vous feriez avec ce requin, compte tenu de votre état physiologique présent. »

Il savait !

Cemp accusa le choc. Il banda ses muscles, acceptant de mourir. Il ne marchanderait pas pour éviter le pire.

« Vous ne pourriez rien faire d'autre, » fit le garçon.

Cemp recouvrait son sang-froid mais il était intrigué. Il avait créé en lui-même des conditions telles qu'aucune émission n'était possible. Et pourtant, le garçon déchiffrait les signaux. Comment cela était-il possible ?

Le garçon, souriant légèrement, hocha négativement la tête. « Si vous n'osez pas le dire, » déclara Cemp, « c'est que votre méthode laisse à désirer. J'en déduis que, si je parviens à la découvrir, je serai en mesure d'en triompher. »

Le garçon éclata de rire, eut un geste insouciant et changea de sujet : « Pensez-vous que je doive être tué ? »

Cemp plongea son regard dans les yeux gris de son interlocuteur, qui l'observait avec une espièglerie juvénile, et il eut un haut-le-cœur. Quelqu'un qui se considérait comme intouchable était en train de se jouer de lui. Le garçon se dupait-il lui-même ou était-ce vrai ?

— « C'est vrai, » dit l'enfant.

Cemp poursuivit son analyse : si

c'était vrai, existait-il des éléments de limitation de nature à contrôler les pouvoirs des Silkies ?

— « Je ne répondrai pas à cette question, » fit brièvement le garçon.

— « Parfait. » Cemp fit demi-tour. « Si vous persistez dans cette décision, je considérerai que vous vous êtes mis hors la loi. Une personne échappant à tout contrôle n'a pas le droit de vivre dans le système solaire. Mais je vais vous donner le temps de la réflexion pour que vous changiez d'idée. Et je vais vous donner également un conseil : prenez la décision d'être un citoyen respectueux de la loi. »

Sur ces mots, il sortit. On le lui avait permis. Cela avait son importance. Et c'était toujours ça !

4

GRIG l'attendait dehors. Il semblait désireux de se montrer aimable. Cemp, qui voulait rencontrer Riber, lui demanda si ce dernier était un respirant. Non, ce n'en était pas un : aussi le Silkie et le V plongèrent-ils.

Au plus profond de l'abîme, plusieurs dômes étaient fixés à même la coque intérieure de l'astronef. C'est là, au bout d'un labyrinthe de plastique et de métal rempli d'eau, que Cemp trouva Riber. L'officier administratif du navire était un poisson au corps effilé et musclé, aux yeux protubérants. Il flottait à côté d'un émetteur de messages. Après un bref regard au nouveau venu, il se concentra à nouveau sur l'appareil et dit dans le langage aquatique : « Il est préférable que notre conversation soit enregistrée. Je ne pense pas qu'un Silkie soit capable de faire un rapport honnête dans les circonstances très particulières du moment. »

Cemp ne discuta pas et Riber engagea la conversation, se montrant apparemment très franc : « Ce navire et tout son équipage sont sous le contrôle de ce remarquable garçon. Il n'est pas tout le temps à bord et nous travaillons presque toujours de façon normale. Mais ceux qui sont venus vous accueillir n'avaient pas la possibilité de résister à sa volonté. Si vous pouvez lui faire face, nous retrouverons vraisemblablement notre libre arbitre. Mais si vous êtes battu, nous serons ses serviteurs, que cela nous plaise ou non. »

— « Il doit y avoir un niveau vulnérable. Pourquoi, par exemple, faites-vous ce qu'il veut que vous fassiez ? »

— « La première fois qu'il m'a donné un ordre, j'ai eu le fou rire. Mais, quelques heures plus tard, je me suis rendu compte que j'avais agi conformément à ses désirs sans en avoir conscience. Le résultat est que je me plie désormais à sa volonté, mais de façon consciente. Cela dure depuis environ une année terrestre. »

L'interrogatoire de Cemp fut minutieux. Le fait que ses fonctions physiques ne s'étaient pas interrompues lorsqu'il avait été sous le contrôle du garçon signifiait que la technique d'induction de l'inconscient utilisée reposait essentiellement sur le blocage de la perception extérieure normale.

Muni de cet indice, Cemp se souvint de ce V dont le secret était qu'il s'était endormi alors qu'il était de garde au sas d'accès. Il demanda alors que tous les gardiens de sas fussent réunis et leur posa à chacun la question : « Quel est votre secret ? »

Sept d'entre eux — ils étaient vingt — lui révélèrent ainsi, malgré eux, qu'ils s'étaient endormis tandis qu'ils étaient de service. Les choses se passaient de la façon la plus simple : le garçon se présentait devant le sas, rendait le factionnaire inconscient et s'introduisait dans l'astronef.

Il était inutile de pousser plus avant l'enquête.

Il y avait un cadre, une logique. Le problème qui, jusque-là, avait paru impliquer une sorte de contrôle télékinétique nouveau et complexe, devenait, semblait-il, beaucoup plus terre à terre.

Il regagna l'appartement de Mensa pour se rhabiller. La jeune femme vint à sa rencontre et murmura : « Vous n'allez pas quitter le navire sans que j'aie été à vous. J'ai besoin de sentir que je vous appartiens. »

Cemp savait que, en réalité, ce n'était pas vrai. Mensa vivait de façon négative. Elle voudrait toujours ce qu'elle n'avait pas, elle mépriserait et refuserait ce qu'elle avait. Mais il la rassura sur ses intentions à son égard avant de reprendre le chemin de l'Appartement Un.

Cemp eut l'impression que le visage du garçon était plus rouge et que ses yeux, tout à l'heure si brillants, étaient ternis. « Si je peux trouver la solution, n'importe quel Silkie sera capable d'en faire autant, » dit-il doucement. « Vous avez eu une foule d'ennuis, ce qui prouve que vous avez des limitations. »

Les Silkies pouvaient s'approcher d'un navire sans être détectés s'ils connaissaient la manipulation des ondes d'énergie. Mais c'était une méthode compliquée exigeant un entraînement préalable.

« Vous connaissez mes pensées. Quelle hypothèse est la bonne ? »

Silence...

« Votre problème, » enchaîna Cemp en martelant les mots, « est que le Peuple Spécial ne prend pas de risques avec les déviants dangereux. »

Il espérait que le garçon comprendrait que la détermination du Peuple Spécial était sans appel.

Subitement, l'enfant poussa un soupir. « Bah... Autant le reconnaître. Je suis Tem, votre fils. Quand je me suis rendu compte que c'était vous qui approchiez du navire, je me suis dit que c'était là l'occasion de voir comment était fait mon père. La vérité est que j'ai commencé à avoir peur que ces facultés qui vous semblent tellement insolites ne se révèlent. C'est pourquoi j'avais décidé d'installer ici, dans l'espace, une base d'opération où je pourrais me réfugier si ma sécurité était menacée. Mais je sais maintenant que c'est inutile. J'estime que nos rapports avec les êtres humains devraient subir certaines modifications. Cela dit, je suis prêt à me conformer à la loi et à être rééduqué. »

Pour Cemp, c'était là une mise

au point définitive. Sa résolution fut prise sur-le-champ : il n'y aurait pas d'exécution.

Sans perdre de temps — Cemp était pressé par le temps — ils discutèrent de la situation. Le Silkie serait obligé de faire un rapport sur cette entrevue quand il aurait rejoint la Terre. Il était impossible pour ses pareils de dissimuler quelque chose au Peuple Spécial. Et pendant les mois que durerait sa période d'hyménée, il perdrait la capacité de contrôler l'énergie et le garçon serait alors à la merci d'une juridiction hautement partiale.

« Ne vous inquiétez pas de moi, » fit-il dédaigneusement. « Je suis prêt à les recevoir. »

C'étaient là des propos de rebelle, des propos dangereux et malheureux. Mais Cemp n'avait pas le temps de réprimander son fils. Cela pouvait attendre.

« Vous devriez partir maintenant, » déclara le garçon, « mais vous verrez que j'arriverai sur la Terre avant vous. »

Cemp ne s'attarda pas pour découvrir comment Tem pouvait se déplacer à une vitesse aussi prodigieuse. Cela aussi pouvait être remis à plus tard.

Il se déshabilla chez Mensa.

— « Le garçon est mon fils, » annonça-t-il avec la plus grande fierté.

Mensa écarquilla les yeux : « Votre fils ! Mais... »

Elle se tut.

— « Qu'y a-t-il ? »

— « Rien. Je suis surprise, c'est tout. » Elle parlait d'une voix mécanique.

Quand Cemp fut prêt, il se pencha et l'embrassa légèrement sur le front, disant : « Je sens que tu as une affaire de cœur. »

Elle hocha la tête. « Pas actuellement. Pas depuis que... » Elle n'en dit pas plus. Elle avait l'air désorientée.

Ce n'était pas le moment de s'intéresser à la vie amoureuse d'une femme — rarement un homme n'avait été aussi pressé que Cemp.

Quand il fut parti, le garçon entra. « Tu m'as presque trahi, » dit-il sur un ton qui n'avait rien d'enfantin. Mensa courba les épaules et murmura d'une voix implorante : « Je ne suis qu'une V. »

Le garçon commença à changer, à grandir. Bientôt, il fut un adulte de taille normale. Il émit une onde d'énergie dont le pouvoir d'attraction devait être considérable car, en dépit de la répulsion qui s'était peinte sur son visage, Mensa vint vers lui en vacillant. Quand elle se trouva à une distance d'un mètre, il interrompit le contact et la jeune femme recula aussitôt. Il éclata de rire.

Se détournant d'elle, il entra en communication avec quelqu'un qui se trouvait sur une planète lointaine. Un dialogue silencieux s'engagea :

— « J'ai finalement pris le risque d'une confrontation avec un Silkie, l'un des puissants habitants de ce système. Il a pour guide un principe appelé *niveaux de logique.* J'ai découvert que, dans son cas, cette idée était en rapport avec son unique rejeton, un garçon qu'il n'a jamais vu. J'ai

subtilement altéré son intérêt pour ce fils. Je crois que je peux maintenant atterrir sans danger sur la principale planète nommée Terre. »

— « Pour opérer cette altération, vous avez dû l'utiliser, lui, comme canal. »

— « Oui. C'est le seul risque que j'ai pris. »

— « Et les autres canaux dont vous vous êtes servi, Di-isarill ? »

L'homme jeta un coup d'œil à Mensa. « A une exception près, peut-être, ils résisteront à toutes les tentatives que pourraient faire les Silkies en vue de sonder leur esprit. Il existe un groupe de rebelles, les V, que craignent les autres peuples de ce système et qui leur sont hostiles. L'exception en question est une femme V que je contrôle entièrement. »

— « Pourquoi ne pas la supprimer ? »

— « Ces êtres possèdent une sorte de sens télépathique qui les lie les uns aux autres, mais dont je n'ai pas encore totalement appréhendé la manipulation. Si elle mourait, je crois que ses semblables en seraient instantanément avertis. C'est pourquoi je ne puis faire ce que je souhaiterais normalement faire. »

— « Et ce Silkie ? »

— « Il est en route pour la Terre dans un état d'illusion. Chose tout aussi importante, il doit incessamment subir une transformation physiologique qui le dépouillera de ses pouvoirs actuels, tant offensifs que défensifs. Mon intention est de laisser ce processus physique suivre son cours — puis de le tuer. »

5

CEMP avait transmis son rapport par l'intermédiaire du satellite 5-R à son correspondant, Charley Baxter, membre de l'Autorité Silkie. Quand il eut atteint le satellite et eut repris son aspect humain, il trouva un radiogramme de Charley :

NOUS OCCUPONS DE CE GARÇON. AUTORITÉ VOUS INTERDIT ATTERRIR AVANT RÈGLEMENT DÉFINITIF DE CETTE AFFAIRE.

« C'est-à-dire avant que tu ne lui aies réglé son compte ! » songea Cemp avec fureur. Il était surpris. L'action impromptu de l'Autorité était un obstacle imprévu.

Le commandant du satellite, un être humain normalement intelligent, qui lui avait remis le message, lui dit : « Mr. Cemp, j'ai pour instructions de ne pas vous laisser rallier la Terre jusqu'à nouvel ordre. C'est là une procédure fort inhabituelle. »

« Inhabituelle » était un euphémisme : en principe, les Silkies bénéficiaient d'une entière liberté de mouvement.

Cemp réfléchit un instant et fit d'une voix neutre : « Je vais reprendre l'espace. »

— « Mais votre changement ne doit-il pas intervenir ? »

L'officier semblait hésiter à le laisser partir. Cemp eut un vague sourire et commença à lui débiter le boniment habituel : les Silkies étaient comme les femmes enceintes qui ont des douleurs, qui vont pour rien à l'hôpital, rentrent chez elles et, après plusieurs fausses

alertes de ce genre, accouchent finalement dans un taxi.

— « Faites comme vous voulez, Mr. Cemp... Mais il n'y a pas de taxis dans l'espace. »

— « Ce n'est pas aussi brutal. On peut se retenir pendant des heures, » expliqua Cemp qui se retenait depuis des heures.

Avant de partir, il envoya un radiogramme à sa femme :

CHÈRE JOANNE, RETARDÉ PAR INCIDENT. T'AVERTIRAI DATE RETOUR. RENTRERAI BIENTÔT. APPELLE CHARLEY QUI TE METTRA AU COURANT. TENDREMENT. NAT.

Il savait que ce message chiffré inquiéterait son épouse mais il n'avait aucun doute : elle serait au rendez-vous fixé. Elle y viendrait ne serait-ce que pour apprendre, en tant que mandataire du Peuple Spécial, ce qu'il méditait.

Une fois dans l'espace, Cemp se dirigea vers un point situé à la verticale du pole sud.

Il aborda sa parabole d'entrée en accéléré. Selon la théorie, c'était la seule façon d'effectuer l'approche sans se faire repérer. Il y avait relativement peu de radiations dans la zone des pôles ; à l'endroit où le champ magnétique de la planète s'incurvait brutalement, le risque représenté par la ceinture de Van Allen était minime.

Néanmoins, il dut subir deux périodes de bombardements particulaires : la première fois, des noyaux nus à haute énergie et la seconde, des rayons X. Ces derniers ne lui firent pas de mal et la plupart des noyaux traversèrent son corps comme si ce n'était qu'un fragment de vide cristallisé. Toutefois, les ions qui le touchèrent laissèrent derrière eux un léger sillage radio-actif. Cemp se hâta de rejeter les cellules les plus gravement atteintes. Les Silkies avaient en effet le pouvoir d'éliminer les parties endommagées de leur organisme.

En entrant dans l'atmosphère, il activa progressivement les lignes de force magnétique de la planète derrière lui. Quand elles commencèrent à étinceler, il ressentit l'impact des faisceaux de radar de la surface. Mais ce n'était plus un problème. Sa trajectoire et ce feu d'artifice seraient interprétés par les radars comme un seul et même phénomène. Apparemment, ils enregistreraient la chute d'un météorite.

Comme sa pénétration était oblique par rapport au plan de rotation de la Terre, sa vitesse était dans les limites de sa capacité à absorber ou à irradier la chaleur due à la friction de l'air. A l'altitude de 15 km, il décéléra davantage. Le contact se fit dans la mer, à quelque 1.500 km de la pointe du continent sud-américain. Les eaux froides eurent tôt fait de débarrasser son corps de Silkie des déchets radio-actifs qui adhéraient encore à sa carapace externe. Il rebondit jusqu'à une altitude de 200 mètres. L'eau lui servait de réfrigérant. Il procédait par séries d'accélérations et de décélérations délicatement équilibrées. Il atteignit la Floride, où il habitait, en quarante minutes à peine. La dernière partie du voyage se fit entièrement sous la surface.

Dès qu'il fut en vue de la plage, il se transforma en poisson

et, lorsqu'il ne fut plus séparé de la grève que par une distance de cinquante mètres, il reprit son apparence humaine. La voiture de Joanne était garée sur une route à l'abri d'une dune. Luttant contre les brisants, il courut dès qu'il eut atteint les hauts-fonds vers la jeune femme qui, allongée sur une couverture, le suivait des yeux.

Elle se leva. C'était une très jolie fille, svelte et blonde, les yeux bleus. Ses traits étaient d'une pureté toute classique mais son visage était pâle. Cemp se sécha à l'aide de la serviette qu'elle lui tendit et enfila les vêtements qu'elle avait apportés. Quelques minutes plus tard, tous deux étaient dans la voiture et c'est là qu'elle accepta enfin qu'il l'embrassât. Mais son attitude était désapprobatrice et elle ne laissait rien percer de ce qu'elle pensait.

Quand elle se résolut à entrer en communication avec lui, elle le fit par la méthode verbale et non par émission énergétique : « Te rends-tu compte que si tu persistes dans ta résolution, tu seras le premier Silkie depuis un siècle passible de châtiment, voire d'exécution ? »

Le fait qu'elle se fût exprimée vocalement confirmait les soupçons de Cemp. Il avait maintenant la certitude qu'elle avait signalé à l'Autorité Silkie son arrivée illégale et qu'il y avait des gens à l'écoute de leur conversation. Il n'en blâmait pas Joanne. Il pensait même que tous ceux qui appartenaient au Peuple Spécial étaient prêts à l'aider tandis qu'il traverserait cette période éprouvante. Il supposait aussi que l'on hâtait l'enquête concernant Tem — son élimination ne tarderait pas.

— « Que vas-tu faire, Nat ? » Elle semblait maintenant plus inquiète que furieuse, et pour la première fois, ses joues se coloraient.

Quelque part au fond de lui-même, Cemp était vaguement surpris de se sentir aussi déterminé qu'il l'était. Mais il ne se posait pas de questions. Il dit sèchement : « S'ils tuent ce garçon, je saurai pourquoi. »

— « Je n'avais jamais pensé qu'un Silkie pût avoir tant d'affection pour un fils qu'il n'a jamais vu, » fit-elle doucement.

Cemp répondit avec irritation : « Ce n'est pas une affaire personnelle. »

Elle enchaîna avec une émotion soudaine : « Tu connais parfaitement la raison. Ce garçon a évidemment une méthode lui permettant de dissimuler ses pensées et de lire celles des autres, qui t'a mis toi-même en échec. C'est consigné dans ton propre rapport. En face d'une telle créature, le Peuple Spécial perd sa protection historique. Cela devient un problème politique. »

— « Dans mon rapport, j'ai recommandé un programme de pédagogie et de rééducation d'une durée de cinq ans pour ce garçon. Ce sera cela et pas autre chose. »

Elle semblait ne pas entendre. Comme si elle pensait tout haut, elle murmura : « Les Silkies sont les produits de mutations artificielles opérées par les humains, sur la base des grandioses décou-

vertes biologiques de la fin du XXe siècle. Lorsque l'unité chimique fondamentale de la vie, le D.N.F., eut été isolé, d'immenses progrès dans le domaine de l'évolution des formes vivantes autres que celles engendrées par la nature devinrent possibles. Ainsi naquirent les Silkies. Mais il fallait agir avec précaution. On ne pouvait laisser le Silkie procréer à son gré. Aussi ses gènes, qui lui confèrent une multitude de facultés et de sens prodigieux, possèdent-ils également certaines limitations. Il peut à volonté être un homme, un poisson ou un Silkie. Tant qu'il se métamorphose en utilisant son contrôle corporel, il conserve presque toutes ses aptitudes de Silkie sous chacune de ses trois formes. Mais tous les neuf ans et demi, il lui faut redevenir humain pour consommer l'union. C'est un impératif auquel il ne peut échapper. Jadis, les Silkies qui ont essayé de supprimer cette phase de leur cycle ont été exécutés. Au moment où intervient ce retour forcé à la forme, le Silkie perd ses dons. Ce n'est plus qu'un être faillible. Alors, nous avons barre sur lui. Nous pouvons le punir pour les actes illégaux dont il s'est rendu coupable en tant que Silkie. Nous possédons encore un autre moyen de pression : il n'y a pas de Silkies femelles. Si le fruit de l'union d'une Silkie et d'une femme appartenant au Peuple Spécial est une fille, cette dernière ne sera pas une Silkie. Cela est également inscrit dans les gènes des Silkies... »

Elle changea de sujet : « Les Spéciaux sont une infime fraction du principal courant humain dont on a découvert qu'il était spontanément capable de sonder l'esprit des Silkies. Ils utilisèrent cette faculté pour établir leur primauté administrative alors qu'il n'existait encore qu'une poignée de Silkies, se protégeant ainsi, eux et toute la race humaine, de créatures qui, autrement, les auraient submergés. »

Elle enchaîna avec une note d'étonnement dans la voix : « Tu as toujours admis que cette protection était nécessaire pour assurer la survivance des humains. As-tu changé d'avis ? »

Comme Cemp gardait le silence, elle reprit, pressante : « Pourquoi n'irais-tu pas à l'Autorité Silkie pour avoir une conversation avec Charley Baxter ? Un entretien avec lui serait plus profitable que la rébellion. » Elle ajouta, très vite : « Tem y est. Aussi, tu t'y rendras forcément. Je t'en supplie, Nat. »

Cemp n'était pas absolument d'accord avec elle mais il se dit que c'était un excellent moyen de s'introduire dans le bâtiment. Lorsque son hélijet se posa sur le toit, il ne fut pas tellement étonné de voir Baxter qui l'attendait, grand, mince, plutôt élégant — et d'une pâleur inaccoutumée.

Comme ils étaient dans l'ascenseur, Cemp sentit qu'ils traversaient un écran énergétique. Instantanément, les pulsations du monde extérieur cessèrent. C'était normal. Mais ce qui l'était moins était la puissance déployée. Une puissance énorme, suffisante pour protéger une ville ou même une partie de la planète.

Cemp interrogea Baxter du regard.

— « A partir de ce point, vous pouvez me sonder, » dit Baxter, l'air grave.

Le Silkie lut dans l'esprit de son compagnon que son rapport avait provoqué une enquête immédiate sur Tem. Une enquête qui avait conclu que le garçon était normal et que quelque chose de très sérieux était arrivé à Cemp.

— « Votre fils n'a en aucun moment été en danger, » précisa Baxter. « Regardez maintenant cette image de télévision. L'un de ces garçons est Tem. Lequel ? »

Ils étaient sortis de l'ascenseur et étaient entrés dans une pièce de vastes dimensions. L'écran mural représentait une scène prise dans la rue. Un groupe de jeunes garçons avançait vers la caméra, probablement dissimulée car aucun d'eux ne semblait se rendre compte de sa présence.

Cemp examina brièvement leurs traits. Rien que des visages étrangers. « Jamais vus, » dit-il brièvement.

— « Votre fils est celui qui se trouve à votre droite. » Cemp étudia la physionomie de l'enfant, puis se retourna vers Baxter. Et, parce que son cerveau possédait des liaisons énergétiques qui l'affranchissaient des simples connexions neuronales, il comprit tout en un éclair. Cette illumination instantanée se doublait d'une autre révélation, analytique celle-là : il voyait comment son devoir, qui était de protéger tous les enfants Silkies, avait été adroitement perverti par son pseudo-fils. Il scruta le niveau d'énergie dont il avait reçu le signal et se rendit



presque immédiatement compte que ce signal était le seul contact direct émis par le garçon à bord du vaisseau V. En dehors de cela, le faux Tem n'avait été qu'un réceptacle de signaux.

Baxter, qui le contemplait, oppressé, demanda : « Pensez-vous que nous pouvons faire quelque chose ? »

Il était trop tôt pour répondre. Cemp éprouvait un sentiment de gratitude envers le Peuple Spécial qui l'avait protégé, il s'en apercevait maintenant. Il se disait que, s'il avait soupçonné la vérité avant de se trouver derrière l'écran isolant, le pseudo-Tem aurait probablement cherché à l'anéantir.

Baxter reprit la parole : « Asseyez-vous. Nous allons voir ce que l'ordinateur peut inférer de l'unique signal que vous avez reçu. »

L'ordinateur extrapola trois cadres structuraux capables de convenir au faux Tem. Cemp et Baxter étudièrent les messages codés avec étonnement : aucun d'eux n'avait envisagé autre chose qu'un cadre V sortant de l'ordinaire.

Or, les trois structures étaient étrangères.

Une analyse rapide permit d'établir que, selon deux d'entre elles, un être aussi puissant que l'était sans aucun doute l'envahisseur n'avait pas besoin de s'entourer de secret. En conséquence, le troisième cadre, impliquant une horrible forme de sexualité ésotérique, qui avait pour aboutissement le meurtre rituel d'un partenaire par l'autre, était le plus vraisemblable.

— « Cela peut-il être réel ? » fit Baxter. « Ces mœurs d'araignée... Ce besoin d'avoir une multitude d'objets amoureux... » Il acheva d'une voix morne : « Je vais donner l'alerte à tous les Silkies et mobiliser l'ensemble de nos forces. Mais pouvez-vous faire quelque chose tout de suite ? »

Cemp, qui avait déjà ajusté son système sensoriel pour y inclure les trois cadres étrangers, était tendu et il avait peur. « Je me demandais où il irait. Chez moi, bien sûr ! Croyez-vous que Joanne sera déjà rentrée ? Avait-elle à aller quelque part ? »

Baxter hocha négativement la tête...

Cemp se rua vers une porte qui s'ouvrait sur un large balcon, se transforma en Silkie, neutralisa partiellement la gravité tout en activant des lignes de force magnétique... Jamais il n'y avait eu un homme aussi pressé que lui.

Il revêtit son aspect humain en émergeant de la mer. C'était la forme qui lui permettait le mieux de courir et de manœuvrer dans les couloirs. Et comme il s'était adapté à la structure sensorielle de l'étranger, son arrivée ne fit l'objet que d'un signal fragmentaire.

Il trouva Joanne dans la chambre, à moitié déshabillée.

Elle ne lui avait jamais paru aussi séduisante. Son sourire était chaud, tendre. Il céda à l'invite. L'excitation qui habitait la jeune femme se communiquait à lui, déclenchant une impulsion tellement fondamentale que c'était comme si un impalpable voile translucide s'était plaqué sur ses sens, brouil-

lant sa perception du réel. La femme, dont la chair avait un éclat presque lumineux, était allongée sur le lit rose, et il ne voyait qu'elle. Pendant de longues minutes, rien d'autre n'exista. Deux êtres intensément amoureux...

Puis, étourdi, Cemp se reprit. Le souffle coupé par la révélation de cette hideuse puissance, il fixa son attention sur le sort possible de la vraie Joanne, se concentra sur son angoisse — et le charme fut rompu.

La fureur, la haine et la violence qui grandissaient en lui se déchaînèrent.

Mais le rayonnement magnétiquement contrôlé qu'il lança en direction de la créature s'écrasa inutilement sur un écran d'énergie magnétiquement contrôlé... Cemp, l'écume à la bouche, se rua alors en avant, les mains nues. Pendant quelques secondes, il s'accrocha à la femme presque nue, puis fut précipité en arrière par des muscles dix fois plus puissants que les siens.

Il se remit debout. Mais il avait recouvré son sang-froid et était à nouveau capable de réfléchir. Il commença de considérer le problème sous l'angle du rapport entre la Terre et cette créature et de la menace que celle-ci représentait.

Le double de Joanne se transforma. Le corps devint celui d'un homme, incongrument revêtu jusqu'à la taille de dessous féminins froufroutants. Mais son attitude n'avait rien de féminin. L'entité plongea son regard dans celui de Cemp, un regard lourd de l'infinie brutalité du mâle.

Cemp, songeant à Joanne, était dévoré d'anxiété. Mais il ne lui vint pas à l'esprit de demander ce qu'il était advenu d'elle. Il se contenta de dire : « Je veux que vous partiez. Nous communiquerons quand vous serez dans l'espace, à un million de kilomètres de la Terre. »

Un sourire méprisant se forma sur le visage de l'autre. « Je vais m'en aller. Mais je devine votre plan. Vous cherchez à savoir d'où je viens. Vous cherchez à ce que je me trahisse. Cela n'aura jamais lieu. »

— « Nous verrons ce que deux mille Silkies seront capables de découvrir, » répliqua Cemp d'une voix unie.

L'épiderme de l'être était luisant de santé ; il en émanait comme un brillant halo de puissance et de confiance. « Je vous signale que nous, les Kibmadines, avons le contrôle total de toutes les forces que les Silkies ne contrôlent que de façon partielle. »

Cemp répliqua : « Beaucoup de rigidités peuvent recouvrir une flexibilité unique. »

— « Ne m'attaquez pas : le prix est trop élevé. »

L'étranger se prépara à partir. Comme il se retournait, une nouvelle pensée, un autre sentiment surgit à l'esprit de Cemp : une répugnance à laisser cette créature s'en aller sans essayer de jeter un pont au-dessus de l'abîme qui les séparait. C'était le premier contact avec une intelligence venue d'ailleurs. En l'espace d'une seconde, il se remémora le rêve immémorial de l'Homme à propos d'une telle rencontre. Ce temps d'hésitation prit fin, comme il était

inévitable ; la réalité et son hostilité infinie comblèrent le vide sans limite qui s'ouvrait devant les deux êtres.

Et l'étranger s'éloigna, se modifia, se dissipa — disparut.

Cemp entra en contact avec Baxter : « Branchez-moi sur un autre Silkie qui prendra le relais. Mon changement est terriblement proche. »

Le centre de communications Silkie le mit en contact avec un certain Jedd.

Il découvrit Joanne dans une chambre d'amis. Allongée sur un lit, entièrement habillée, elle respirait lentement et profondément. Il envoya un bref flot d'énergie à travers son cerveau. Les réflexes ainsi provoqués le rassurèrent : elle dormait, tout simplement. Ce faisant, il détecta dans quelques-unes des cellules cérébrales de Joanne les effluves énergétiques de l'étranger, qui lui révélèrent instantanément pourquoi elle était indemne : le Kibmadine s'était servi de son corps vivant comme modèle afin de le reproduire.

Car, cette fois, il chassait un plus gros gibier — il chassait le Silkie.

Cemp ne réveilla pas la jeune femme endormie, mais il se sentit grandement soulagé tandis qu'il gagnait le patio dominant une plage de sable blanc, au-delà de laquelle s'étirait l'azur de l'océan. Baxter ne tarda pas à l'y rejoindre.

Il y eut un échange mental, puis Charley dit : « Je sens une inquiétude en vous. »

Cemp acquiesça.

« De quoi avez-vous peur ? » demanda doucement Baxter.

— « *De la mort.* »

C'était un sentiment qu'il ressentait au plus profond de lui-même.

Et là, devant la mer, il prit, pour la seconde fois depuis l'intrusion de l'étranger, la décision de mourir si c'était nécessaire. Alors, tous ses récepteurs en éveil, il se mit à l'écoute des bruits de la Terre. Il fallait maintenant couper le bourdonnement d'énergie émanant de la télévision, de la radio, des machines sans nombre. Quand il eut fait le barrage, Cemp commença à « entendre » les signaux du vide.

On savait, longtemps avant les Silkies, que l'espace grouillait de messages, que l'univers sidéral tout entier frémissait de vibrations infinies. Heure après heure, année après année, les Silkies vivaient avec ce « bruit » incessant et la majeure partie de leur éducation première tendait exclusivement à développer les mécanismes sélectifs de sommeil, de repos et de veille de chacun de leurs récepteurs.

A présent, les centres endormis de Cemp se réveillaient, ceux qui étaient au repos étaient alertés. Son cerveau était dans un état de vigilance exacerbée.

Et voilà qu'il captait les étoiles proches, les étoiles lointaines, les amas globulaires, les galaxies. Chaque astre possédait son signal complexe ; il n'en existait pas deux qui fussent identiques ou même approximativement similaires.

Cemp percevait l'éloignement des diverses étoiles, l'individualité

de tous les signaux qu'il recevait. Que l'espace était amical ! Chaque étoile, étant exactement, précisément, ce qu'elle était, là où elle devait être, donnait son sens à l'immensité stellaire ; le cosmos n'était pas un chaos. Cemp était conscient de sa situation dans l'espace et dans le temps, et cela lui donnait l'irréfragable certitude de la justesse essentielle des choses.

6

Son exploration l'amena en un point situé à un million et demi de kilomètres de la Terre et il laissa les signaux converger vers lui de tous les points de l'espace.

Sans ouvrir les yeux, il dit à Baxter : « Je ne le lis pas. Il a dû interposer la masse de la Terre entre nous deux. Les réflecteurs sont-ils prêts ? »

Baxter eut une conversation sur une ligne téléphonique qui lui était réservée en permanence. Telstar et les satellites astronomiques, déjà en état d'alerte, furent placés à la disposition de Cemp qui, grâce à l'un des réflecteurs, happa l'envahisseur.

— « D'abord et avant tout, nous voulons des informations, » dit-il à l'entité.

Et celle-ci répondit : « Je devrais peut-être vous conter notre histoire. »

Et c'est ainsi que Cemp apprit tout des éternels amants, plus d'un million d'êtres errant d'un système planétaire à l'autre, prenant chaque fois l'apparence des indigènes et établissant des rapports amoureux avec eux — rapports amoureux signifiant la mort et la souffrance pour l'objet aimé. A deux reprises seulement, les amants avaient rencontré des créatures suffisamment puissantes pour les faire reculer et, chaque fois, le système planétaire réfractaire avait été annihilé.

Et Di-isarill de conclure : « Ce sont là les seuls renseignements que nous avons à vous communiquer. »

Cemp rompit le contact. « Croyez-vous que c'est vrai ? » demanda Baxter bouleversé.

— « Oui, » répondit Cemp. « Je le crois. » Et il ajouta avec décision : « Notre tâche se réduit à ceci : apprendre d'où il vient. Et le détruire. »

— « Mais comment comptez-vous mener cette mission à bien ? »

C'était une bonne question. Lors de l'affrontement avec l'étranger, Cemp avait prouvé la solidité de la cuirasse d'énergie derrière laquelle s'abritait l'entité.

Il s'enfonça plus profondément dans son siège et, fermant les yeux, se concentra sur le problème. Il s'agissait d'êtres contrôlant totalement les processus de la transformation corporelle. Combien de fois, lors de ses longues patrouilles dans l'espace, avait-il réfléchi à une telle éventualité ? La cellule pouvait croître et décroître, se diviser, se morceler, se défaire et se reconstituer en quelques secondes ; au niveau crépusculaire du virus, la bactérie et la cellule avaient leur être complexe et cette prodigieuse rapidité de

changement avait rendu possible le passage quasi instantané de la forme Silkie à la forme humaine et vice-versa.

L'envahisseur était manifestement capable de se transformer à l'infini avec une rapidité égale, d'assumer à volonté n'importe quel aspect corporel.

Mais la logique des niveaux s'appliquait à tous les agissements des Kibmadines.

— « En êtes-vous sûr ? » demanda Baxter d'une voix mal assurée.

Cette question provoqua deux réactions de la part de Cemp : une joie extrême devant la conclusion de son analyse... et le renforcement de sa résolution. « Oui, » dit-il tout haut. « Oui. La logique s'applique. Mais, dans ce cas particulier, il importe que les foyers d'énergie antagonistes soient aussi rapprochés que possible. Aussi m'occuperai-je de cette affaire en personne. »

— « Vous voulez aller là-bas ? » fit Baxter, presque incrédule.

— « J'irai sur son navire. »

— « Pensez-vous qu'il ait un navire ? »

— « Absolument. Sans cela, il ne pourrait mener ses opérations à bien. »

Cemp expliqua patiemment sa thèse. Il avait remarqué que le Peuple Spécial lui-même avait des idées outrancières en ce domaine. Ses membres tendaient à accepter le fait que les Silkies étaient plus capables qu'eux-mêmes. Mais la logique était simple : pour accélérer, on pouvait utiliser la totalité de la poussée gravitique d'un soleil. Pour le moment, le Kibmadine « montait l'échelle » des planètes, coupant l'action gravitique du soleil par derrière, s'abandonnant à l'attraction de Jupiter et des planètes extérieures.

Aucun être intelligent ne tenterait de parcourir des distances interstellaires en employant une telle méthode. Il y avait donc un vaisseau. Il ne pouvait pas ne pas y en avoir.

— « Faites-moi préparer un astronef, » dit Cemp. « Il me faut une cuve d'eau amovible. »

— « Vous craignez que votre changement intervienne avant votre arrivée ? »

— « Il va se produire d'une minute à l'autre. »

Baxter écarquilla les yeux. « Et vous avez l'intention d'affronter l'être le plus puissant que l'on puisse imaginer sans disposer de la plus petite bribe d'énergie individuelle ? »

— « Oui, » répondit Cemp. « C'est la seule façon d'opérer un contact proximal avec la source d'énergie que je compte installer dans la cuve. Je vous en prie, mon vieux, dépêchez-vous. »

Avec hésitation, Baxter décrocha le téléphone.

7

Comme Cemp s'y attendait, son changement advint en cours de route. Sous sa forme de poisson, il était déjà en aquarium quand il fut transféré à bord du navire kibmadine. Il serait un Silkie de classe B pendant un peu plus de deux mois.

Quand Di-isarill regagna le minuscule vaisseau en orbite au-delà de Pluton, il remarqua immédia-

tement que les accès en avaient été forcés et il perçut la présence de Cemp.

Après des millénaires et des millénaires, ses réflexes de peur étaient tombés en désuétude. Aussi n'éprouva-t-il nulle angoisse. Mais il reconnut que tout cela ressemblait beaucoup à un piège. En un clin d'œil, il s'assura qu'il n'y avait pas de source énergétique capable de le détruire. Il n'y en avait pas. Ni relais ni rien d'autre.

Un faible rayonnement d'énergie émanait du réservoir d'eau mais qui ne répondait pas à des fins décelables.

Di-isarill se demanda ironiquement si ces humains espéraient monter un bluff, l'inquiéter au point de lui interdire l'entrée de son propre navire.

Il manœuvra le sas d'accès, pénétra à l'intérieur de l'engin, se transforma en humain, s'approcha du bac installé au centre de l'habitacle — et considéra Cemp qui reposait au fond de la cuve.

— « Si c'est un bluff, vous perdez votre temps, car ce navire est le seul endroit où je puisse aller. »

Sous sa forme de poisson, Cemp entendait et comprenait le langage humain mais il ne pouvait parler.

Di-isarill insista : « Le fait que le seul Silkie que je ne peux sonder a pris le risque énorme de venir ici ne manque pas d'intérêt. Peut-être avez-vous été plus affecté que vous ne sembliez l'être par le désir que j'ai tenté de faire naître en vous, dans votre maison. Peut-être êtes-vous avide de connaître l'extase et les affres que je vous ai offertes. »

Cemp, tendu, songea : « Cela marche. Il ne se rend pas compte à quel point il fait mon jeu. »

La logique des niveaux commençait à produire ses effets.

Monde étrange que le monde de la logique ! Pendant la plus grande partie de sa longue histoire, l'homme avait obéi à des mécanismes cérébraux et nerveux qu'il ne soupçonnait pas. Un centre de sommeil le faisait dormir. Un centre de veille le réveillait. Un mécanisme de colère le mobilisait pour l'attaque. Un complexe de peur le faisait fuir. Il y avait plus d'une centaine de mécanismes, dont chacun avait un rôle précis, dont chacun était parfait, mais que l'aveugle soumission de l'homme avait dégradés, avait réduits à ne plus être que des commandes se déclenchant au hasard.

Tout au long de cette période, la civilisation consistait en codes d'honneur et de comportement, en tentatives, nobles ou viles, de rationaliser la simplicité de ces éléments sous-jacents et ignorés. Finalement, l'homme était arrivé à appréhender et à contrôler tour à tour chacun de ces mécanismes nerveux.

Le véritable âge de raison était venu.

Et, s'appuyant sur cette raison, Cemp se demanda si les Kibmadines se trouvaient à un niveau supérieur ou inférieur à celui du requin, par exemple.

Ils se situaient, sans conteste, à un niveau inférieur. Toutes proportions gardées, leur comportement était celui qu'auraient eu les hommes si leur civilisation n'avait pas rejeté le cannibalisme. Aussi

était-ce un niveau de logique inférieur qui s'appliquait.

Le requin était relativement pur dans son cadre. Son existence se réduisait à un système de *feedback*. Son équilibre était parfait. Il ne vieillissait pas comme les humains. Et il vivait plus longtemps.

Un système d'une simplicité brute. Une seule loi : rester en mouvement. Et quelle poésie recélait le mouvement dans les profondeurs des espaces marins dont le requin était fils ! C'était cela : éprouver le besoin d'oxygène, recevoir une stimulation, nager plus vite — être repu en oxygène, ralentir, flâner, s'arrêter même. Mais pas pour longtemps. C'était le mouvement perpétuel — la vie perpétuelle.

En soi, manger était une activité inférieure, plus fondamentale, plongeant plus profondément au cœur du passé.

Ainsi, les puissants Kibmadines avaient-ils introduit en eux-mêmes un élément vulnérable, auquel ils ne renonceraient pas, même s'ils contrôlaient parfaitement la multitude de leurs autres mécanismes corporels...

Di-isarill était calme. Il savait qu'il avait réussi à influencer subtilement Cemp en évoquant la menace d'intolérables représailles... Il était dommage que le Silkie eût analysé de façon si précise la structure kibmadine. Cela rendait malaisée la lecture de ses sentiments et de ses pensées.

Mais cela n'avait pas d'importance. En d'autres circonstances, la Terre, aussi bien, eût été désignée comme planète à détruire. Seulement, il n'y avait pas la moindre chance pour qu'un nombre suffisant de Silkies puissent être produits à temps afin d'empêcher ce système d'être conquis.

Une nouvelle race allait connaître l'extase d'être dévorée au paroxysme de l'acte d'amour

...Quelle joie vous prodiguaient quelques dizaines de millions de cellules ! D'abord, la résistance, la terreur, l'effroi ; puis c'était l'inversion : chaque fragment de l'individu réclamait d'être mangé, suppliait, implorait, mendiait...

Le calme de Di-isarill faisait place à l'excitation, à mesure que surgissait dans son cerveau le souvenir de dix mille festins amoureux.

« Je les aimais tous, » songeat-il tristement. Hélas, les objets aimés n'avaient pu être amenés à jouir par anticipation du délice ultime de l'orgie sexuelle.

Di-isarill avait toujours regretté que les préliminaires dussent être secrets, particulièrement quand il s'agissait d'êtres capables de communiquer par la pensée avec leurs semblables et, ainsi, de les avertir. Le plaisir était à son comble quand la fin était connue, quand une partie du jeu amoureux consistait à rassurer le partenaire tremblant, à apaiser les battements affolés de son cœur.

— « Un jour, » disait-il à ses partenaires, « un jour, je rencontrerai quelqu'un qui me mangera. Et quand cela se produira... »

Il avait toujours essayé de les persuader qu'être dévoré lui serait une volupté.

Ce phénomène d'inversion tenait aux conditions mêmes de la

vie : d'abord la résistance, la terreur, l'effroi ; puis chaque fragment de l'individu réclamait d'être mangé, suppliait, implorait, mendiait. Le besoin de succomber pouvait être aussi puissant que celui de survivre.

Debout devant la cuve, Di-isarill, contemplant Cemp, se sentit bouleversé à l'évocation fugace du rêve d'être dévoré. Ce phantasme l'avait déjà visité auparavant mais jamais avec autant d'intensité.

Il ne prit pas garde au fait qu'il avait dépassé le point de non-retour.

Il se détourna de la cuve. Oubliant Cemp, il se transforma en une forme retrouvée au fond de ses souvenirs — un être au long col, à la peau douce et mouchetée, aux dents acérées. Une forme qu'il se rappelait bien. Amoureusement. Il n'y avait pas tellement longtemps que les êtres appartenant à cette race avaient servi d'objets d'amour aux Kibmadines. Leurs corps possédaient un système nerveux qui portait la jouissance à des sommets prodigieux.

Di-isarill ne pouvait pas attendre.

Son cou délié se recourba et ses crocs, mus par l'impitoyable désir de la morsure, tranchèrent sa cuisse.

La douleur fut si atroce que le Kibmadine hurla. Mais, dans son cerveau ensorcelé, ce cri n'était que l'écho des clameurs innombrables que ses morsures avaient fait naître dans le passé. Et ce cri, à présent, le surexcitait à tel point que la tension était intolérable. Il se mordit plus profondément, plus cruellement, plus avidement.

Il avait dévoré près de la moitié de son corps avant que l'imminence de sa mort ne suscitât en lui un effroi embryonnaire. Gémissant, habité par une invincible nostalgie, il ouvrit une ligne de contact avec la planète lointaine où résidaient ses semblables.

A cet instant, un flux de force extérieure le balaya : douze Silkies agissant simultanément court-circuitaient la ligne.

La charge totalisait plus de quatre-vingt mille volts et représentait plus de cent quarante mille ampères. Elle était si puissante qu'elle écrasa tous les réflexes défensifs de Di-isarill, le réduisant à l'état de fumée.

A peine née, la ligne était morte. Sol n'était plus qu'une étoile lointaine et sans nom.

La cuve où reposait Cemp fut immergée dans l'océan. Le Silkie la quitta et se laissa porter par la marée montante.

L'eau fraîche pénétrait en bouillonnant dans ses branchies ; il plongea dans les profondeurs. Le tonnerre du ressac fut bientôt derrière lui. Devant lui, s'étendait la mer bleue et la grande plateforme sous-marine où une colonie de Silkies de classe B menaient leur existence de poissons. Il resterait en leur compagnie, hôte des cités à coupoles. Il resterait en leur compagnie... quelque temps.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The Silkie.


NOUS ARRIVONS
A LA STATION 28...
J'ESPÈRE QU'ILS AURONT
REÇU LE DERNIER NUMÉRO
DE"LUI"
lui
LE MAGAZINE DE L'HOMME MODERNE

Nouvelles des auteurs de ce numéro parues dans l'ancien "Galaxie"

DAMON KNIGHT	**1**	Comment servir l'homme
	7	A l'état de nature
	9	Un accouchement pas comme les autres
	18	L'exécuteur de la race humaine
	21	Quatre personnes en un monstre
	22	Un drôle de mousse
	47	Pris à son piège
	48	Œil pour... quoi ?
	51	A rebours
	61	Une belle invention
JACK VANCE	**23**	Une conquête abandonnée
	65	La retraite d'Ullward
CHARLES VAN DE VET	**15**	En de multiples miroirs
	20	Gros ballot
	21	Un crime bien préparé
	51	Mutations sur la planète Boueuse
FLOYD L. WALLACE	**16**	L'incroyable retour
	18	La planète des hommes mutilés
	20	L'impossible combat
	24	Escale sur Godolph
	28	La bête de Bolden
	29	Amour et Cie
	30	Le grand jour
	39	Merci, robot !

RÉFÉRENDUM SUR LE N° 8

Première place une nouvelle fois pour le roman de Jack Williamson et Frederik Pohl, **Les Récifs de l'Espace** (ce qui confirme, en passant, la faveur que remporte auprès de nos lecteurs notre formule consistant à présenter d'excellents romans sélectionnés). A peu de distance et pratiquement ex-æquo, les deux récits-vedette de ce numéro : **La Cité des Sphères** de Galouye et **Tandy et le brownie** de Sturgeon (avec un léger avantage au premier) ; pour Sturgeon, nos lecteurs se sont nettement scindés en deux camps, les uns le catapultant en tête de liste, les autres le reléguant en queue. Enfin, pratiquement aussi sur le même rang, **Les escargots de Bételgeuse** de Tenn et **Une question de protocole** de Sharkey se partagent les dernières places.

Au prochain sommaire de "Fiction"

EDMOND HAMILTON, grand auteur de la période classique, est à ce sommaire avec une nouvelle de science-fiction de haute volée : **Dans l'abîme du passé.** A ses côtés : son épouse **LEIGH BRACKETT**, spécialiste renommée du space-opera, avec le récit d'une étrange aventure sur la planète Mars : **La Prêtresse Pourpre de la Lune Folle.**

Le dernier voyage, long récit de **WILSON TUCKER**, raconte les péripéties d'un incroyable voyage à bord d'un « rafiot de l'espace », au fil d'une action parsemée d'incidents : ce titre sera également au programme de notre prochain numéro. Cependant que **NATHALIE C. HENNEBERG** y fera sa rentrée dans FICTION, avec une extraordinaire histoire de poésie et de terreur : **La couleuvre.**

Autres nouvelles à ce sommaire : **Portrait de l'artiste par lui-même** par **HARRY HARRISON** (un futur sans joie) ; **Aurora** par **ALAIN DOREMIEUX** (un bourreau, une victime) ; **Pierre de touche** par **TERRY CARR** (un étrange envoûtement).

Mise en vente le 28 janvier.


CRUZ
1860
PORTO

Au prochain sommaire de "Galaxie"

En vedette dans notre prochain numéro, bien entendu, la conclusion du **Prince des Etoiles** de **JACK VANCE.** La peinture de la vie baroque et fascinante d'une galaxie, la couleur locale déployée de façon imaginative, l'invention dramatique pleine de virtuosité : tout ce qui fait la valeur de la première partie se retrouve, intensément soutenu jusqu'à un dénouement haletant, dans la seconde.

Nous serions tentés de nous borner à cette annonce, car si vous n'avez vraiment pas envie de savoir comment se termine **Le Prince des Etoiles,** nous nous demandons ce qui serait capable de vous faire acheter notre numéro ! Mais, naturellement, il y aura quand même d'autres récits passionnants à ce sommaire. A commencer par un **WILLIAM TENN, Commandant de morts-vivants,** où la récupération des combattants dans une guerre future se fait de façon particulière.

Et nous pouvons vous promettre encore un nouveau **CLIFFORD SIMAK, Un mort dans la maison,** où un visiteur de l'espace pose bien des problèmes à un brave Terrien. Ainsi que — dans la mesure où la place nous le permettra — des nouvelles de J.T. McINTOSH : **La justice des Spurciens** et ROBERT SHECKLEY : **Le Balayeur de Loray.**

Parution prévue le 11 février.

Dépôt légal : 1er trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)